

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉTUDE EXPLORATOIRE
SUR L'ACTUALITÉ DU MAUVAIS ŒIL ET DE L'ENVIE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
DENISE KOUBANIOUDAKIS

JUIN 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie ma directrice, Luce Des Aulniers pour sa patience, son ouverture et ses encouragements.

Mes informateurs qui ont si généreusement partagé leur vécu.

Tous ceux qui m'ont soutenue lors de mon long processus de rédaction!

Et enfin, je remercie mes chères cousines, Johanne et Florence, qui m'ont toujours écoutée et encouragée.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	vi
RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION GÉNÉRALE; UN PHÉNOMÈNE QUI COMMANDE UNE APPROCHE SINGULIÈRE EN COMMUNICATION.....	1
1. Premier regard sur le mauvais œil.....	1
2. Un phénomène transculturel et transhistorique à large spectre géographique..	3
3. D'un concept folklorique à un phénomène contemporain.....	6
4. L'exigence multidisciplinaire de la démarche exploratoire et la nécessité de croiser la littérature et le discours des premiers concernés.....	7
5. La pertinence en communication : premiers éléments.....	9
6. Bilan des questions de départ et construction du mémoire.....	10
CHAPITRE I LE MAUVAIS ŒIL COMME IMAGE SYNTHÉTIQUE : LES SIGNIFIANTS CULTURELS UNIVERSELS ET SINGULIERS.....	12
1.1 Introduction	12
1.2 L'image synthétique : les bases théoriques.....	12
1.3 L'image synthétique du mauvais œil.....	14
1.4 L'envie comme processus.....	15
1.5 Un mal magique involontaire	18
1.6 Le diagnostic et la guérison.....	18
1.7 L'acte de regarder : jamais banal.....	22
1.8 Les mesures prophylactiques.....	23
1.9 En conclusion, quelques éléments de la communication dans le mauvais œil.....	23
CHAPITRE II CIRCONSTANCES ET SITUATIONS DANS LESQUELLES LE MAUVAIS ŒIL SE MANIFESTE : « LES RELATIONS D'ENVIE ».....	26
2.1 Introduction	26
2.2 Un village égyptien et la vision du bien limité.....	27
2.3 Une tribu marocaine et la déresponsabilisation, la culpabilité et la bouc- émisserisation.....	29
2.4 Un village grec et le niveau corporel.....	31

2.5 Conclusion.....	34
CHAPITRE III	
CADRE D'INTERPRÉTATION : LA THÉORIE MIMÉTIQUE.....	36
3.1 Introduction.....	36
3.2 La théorie mimétique.....	37
3.3 Violence et réciprocité.....	39
3.4 Le processus d'indifférenciation.....	40
3.5 La culture humaine : des règles qui créent des différences.....	40
3.6 Le bouc émissaire.....	41
3.7 Le 10e commandement ou l'interdiction du désir.....	42
3.8 La différence judéo-chrétienne	43
3.9 La pensée de Girard appliquée au mauvais œil.....	45
3.10 Conclusion	47
CHAPITRE IV	
ÉLÉMENTS DE MÉTHODOLOGIE.....	49
4.1 Introduction.....	49
4.2 Orientation technique et de recherche : l'entrevue semi-dirigée comme facilitatrice du récit de vie.....	50
4.3 Schéma de l'entrevue.....	51
4.4 Aspects techniques de l'entrevue.....	53
4.5 « L'échantillon » ou nos informateurs et le contexte éthique.....	53
4.6 Méthodes et procédés d'analyse.....	55
4.7 Une réflexion sur la position du chercheur.....	57
CHAPITRE V	
LE MAUVAIS ŒIL SELON NOS CO-CHERCHEURS: RÉSULTATS ET ANALYSE DES RÉCITS RECUEILLIS	60
5.1 Introduction.....	60
5.2 Présentation des informateurs et origine de leur enculturation du phénomène	60
5.3 Décrire, nommer, diagnostiquer : le complexe du mauvais œil.....	62
5.4 La guérison : retour au bien-être.....	67
5.5 Mesures prophylactiques.....	74
5.6 Mal et malheur, le « négatif ».....	76
5.7 Le compliment et son côté négatif : l'envie.....	79

5.8 Le regard qui communique	85
5.9 Conclusion.....	88
CHAPITRE IV	
AVANCÉE DANS L'INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS :	
THÉORIE MIMÉTIQUE ET MAUVAIS OEIL	
6.1 Introduction.....	89
6.2 Les éléments saillants : les concordances avec les écrits.....	90
6.3 Les discordances avec les écrits scientifiques.....	92
6.3.1 Déresponsabilisation ou protection?.....	92
6.3.2 Les trois appréhensions du mauvais œil	92
6.3.3 Une question de perspective (intérieure/extérieure).....	94
6.4 Violence et théorie mimétique.....	96
6.5 L'appréhension moderne et la pérennité?.....	97
6.6 Les nouveaux liens et le questionnement émergeant... ..	99
6.7 Éléments bibliographiques additionnels : l'ethnopsychiatrie et la guérison.....	100
CONCLUSION.....	102
1. Synthèse de la recherche	102
2. Mise en valeur de la pertinence sociale et scientifique de cet objet d'étude.....	104
3. En finale : un commentaire personnel.....	108
APPENDICE A	
GUIDE DE L'ENTREVUE.....	110
APPENDICE B	
EXTRAIT DU VERBATIM 1.....	112
APPENDICE C	
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	116
APPENDICE D	
CERTIFICAT ÉMIS PAR LE COMITÉ INSTITUTIONNEL D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRE HUMAINS.....	118
ŒUVRES CITÉS.....	120

LISTE DES FIGURES

6.1	Le mauvais œil incluant une déresponsabilisation.....	95
6.2	Dynamique du mauvais œil comme mécanisme de protection contre l'envie.....	97

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise tient lieu de recherche exploratoire sur la croyance au mauvais œil. Il s'agit d'un mauvais sort qu'une personne peut jeter sur une autre en lui donnant paradoxalement, « trop » de compliments, en lui exprimant « trop » d'admiration, causant différents maux : maux de tête, bâillements excessifs, faiblesse physique, ou encore, dépression légère. L'individu importuné a recours à un guérisseur et/ou à une série de moyens prophylactiques.

L'étude du mauvais œil renvoie à une appréhension « traditionnelle », associée à la tradition orale et à la transmission pratique multiséculaire, de sorte que le mauvais œil apparaît essentiellement comme une manière de penser et d'agir qui vient du passé et reste du domaine ethnologique et folklorique. Or, il se trouve que ce phénomène est actuel, bien que situé à la marge communicationnelle, dans des sociétés contemporaines et occidentales telles que l'Europe, et ici même, en Amérique du Nord. Ce qui nous préoccupe et ce qui constitue sans doute l'originalité de notre étude concerne dès lors la manière dont des individus qui ne sont pas issus d'une société traditionnelle et qui évoluent dans une société dite « post-moderne », appréhendent le phénomène et trouvent un sens dans celui-ci, que nous désignons comme « l'appréhension moderne du mauvais œil ». Lors de cette étude, la dimension de l'envie a été privilégiée, en se posant une question centrale : est-ce que le phénomène du mauvais œil consiste à neutraliser la violence que peut potentiellement générer l'envie ?

Pour y répondre, nous avons d'abord retracé la genèse et la description de l'appréhension traditionnelle du mauvais œil selon les écrits scientifiques. Notre cadre conceptuel est construit à l'aide de données issues de différentes études de cas. À ces données sont combinés des éléments théoriques de la psychosociologie, avec Alberoni (1995), puis de l'anthropologie du religieux avec Girard (1999, 2001, 2002). Le souci qui anime notre recueil de données (à travers des entrevues semi-dirigées) et notre analyse tient au fait de se tenir le plus justement et le plus fidèlement possible à proximité de l'expérience du mauvais œil telle que décrite et analysée par trois (3) participants à cette recherche. Dès lors, le but de cette recherche exploratoire n'est pas tant d'arriver à une généralisation de cette « appréhension moderne » du phénomène, mais plutôt d'explorer les motifs susceptibles d'expliquer sa pérennité, le tout, dans une perspective interdisciplinaire. Aussi nous relevons comment le recours aux rituels prophylactiques du mauvais œil est une forme de parade à l'agressivité que pourrait enclencher le mal, conscient ou inconscient, causé par l'envie, phénomène plus courant qu'il n'y paraît et notamment associé aux modèles sociaux-économiques dominants et relayés par les médias et les mots d'ordre de performance et de « visibilité ». Ainsi posées dans le monde contemporain, nos conclusions se prolongent dans l'univers interculturel de la santé mentale et physique et de ses enjeux de compréhension interdisciplinaire.

MOTS CLES : MAUVAIS ŒIL - ENVIE – VIOLENCE - INTERCULTUREL

C'est l'été 2002 et je suis en Grèce, plus précisément sur l'île de Crète. Je vais avec mon cousin chez des amis, lieu où l'on doit tous se rassembler afin de partir en excursion pour quelques jours. Le départ est retardé car l'un d'entre nous souffre d'un mal de tête. Une autre femme utilise un tablier de cuisine afin de mesurer le degré de l'«oeillisation». Elle effectue un rite rapide. Le verdict : la personne souffrant d'un mal de tête est atteinte du mauvais oeil. Le remède prescrit : une petite prière à réciter et un verre d'eau à boire.

INTRODUCTION GÉNÉRALE ; UN PHÉNOMÈNE QUI COMMANDE UNE APPROCHÉ SINGULIÈRE EN COMMUNICATION

1. Premier regard sur le mauvais oeil

Notre projet se veut une investigation destinée à s'enquérir d'un phénomène qui aura traversé les âges et les frontières : le « mauvais œil ». Qu'à titre introductif, précisons que le mauvais oeil dans la culture grecque est un mauvais sort qu'une personne peut jeter sur une autre en lui donnant paradoxalement, « trop » de compliments, en lui exprimant « trop » d'admiration. Par exemple, une personne dit à une autre : « tu es si beau aujourd'hui! » Alors, il y aurait lieu de croire, selon cette interprétation, que la personne qui exprime le compliment puisse jeter le mauvais oeil sur le destinataire. Pour contrevvenir à cet éventuel mauvais sort, pour neutraliser toujours ce possible mauvais regard, dès que la personne prend conscience qu'elle complimente, quelques *ftous* (imitation d'un crachat) sont nécessaires. Le cas échéant, le mauvais sort cause, chez l'individu qui le reçoit, différentes malaises : maux de tête, bâillements excessifs, faiblesse physique, ou encore, une dépression légère. Pour remédier à cela, un ensemble de rituels existe. L'individu importuné a donc recours à un guérisseur qui effectue le rite de guérison, incluant le diagnostic et le traitement. Les humains ne sont toutefois pas les seuls sur lesquels le mauvais sort peut se poser : les plantes et les animaux sont aussi à risque. Par conséquent, pour se protéger soi-même ainsi que ses biens, il existe une variété d'amulettes. Généralement de couleur bleue, représentant un oeil, on les porte sur soi, on en

place une au-dessus de la porte d'entrée de la maison, on en suspend au rétroviseur de la voiture, sur les bateaux, etc. Ces amulettes varient d'une région à l'autre, tout comme d'ailleurs les rites entourant le diagnostic et la guérison. Or, d'où vient cette croyance? Quelle est son origine? Pourquoi croit-on que le fait de reconnaître puis désigner les qualités particulières de l'autre peut lui causer du tort? Comment peut-on expliquer la pérennité du phénomène? Voici le point de départ d'une réflexion qui nous a conduits à adopter une approche anthropologique de la communication pour étudier l'objet à la fois familier et énigmatique de ce mémoire: le mauvais œil. S'inspirer de cette discipline scientifique s'avère pertinent sous maints aspects : caractère pluriel et interrelié des dimensions étudiées, comparativité interculturelle, recherche des logiques sous-jacentes, et enfin, priorité au point de vue des premiers intéressés.

Ce présent travail est donc motivé par une tentative d'aller voir ce qui se retrouve sous ce phénomène complexe, de démystifier ce qui fait sens pour tant de gens. Si le point de départ est le mauvais œil tel qu'il est vécu en Grèce, une exploration du phénomène dans d'autres cultures sera de mise afin de dégager certaines grandes lignes susceptibles de jeter un peu de lumière sur l'objet d'étude. Si on observe plusieurs variantes d'une région à l'autre, d'une culture à l'autre, notamment ce qui a trait aux détails des rites et des amulettes, l'objectif de ce travail est davantage de repérer les grandes tendances propres au phénomène que de marquer ses particularités. De plus, ce sujet est extrêmement large. Chaque point amené dans la description qui précède peut faire l'objet d'un mémoire : les sortilèges, l'admiration, le rapport à la maladie, les rituels, les amulettes, pour ne nommer que ceux-ci. Il est à noter que même si les études de cas sur le phénomène sont nombreuses, la multitude des angles par lesquels il est possible d'aborder chaque thème rend un travail de synthèse encore plus laborieux. En ce qui nous concerne, la dimension de l'envie a été privilégiée en se posant cette question clé : est-ce que le phénomène du mauvais œil consiste à neutraliser la violence que peut potentiellement générer l'envie?

À la suite de nombreuses lectures, il est en effet possible de constater que le phénomène du mauvais oeil comporte plusieurs traits communs d'une culture à une autre. Par exemple, nous retrouvons partout ce lien selon lequel le mauvais sort serait jeté lorsque sont exprimés « trop » d'admiration et de fascination parce que, — les analyses sur le sujet sont formelles — une surcharge de compliments trahirait nécessairement de l'envie, ce désir d'avoir, de posséder, de jouir de ce que possède l'autre. Selon certains auteurs, l'envie peut également receler un sentiment de tristesse ou encore d'irritation accompagnée de haine contre ceux qui possèdent un bien.¹ Désirer, convoiter, « jalouser », voila ce qui causerait le mauvais oeil lequel se traduit finalement dans la maladie. Ainsi, l'envie serait non seulement le thème central dans la manifestation de la croyance au mauvais oeil, mais elle expliquerait également sa raison d'être. Conséquemment, dans cette recherche exploratoire, nous allons étudier le phénomène du mauvais oeil en nous appuyant sur différents auteurs, en présentant différents exemples qui nous permettront de faire ressortir certains thèmes centraux, soient, de fait l'envie, mais aussi la déresponsabilisation, la culpabilité et la « bouc émissarisation ». Tous sont intimement reliés aux relations humaines, et conséquemment, à la *communication humaine*. De loin en loin, cette mise en relation de ce qui constitue une forme de violence et d'une pratique à forte densité sémantique nous semble d'autant pertinente pour les études des diverses formes et objets communicationnels.

2. Un phénomène transculturel et transhistorique à large spectre géographique

Le mauvais œil se retrouve aujourd'hui en Grèce, mais également sur tous les continents et, à quelques exceptions près, dans toutes les époques, ce qui instaure l'intérêt premier d'étudier ce phénomène. Si tous les chercheurs se consacrant à l'étude du mauvais œil ne s'entendent pas nécessairement sur son « universalité », notamment en raison de la difficulté de cerner de manière précise l'influence de chacune des cultures à travers le temps, tous les ouvrages consultés — et qui

¹ Alain Rey, *Le Micro- Robert*, Dictionnaires le Robert, Paris, 1988, p. 368.

seront cités tout au long de ce mémoire — témoignent du fait qu'il subsiste aujourd'hui principalement dans les sphères religieuses musulmanes, chrétiennes et juives. Le mauvais œil se retrouve sur une étendue géographique partant de l'ancienne Sumer — région de la basse Mésopotamie, près du golfe Persique où, selon Dundes (1981) la croyance prit naissance — vers l'est, en Inde, vers l'ouest, en Espagne, au Portugal, en Irlande, en Angleterre et en Écosse, puis au sud, en Afrique du Nord. Si à l'origine le phénomène était absent des systèmes de croyances des indigènes de l'Amérique du Nord et du Sud, puis de ceux de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, il y fut répandu par les colonialistes (Dundes, 1981).

Selon Elworthy (1958), cette pratique est probablement l'une des plus anciennes et des plus répandues; son existence est retracée dans l'ancienne Égypte, dans des écrits babyloniens et assyriens², dans des textes grecs et romains de l'Antiquité classique ainsi que dans la Bible³ et le Coran⁴. Nous apprenons également dans l'ouvrage d'Elworthy qu'à l'origine, c'est la fascination qui cause le mauvais œil. Jusqu'au 17^e siècle, le mot fascination véhiculait une dimension négative. Ce mot était en fait synonyme de mauvais œil. Les Grecs anciens utilisaient le mot « baskina » pour dénommer le mauvais œil, en latin « invidia »; ces mots, nous dit Elworthy (1958), sont fortement liés à l'influence hostile et malveillante de l'envie,

² Babylonie : partie inférieure de la Mésopotamie. Assyrie : Empire mésopotamien qui du IX^e au VII^e siècle av. J.-C., domina l'Orient. (Petit Larousse, 1980)

³ Pour une analyse de « l'utilisation » du mauvais œil par Paul, voir Eastman, Susan, *The Evil Eye and the Curse of Law : Galatians 3.1 Revisited*, dans « Journal for the Study of The New Testament, Issue 83 / Sept 2001, 69-87

⁴ Cet extrait traite du symbolisme rattaché à l'œil dans le Coran : "Sur son versant négatif, l'œil est associé aux notions de danger et de magie : 'Dis : 'Je cherche un abri auprès de Dieu dès l'aube du jour contre la méchanceté des êtres qu'il a créés, contre le malheur de la nuit ténébreuse, quand elle nous surprend, contre la méchanceté des sorcières qui soufflent dans les nœuds, contre le malheur des envieux qui nous porte envie' (CXIII, v. 1, 2, 3, 4 et 5). La reconnaissance de l'existence du regard redoutable chez les envieux est également confirmée par le prophète; en effet, quand les apôtres (sohaba) lui demandent s'ils autorisaient l'emploi de charmes et de formules pour réduire à néant les influences funestes qui en émanent, il répondit : 'oui, car l'œil a une influence à quoi rien n'échappe, en sorte qu'à vrai dire, s'il y avait quelque chose qui pût l'emporter sur le destin, ce serait assurément un œil maléfique.' (Akki, El Houcine, 2001, p. 44)

particulièrement à travers le regard. Notons qu'aujourd'hui, la fascination est plutôt associée à un attrait irrésistible, à la séduction et au charme.

Il devient alors incontestable que cette croyance émane de très loin. Elle prend racine dans des temps anciens et a survécu à travers des millénaires. Qu'est-ce qui explique sa pérennité? Serait-ce parce qu'elle s'articule autour de l'envie, sentiment qui est toujours mal vu dans nos sociétés? Le dixième commandement de Dieu serait-il encore d'actualité?

« Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain; tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son boeuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartienne à ton prochain. » (*LA SAINTE BIBLE* traduit par Louis Segond, 1959, p.90)

En effet, quand on affirme que « trop » d'admiration et « trop » de compliments causent du tort, c'est en fait l'envie qui pourrait se tapir derrière ces compliments qui est mal vue, qui a des effets négatifs. Que ce soit dans le temps de Moïse ou dans nos sociétés modernes, l'envie est un sentiment « mauvais », un sentiment socialement condamnable. Le thème de l'envie sera abordé dès le premier chapitre qui viendra éclaircir quelque peu ce sentiment désapprouvé ou jugé néfaste.

Finalement, si le mauvais œil s'avère bien ancré dans la chaîne de l'histoire humaine, il devient alors quelque peu laborieux de retrouver son origine de manière précise. De plus, décrire la genèse de l'objet lui-même n'est pas l'objectif de ce projet. Ce que nous devons pourtant retenir tient en ceci :

qu'elles soient sémitiques, aryennes⁵ ou méditerranéennes, les croyances et pratiques relatives au mauvais œil apparaissent tellement semblables, elles s'accordent si bien par les détails comme du point de vue plus général de la force et de l'importance, qu'on a l'impression d'un complexe (...) dans lequel il est impossible de distinguer l'influence de telle ou telle race à l'exclusion des autres (Westermarck, 1935, cité par Akki, 2001, p.46).

⁵ Aryens : nom que se donnait un ensemble de tribus d'origine indo-européenne qui, à partir du XVIIIe s. av. J.-C., se répandit, d'une part en Iran, d'autre part dans le nord de l'Inde. (Petit Larousse, 1980)

3. D'un concept folklorique à un phénomène contemporain

Nous avons constaté que lorsque le mauvais œil est étudié, c'est selon une appréhension « traditionnelle » du phénomène. Autrement dit, les pratiques qui lui sont relatives ont été transmises à travers les siècles par la parole ou encore par l'exemple, de génération en génération, et ce, dans un milieu où ces règles et principes sont généralement connus, admis et répandus. Ceci nous amène à percevoir le mauvais œil comme une manière de penser, de faire et d'agir qui est un héritage du passé. Ainsi, il fait souvent l'objet d'étude des folkloristes⁶. Or, il se trouve que le phénomène du mauvais œil est toujours actuel, également dans des sociétés contemporaines et occidentales telles que l'Europe, et ici, en Amérique du Nord. Cette croyance a survécu au temps, résistant à la modernité et à l'emprise puis au déclin des religions instituées.

Nous pourrions dès lors parler de « survivance », un concept clé de la méthodologie évolutionniste :

Les « survivances », ce sont les institutions, les coutumes ou les idées typiques d'une période donnée et qui, par la force de l'habitude, ont survécu dans un stade plus avancé de civilisation et peuvent être considérées comme des preuves ou des témoignages de stades antérieurs. (Deliège, 2006, p. 20)

Ou encore, la « théorie des survivances [...] selon laquelle on trouve des vestiges d'anciennes coutumes dans les sociétés civilisées » (Deliège, 2006, p. 27), mais cette manière d'aborder le phénomène nous semble désormais limitative. Considérer le mauvais œil comme un simple vestige du passé qui se manifesterait de façon marginale, voire folklorique, ne rend pas justice à l'ampleur du phénomène et surtout ne nous convainc pas de manière satisfaisante des motifs de sa persistance, objectif central de ce mémoire.

Ce qui nous préoccupe et ce qui constitue sans doute l'originalité de notre étude concerne la manière dont des individus qui ne sont pas issus d'une société

⁶ Voir : Caisson, Max, 1998, 'La science du mauvais œil (malocchio), Structuration du sujet dans la pensée folklorique', Terrain 30, mars 1998, p. 35-48

traditionnelle et qui évoluent dans une société dite « postmoderne », appréhendent le phénomène et trouvent un sens dans celui-ci, ce dont nous distinguerons sous l'appellation suivante : « l'appréhension moderne du mauvais œil ». ⁷

4. L'exigence multidisciplinaire de la démarche exploratoire et la nécessité de croiser la littérature et le discours des premiers concernés

Malgré le caractère sapientiel du mauvais œil, et malgré le fait qu'il soit si répandu, il est encore que très peu connu au Québec : un seul livre traitant explicitement du mauvais œil est disponible à l'UQÀM, celui de Frederick Thomas Elsworthy, *The Evil Eye, The Origins and Practices of Superstition* et date de 1890 (réédité en 1958). Ce dernier demeure tout de même un ouvrage de référence pour les chercheurs (à l'extérieur du Québec) se consacrant à l'étude de cette question et est généralement cité dans leurs travaux. Un second ouvrage est disponible à la bibliothèque nationale du Québec : *Mal'uocchio, Ambiguity, Evil Eye, and the*

⁷ Précisons quelques éléments de distinctions — et non de dichotomie — entre « traditionnel » et « postmodernité ». Selon Poirier (1991), l'emballement du progrès au début des années 50, après la Deuxième Guerre mondiale, marque le seuil de la postmodernité : « ce seuil significatif est celui de l'« emballement » du progrès – des progrès de tous ordres —, mais en même temps il a généré une dégradation des modes de comportement et des systèmes de valeurs : cette dysculturation affecte en profondeur, de manière inégale, toutes les sociétés; elle est partie de l'Occident – Europe et Amérique – et gagne plus ou moins rapidement les autres continents. Elle représente sans doute la conséquence d'une série de progrès et d'innovations de trop vaste ampleur et trop précipités dans le temps, qui n'ont pu être assimilés par la culture, laquelle a perdu son fondement et ses références. »(p. 1562)

Cette dysculturation, se remarque, toujours selon Poirier, dans la transformation ou la disparition des structures d'accueil de la personne, soit le groupe de codescendance, le groupe de coresidence, et le groupe de cotranscendance, puis dans l'inversion des modèles fondamentaux, soit les principes de solidarité, de sacralité, de continuité, et d'autorité, puis les privilèges de qualité, séniorité, masculinité et d'ethnicité.

Ceci étant dit, l'« appréhension traditionnelle » du mauvais œil telle que présentée dans ce mémoire est celle qui prend forme chez des individus qui évoluent dans une agglomération rurale caractérisée par un habitat plus ou moins concentré, d'une culture assez homogène, où l'échange symbolique entre les humains est plus serré et plus institutionnalisé et où nous supposons que la « dysculturation » est plus lente. Tandis que l'« appréhension moderne » ou « postmoderne » du mauvais œil concerne des individus qui se retrouvent dans une position d'hétéroculture, soit dans une situation duale caractérisée par la coexistence de deux matrices culturelles, la tradition et la modernité, tout en ayant une dominante d'inscription dans la postmodernité sur le plan du fonctionnement au quotidien.

Language of Distress, de Sam Migliore, publié en 1997. Sinon, dans *La Presse* du 16 septembre 2007 parut l'article ayant comme titre : *Madonna se proclame « ambassadrice du judaïsme »*. L'on peut y lire ceci : « Madonna a pris le nom d'Esther et porte un bracelet rouge au poignet, comme le veut la tradition kabbalistique, pour éloigner le mauvais œil. » Un autre article parut cette fois dans *Le journal de Montréal* le 20 janvier 2007 traite explicitement du mauvais œil – et du hockey – *Samsonov : un sérieux cas de malocchio*⁸. Ici, il est question de trois Italiennes (d'une mère et de ses deux filles) qui, après que Tony Marinaro eut émis l'idée de l'envoûtement du joueur des Canadiens lors de sa tribune téléphonique de *Team 990 AM*, ont décidé d'entreprendre une cérémonie afin de le guérir. Si Samsonov a bien ri lorsqu'il a été mis au courant du rituel opéré par les trois femmes, il a tout de même rajouté : « Dites-leur que je leur lève mon chapeau [...]. Je ne suis pas certain que ce soit une bonne explication pour justifier la fin de ma léthargie (il a marqué son premier but en 17 matchs), mais au point où j'en étais, je me dis que je dois d'accepter toute l'aide qu'on veut bien me donner! » C'est dire que l'air du temps transporte quelques effluves de la croyance ou a tout le moins, l'hypothèse de l'existence du mauvais œil.

Dès lors, en raison de cette lacune documentaire, du moins en termes quantitatifs, nous nous appuyons sur des informations issues d'études de cas provenant de revues spécialisées en anthropologie, singulièrement en ethnologie, puis en psychanalyse et en psychologie. Du coup, il apparaît évident que nous aurons à recourir à plusieurs champs disciplinaires pour tenter de comprendre le mauvais œil. Notre cadre conceptuel est par conséquent construit à l'aide de données issues de différentes études de cas afin d'illustrer le déploiement du phénomène selon cette appréhension « traditionnelle ». À ces données nous combinerons des éléments théoriques de la psychosociologie avec Alberoni (1995), puis de l'anthropologie du religieux avec Girard (1999, 2001, 2002). Se dégage de cette élaboration conceptuelle un premier trait contribuant au caractère exploratoire de notre démarche. En effet, non seulement s'avère-t-il nécessaire d'élaborer notre objet et le

⁸ Mauvais œil en italien.

questionnement qu'il soulève pour nous en « bricolant » une cohérence singulière, mais encore s'agit-il (au titre de deuxième trait exploratoire) de documenter un phénomène peu documenté en partant et pratiquement non balisé au Québec. En effet, il n'existe pas d'étude sur cet objet au Québec, et encore moins en communication. Enfin comme notre angle de questionnement n'a pas d'équivalent dans des recherches déjà effectuées, notamment sur ce que nous avons nommé « l'appréhension moderne du mauvais œil », notre démarche sera exploratoire sous un troisième trait (auprès de nos interlocuteurs) et ce, même si elle s'arrime aux savoirs déjà élaborés sur le mauvais œil.

Notre démarche requiert alors non pas tant une validation d'hypothèses émanant de la littérature scientifique que l'approfondissement du phénomène selon les dires et les interprétations des personnes qui expérimentent le mauvais œil, dires et propos néanmoins analysés à la mesure des savoirs à ce propos. Nous emprunterons donc une démarche de type ethnographique en recueillant des témoignages auprès de ces individus.

5. La pertinence en communication ; premiers éléments

D'évidence, le geste même de « jeter le mauvais œil » indique une forme de contenu communicationnel. On exprime alors, on signifie, on transmet sous une valence symbolique singulière puissante et protéiforme donnant accès à un arrière-monde éloquent. Ainsi, selon les perspectives adoptées, le mauvais œil, comme trait de culture, informe autant sur la manière de composer avec un affect, l'envie, et du coup, sur la conception de la relation et de la contribution de ses parties. Il donne aussi accès aux conceptions du mal, du pouvoir, de la « magie », de la volonté, de la violence, de l'importance du regard que l'on porte sur l'autre, de manière générale, et de sa portée de manière singulière. Il suscite des gestes pour le contrer, des attitudes pour le prévenir, et ce, dans un code communicationnel précis. Dans le monde actuel qui se veut de plus en plus ouvert sur la variété des expressions

culturelles, le mauvais œil apparaît donc comme un objet qui communique et à propos duquel on communique.

Enfin, au sein du développement des études en communication et en santé, et singulièrement du contexte de brassage multiethnique, le mauvais œil se révèle un thème exemplaire dès lors que l'on veut lier l'ethnopsychiatrie et les moyens de diffuser ce qui contribue (ou non) à la santé, autant publique, que celle des particuliers. Son exploration peut contribuer à faire comprendre diverses manifestations de déséquilibres psychologiques et somatiques en éclairant ce qui peut contribuer autant à sa prégnance qu'au fait qu'il soit l'objet de recherche relativement méconnu au Québec.

6. Bilan des questions de départ et construction du mémoire

Notre interrogation de départ concerne l'origine de la croyance en le mauvais œil. Lorsque nous tentons de répondre à cette question, l'ouvrage d'Elworthy nous vient en aide en offrant quelques pistes. Si nous prenons alors conscience de l'étendue de notre sujet de mémoire, nous décidons de resserrer notre objet en prenant comme fil conducteur l'envie, abordant ainsi d'une part, notre deuxième question, soit les motifs pour lesquels on croit que le fait de reconnaître puis d'exprimer cette reconnaissance des qualités particulières de l'autre puisse lui causer du tort. De plus, nous pressentons que de placer l'envie au centre de notre étude nous permettrait d'investiguer de manière satisfaisante, pour cette recherche exploratoire, la pérennité du mauvais œil, objectif de ce mémoire. Pour parvenir à cette fin, nous formulons dans un premier temps la question suivante :

- r Comment des individus qui ne sont pas issus d'une société traditionnelle et qui évoluent dans une société dite « postmoderne », appréhendent le phénomène et trouvent un sens dans celui-ci, ce que nous distinguerons sous l'appellation suivante : « l'appréhension moderne du mauvais œil »?

Appuyés sur une intuition issue de nos lectures, nous émettons la question intermédiaire suivante : compte tenu de ses manifestations et de son arrière scène en lien avec l'envie, quels sont les liens de cette dernière avec la violence? Pour ensuite poser cette question :

- r Existerait-il un lien entre le phénomène du mauvais œil et la nécessité de neutraliser ou de conjurer la violence que peut potentiellement générer l'envie?

Pour répondre à nos questions de recherche et ultimement atteindre notre objectif, nous allons dans un premier temps effectuer la genèse et la description de l'appréhension traditionnelle du mauvais œil selon les écrits, résultats de notre quête documentaire. Le premier chapitre tente du coup d'illustrer *l'image synthétique* du mauvais œil, afin d'approfondir notre compréhension du phénomène. De son côté, le second chapitre est consacré aux *relations d'envie*, afin de mettre en lumière comment se déploie le mauvais œil et les relations qu'il suscite. Mais il fallait davantage pour avancer dans la compréhension de « l'arrière-pays » du mauvais œil. C'est ainsi que le troisième chapitre se consacre à la théorie mimétique de René Girard, ce qui nous permet de répondre à cette question : qu'est-ce que l'envie transporte de redoutable? Ensemble, ces trois chapitres servent de cadre conceptuel pour mieux appréhender notre objet d'étude.

Comme il se doit, le quatrième chapitre est consacré à la méthodologie, autant de recueil, que d'analyse. Quant au cinquième chapitre, il se consacre à l'appréhension *moderne* du mauvais œil selon nos informateurs, et rend compte des résultats de notre terrain. Puis le chapitre six tient lieu de discussion en croisant des éléments de l'analyse des récits recueillis avec des éléments de notre cadre conceptuel. Comme on peut s'y attendre, la conclusion mettra entre autres en valeur la pertinence sociale et scientifique de cet objet d'étude.

CHAPITRE I

LE MAUVAIS ŒIL COMME IMAGE SYNTHÉTIQUE : LES SIGNIFIANTS CULTURELS UNIVERSELS ET SINGULIERS

1.1 Introduction

Dans ce chapitre, nous traiterons en premier lieu les bases théoriques de l'image synthétique, concept de Needham (1978, cité dans Galt, 1982) tel qu'utilisé par Galt (1982) dans son article « The evil eye as synthetic image and its meanings on the Island of Pantelleria, Italy ». En second lieu, il sera question de l'image synthétique du mauvais œil. Nous examinerons par la suite chacune des composantes de cette image synthétique, soit l'envie, l'acte de regarder, les mesures prophylactiques, le mal magique, puis le diagnostic et la guérison. Pour conclure, nous apporterons quelques éléments de la communication inhérents au phénomène du mauvais œil.

1.2 L'image synthétique; les bases théoriques

Selon Anthony Galt (1982), le mauvais œil est un système symbolique qui se retrouve tout autour de la Méditerranée, car il représente une image évocatrice avec des caractéristiques qui permettent et même sollicitent une polysémie au niveau tant social qu'individuel. L'auteur explique la persistance de la notion de mauvais œil et sa diffusion par le fait qu'elle est culturellement, *situationnellement* et individuellement utile. Selon Galt, cette utilité provient de sa flexibilité de significations et qualifie le phénomène de mauvais œil de « *synthetic image* », concept de Needham (1978, cité dans Galt, 1982). Cette « image synthétique » offre

un cadre symbolique complémentaire fécond dans lequel des significations locales et même individuelles peuvent y être insérées de manière flexible.⁹

Plus précisément, une image synthétique est pour Needham « un petit groupe de phénomènes disparates regroupés sous une étiquette qui apparaît régulièrement et est empiriquement observable » (traduction libre, Galt, 1982, p. 669). Attardons-nous ici sur ces « phénomènes disparates », appelés par Needham « facteurs primaires ». Ces derniers sont selon lui des « véhicules de signification » évocateurs et largement répandus, qui cependant, ne transportent pas de significations universelles. Ils sont également des éléments d'expérience, simples et immédiats, qui viennent résonner pour l'imagination. À titre d'exemples, Needham (cité par Galt, 1982) nomme l'opposition entre la droite et la gauche, les couleurs (particulièrement le rouge, le noir et le blanc), les chiffres (pairs, impairs, chiffres sacrés), etc. Ces « facteurs primaires » sont par ailleurs qualifiés d'hétérogènes, dans la mesure où la découverte de quelques-uns de ces facteurs ne peut mener à la déduction des autres « facteurs primaires » (Galt, 1982, p. 669).

Donc, une image synthétique telle que définie par Needham et reprise par Galt est un amalgame de facteurs primaires regroupés qui possèdent un caractère récurrent et demeurent empiriquement observables. Les images synthétiques persistent à travers le temps et l'espace, car d'une part, elles sont évocatrices de sens et, d'autre part, elles fournissent et stimulent le jeu de l'invention et l'imagination culturelle de l'humain. « À travers le temps et les différentes régions, les cultures ont reçu, et dans certains cas inventé, des images synthétiques qu'elles ont intégrées en elles, non sans les modifier en insistant parfois sur certains éléments sélectionnés ou en

⁹ L'objectif de l'auteur pour cette étude de cas est d'illustrer « l'image synthétique » exprimée et utilisée dans la culture de l'île de Pantelleria, en Italie. L'étude révèle également que le phénomène est présent sur l'île de Pantelleria depuis l'Antiquité alors que cette dernière était une colonie Punique. L'image synthétique, nous dit l'auteur, a probablement évolué à travers le temps, mais aussi à travers le contact des différents groupes ethniques qui ont occupé l'île, soit les plus importants qui sont les Romains, Byzantins, Arabes, Juifs, Italiens et Espagnols, tous réputés d'avoir inclus le mauvais œil dans leurs systèmes de croyances. Puisqu'il existe très peu de travaux portant sur le folklore de l'île ou sur sa vie sociale, l'analyse porte conséquemment sur le phénomène tel qu'il se déploie au moment où le chercheur réalisa ses terrains; le premier fut de 1968 à 1970 et le second en 1974.

rajoutant de nouveaux éléments » (traduction libre, Galt, 1982, p. 669). Galt nomme ce processus la « construction de l'image synthétique ».

1.3 L'image synthétique du mauvais œil

Si les facteurs primaires avec lesquels est construite l'image synthétique du mauvais œil ne présentent pas de constance absolue d'une région à l'autre, il est possible de distinguer un certain cadre minimal qui traverse néanmoins les différentes cultures autour de la Méditerranée. En appliquant les concepts abordés précédemment au phénomène du mauvais œil, l'auteur dénombre cinq facteurs primaires. Le premier est l'acte de regarder; acte par lequel se transmettent le mauvais œil et les images associées. S'ensuit la notion du « mal magique »; idée de base dans à peu près tout système de croyances lequel, une fois combiné avec d'autres facteurs primaires, forme d'autres images synthétiques, par exemple, la notion de « sorcière » ou encore l'image de « mal automatique » comme conséquence de la violation d'une règle. Ensuite se trouve le thème de l'envie comme déclencheur du mécanisme du mauvais œil. L'auteur cite également les mesures prophylactiques utilisées pour détourner, repousser, éviter ou se protéger du mauvais œil. Et enfin, il est question de la notion de diagnostic et de la guérison des symptômes amenés par ce mauvais sort.

« In sum, the circum-Mediterranean synthetic image of evil eye contains at the most abstract level the notions of a gazer causing harm, usually through envy, to a gazee; ideas about preventing that harm; and ways to cure it once it happened. This is a simple and evocative image that provides material for improvisation of local cultural detail and selective emphasis of components in such way as to integrate with social structures, economic settings, and other belief systems. » (Galt, 1982, p. 670)

Dans les pages qui suivent, nous allons traiter brièvement de chacun de ces facteurs primaires, à l'exception de la dimension de l'envie qui sera approfondie puisque cette dimension est le fil conducteur de ce mémoire, et qu'elle est considérée comme le catalyseur du mauvais œil.

1.4 L'envie comme processus

Alors, lorsqu'on affirme qu'exprimer de l'admiration ou des compliments cause du tort, tel que nous l'avons vu en introduction, c'est l'envie éventuelle et sous-jacente qui est, en fait, mal perçue et qui a des effets négatifs. À cet égard, et en ajoutant un mobile du rapport au monde de l'individu, Alberoni propose cette définition de l'envie :

« un mécanisme de défense que nous mettons en oeuvre quand nous nous sentons diminués par la comparaison avec quelqu'un, avec ce que possède cette personne, avec ce qu'elle a réussi à faire. C'est une tentative maladroite pour récupérer la confiance, l'estime que nous avons de nous-mêmes en dévalorisant l'autre. » (Alberoni, 1995, p.13)

Alberoni conçoit l'envie comme un processus et la décompose en trois étapes successives : il parle d'abord de la « comparaison négative », cette fâcheuse tendance par laquelle s'amorce une perte douloureuse de sa valeur propre (nous ne pourrions développer sur ce qui est touché profondément dans l'image de lui-même de l'individu pour qu'elle soit ainsi entamée par un trait de l'autre, si admirable soit-il); il poursuit avec la pulsion de haine, un instinct qui pousserait tout homme à manifester de l'agressivité envers l'autre; enfin, l'auteur croit qu'à son paroxysme, l'envie prend forme avec la condamnation sociale et son intériorisation consécutive (Alberoni, 1995, p.14). Pour réellement parler d'envie, nous dit l'auteur, ces trois étapes sont nécessaires. Nous reviendrons sur ces trois étapes dans les pages qui suivent. Mais d'abord, posons-nous la question suivante : est-ce que le phénomène du mauvais œil existerait en partie pour prévenir l'enclenchement du processus d'envie, ou pour parer au processus d'envie aussitôt qu'il pourrait s'enclencher?

Rappelons-nous que dans la description en introduction du mauvais œil en Grèce, quand la personne complimente ou admire quelqu'un, elle se doit de rajouter quelques *ftous* (imitation de crachat). En Égypte, lorsqu'on admire un objet appartenant à quelqu'un d'autre, on se doit de débiter par ceci : « Que Dieu augmente tes biens » (Gosh, 1983, p. 214). Cette pratique n'aurait-elle pas comme fonction de rappeler qu'on est en train de complimenter, donc possiblement en train

de se comparer implicitement, puis d'amener le processus au niveau de la conscience? Il est en fait très commun chez les Grecs d'entendre à la suite d'une remarque élogieuse : « *ftou, ftou* que je ne t'*oeillise* pas! » Ce qu'il s'agit de comprendre à travers cette remarque c'est que le problème ne se situe pas directement au niveau de l'admiration ou des compliments ou même du constat des qualités de l'autre. C'est plutôt le degré de convoitise que véhicule le compliment qui soulève quelques imbroglios et en provoque le caractère potentiellement négatif. Il devient dès lors ici nécessaire de distinguer l'envie de l'admiration et d'un autre sentiment relié : la jalousie.

Débutons avec la jalousie. Dans ce sentiment, il est possible d'identifier clairement trois pôles : celui qui aime, l'objet vers lequel est dirigé cet amour, et le rival. La pulsion d'agressivité peut être dirigée envers soit l'objet, qui est alors perçu comme le traître, ou encore vers le rival, qui vient nous enlever notre objet d'amour (Alberoni, 1995, p. 40). Or, dans l'envie, celui qui l'éprouve est détruit, il souffre, sans toutefois pouvoir accuser l'autre, ou un troisième acteur. On ne peut pas accuser l'autre, transférer notre violence vers l'autre, car il n'a eu aucun comportement agressif envers nous. Il n'a que réussi, il n'est que beau, il n'a que du succès, etc. C'est ici qu'entrerait en jeu la « condamnation sociale ». La société, les gens qui nous entourent ne nous permettraient pas d'avoir un comportement agressif envers une personne qui n'a que réussi puisque cette personne, couronnée de succès, incarne les valeurs de la société, quand ce n'est les « synthétiser » ou les condenser sur elle.

En ce qui concerne l'admiration, toujours selon Alberoni, le sujet ne s'avère pas en opposition ou en compétition avec celui qui possède l'objet, il s'enrichit à travers lui. Il ne souffre pas de ne pas être comme lui. En fait, il n'y a pas la comparaison douloureuse. Qu'il soit un chef d'entreprise ou une vedette, l'objet est plutôt une source de joie et un moyen de s'élever. « Ce type de relation se caractérise par une énergie ascensionnelle qui tend vers le modèle comme vers une perfection » (Alberoni, 1995, p. 50). Dans l'admiration, nous ne souffrons pas de ne pas être, de

ne pas atteindre cet idéal. Nous sommes plutôt énergisés de cette émulation. Pour ce qui est de l'envie, elle s'exerce surtout en relation avec nos proches. Avec ceux-ci, blessés par une comparaison qui les survalorise à nos yeux, nous sommes plutôt poussés à vouloir obtenir les mêmes résultats qu'eux, leurs succès. Nous souffrons de ne pas posséder les objets possédés par l'autre ou de ne pas être comme eux, avec leur beauté, leur succès, bref, d'être porteur ou dépositaire de l'objet désiré.

Ainsi, le processus de l'envie débute par une comparaison négative. On assiste alors à une érosion ou à une perte douloureuse de sa valeur propre. S'ensuit un sentiment violent qui est une agressivité dirigée vers l'objet de comparaison et qui peut prendre diverses formes, par exemple, l'ajout systématique d'une nuance négative à un constat positif (« oui... mais »), la médisance, la critique, etc. Et enfin, intervient la condamnation sociale. Il est « mal vu » d'envier. Selon les valeurs de notre société, on ne peut pas en vouloir à quelqu'un du fait qu'il ait réussi. De même et comme nous l'avons signalé plus haut, on ne peut avoir du ressentiment si quelqu'un est plus beau que nous. Et puisque tous les êtres humains se comparent, nous dit Alberoni, la société a « un besoin absolu d'imposer ses propres valeurs, de fixer des limites aux prétentions débridées de l'individu. Elle ne peut lui permettre d'agresser les autres membres de la société, surtout ceux qui incarnent ces valeurs » (Alberoni, 1995, p.17).

À la lumière de ce qui précède, le mauvais œil, et tout ce qui l'entoure, ne serait-il pas dès lors un moyen qu'une communauté, qu'une société s'est donnée, et ce, depuis des millénaires, afin de « gérer » l'envie, et « gérer » préventivement la violence qui pourrait en découler? Mieux, pourrait-il être un détournement de la violence voire une forme de sublimation (au sens de l'acceptabilité sociale) de la violence en en faisant une sorte de jeu? Ce qui suit nous fera avancer sur cette piste, mais continuons sur les constituants de base.

1.5 Un mal magique involontaire

Il n'est rien de plus difficile à définir que la magie. Pensée religieuse inaboutie pour certains, « science primitive » pour d'autres, la magie renvoie dans tous les cas l'idée d'un savoir fondé sur des causalités analogiques et des correspondances entre les éléments du monde. Elle peut être blanche, bienfaisante ou protectrice, noire, malfaisante et offensive – elle se confond alors avec la sorcellerie. (Obadia, 2005, p.119)

Le mauvais œil sur l'île de Pantelleria, mais aussi dans les études de cas qui seront visitées ultérieurement, est transmis à travers l'admiration, qu'elle soit verbale ou mentale. Les informateurs de Galt lui ont dit ceci : « la disposition de projeter le mal à travers l'envie est un pouvoir imprévisible qui traverse tous et chacun puisque personne n'est libre d'envie » (Galt, p.671). Effectivement, il a été impossible pour Galt de rencontrer une certaine constance dans les accusations de mauvais œil lors de son étude. Une guérisseuse lui affirma précisément : « we each have a time to give the evil eye ». En ce sens, nous pouvons lire dans *Psychologie de la superstition*, de Zucker : « la portée psychique du mauvais œil » échappe « plus ou moins à la conscience de l'«expéditeur» et que l'expérience qui fonde cette superstition [mauvais œil] est à peu près indépendante d'une *mala voluntas* » (Zucker, 1972, p.28). Cette idée que le mal infligé ne résulte pas d'un acte volontaire permet de distinguer le mauvais œil de la sorcellerie. Retenons cette idée pour l'instant, car avant d'aborder le thème de la sorcellerie, nous désirons traiter le cinquième facteur primaire, soit le diagnostic et la guérison afin de bien illustrer notre propos.

1.6 Le diagnostic et la guérison.

Avant de poursuivre notre réflexion quant à la sorcellerie, observons la définition du mot « diagnostic » telle qu'offerte par l'Office de la langue française :

détermination de l'affection ou du trouble dont une personne est atteinte à partir d'un nombre plus ou moins élevé de renseignements obtenus au sujet de cette personne. L'établissement d'un diagnostic implique un mécanisme intellectuel par lequel le praticien convertit les observations dont il dispose

(signes et symptômes, données d'interrogation de la personne ou de ses proches, résultat des examens ou des tests subis par la personne, etc.) en entités conceptuelles lui servant d'une part à reconnaître les causes et les signes de l'affection et à les expliquer en vue d'une action préventive ou curative, et d'autre part à la différencier des affections voisines en fonction du système nosographique auquel il se réfère. (Office de la langue française, 2001)¹⁰

Cette définition se référant au champ de la médecine correspond, du moins en sa logique, à ce qui se passe dans le phénomène du mauvais œil. En effet, dans le mauvais œil, nous retrouvons un trouble, par exemple dans la culture grecque, comme nous avons vu en introduction : maux de tête, dépression légère, bâillements excessifs, faiblesse physique. L'établissement d'un diagnostic se fait dans un premier temps par le receveur (du trouble), en fait, ce qui lui laisse croire qu'il a le mauvais œil. Ce diagnostic est confirmé par la suite par un « guérisseur » qui fait office de praticien, et qui à l'aide d'un rituel (le « test »), reconnaît les causes de l'affection (l'envie qu'a éprouvée quelqu'un à l'égard du malade), puis les explique en vue d'une action curative. Admettons tout de même que le guérisseur de mauvais œil ne se consacre qu'à une seule affectation, contrairement au médecin qui se réfère à un système nosographique. En outre, les relations mises en œuvre lors du diagnostic et de la guérison seront illustrées dans le chapitre 2.

Maintenant, revenons à l'idée du mal magique involontaire. En premier lieu, l'objectif en ce qui a trait à la guérison des symptômes — tel que le phénomène du mauvais œil se déploie sur l'île de Pantelleria, mais aussi tel qu'il se déploie dans un village en Grèce (Herzfeld, 1986), étude dont nous allons traiter lors du prochain chapitre — est de rétablir le bien-être du « malade ». C'est ainsi que l'emphase est portée sur la guérison, laissant transparaître un manque d'intérêt pour celui ou celle qui a jeté le mauvais sort. Dans ce dessein, lorsque la désignation du « coupable » est possible, ce dernier peut être sollicité pour la guérison sans qu'il n'en porte aucun stigmate. Pour illustrer ceci, Galt (1982) relate une anecdote concernant sa femme lors de leur séjour dans le sud de l'île. Lorsqu'elle s'en alla acheter du lait dans le voisinage, il lui

¹⁰ http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp

sembla poli de dire au propriétaire de la vache que celle-ci paraissait en bonne santé. Deux jours plus tard, le paysan vint la quérir. La vache ne donnait plus de lait depuis la matinée précédente. La dame alla participer au rite de guérison en touchant la vache et en récitant une prière.

Ce qu'il est toujours important de retenir tient dans la collaboration du donneur du mauvais sort et non dans le réflexe et la quête de punition ou de représailles. Ce dernier point est essentiel, car, en sus de l'émission inconsciente, il dissocie lui aussi le phénomène du mauvais œil de la sorcellerie. Pour illustrer cette distinction plus en détail, nous allons comparer ces quelques éléments introduits avec des éléments issus de l'oeuvre de Jeanne Favret-Saada : *Les mots, la mort, les sorts* (Favret-Saada, 1977), compte-rendu de son étude ethnographique sur la sorcellerie dans le Bocage.

D'abord, lorsqu'une victime est atteinte d'un mauvais sort, l'objectif qu'est de rétablir le bien-être du malade se retrouve dans les deux cas : que l'on fasse appel à un « guérisseur » pour le mauvais œil ou un « désensorceleur » pour la sorcellerie. Dans le dessein toujours de rétablir le bien-être de la victime, la personne qui jette le mauvais sort dans le cadre du phénomène du mauvais œil sur l'île de Pantelleria peut être, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, sollicitée pour la guérison, évidemment lorsqu'il s'avère possible de l'identifier. Cependant, pour la sorcellerie dans le Bocage, lorsque le coupable de sorcellerie est « nommé »¹¹ — en mettant à l'oeuvre un certain processus par certains traits apparentés à celui qui s'opère dans le phénomène de mauvais œil¹² — cette personne est automatiquement un « malintentionné » avec lequel tout contact doit être évité. Si l'on recherche la collaboration du coupable dans la guérison du mauvais œil, pour ce qui est de la sorcellerie, l'on recherche plutôt l'engagement de représailles : distinction ici fondamentale.

¹¹ Désigner, c'est faire exister, c'est encercler et donc déjà mettre en oeuvre la guérison.

¹² Une déresponsabilisation par rapport aux événements importuns qui s'accablent sur la victime qui découle sur le choix d'un bouc émissaire sur lequel la culpabilité ressentie par la victime peut se diriger (thèmes explorés dans le chapitre suivant).

En fait, pour la victime de sorcellerie dans le Bocage, le sorcier jette les mauvais sorts délibérément avec comme objectif de faire du mal (Favret- Saada, 1977). C'est donc, il nous semble un acte conscient, évidemment sous la perspective de la victime. Ainsi, lorsque la ou le « désensorceleur » entre en jeu, c'est dans le but de « rendre le mal pour le mal¹³ » (Favret- Saada, 1977), donc de s'engager dans de représailles. La guérison de la victime implique la victimisation de son supposé agresseur, à la différence du mauvais œil encore une fois. Insistons, dans ce phénomène, le concept d'envie est lié — à travers différents mécanismes certes — à un mal magique involontaire (Galt, 1982, Zucker, 1972).

Une troisième et dernière différence facilement repérable entre la sorcellerie telle qu'elle prend forme dans le Bocage et le mauvais œil sur l'île de Pantelleria concerne la rémunération du guérisseur. Sur l'île de Pantelleria, la guérisseuse interviewée ne réclame aucune rémunération — contrairement aux désensorceleurs dans le Bocage —, car elle postule qu'elle ne peut exiger de l'argent pour un « don de Dieu », en l'occurrence, sa capacité de guérir les mauvais sorts causés par le mauvais œil. L'on estime aussi sur l'île que se faire payer pour des services peut mettre en péril les pouvoirs de guérison (Galt, 1982).

En somme, certaines de ces dissimilitudes sont prises en charge dans la langue anglaise dans laquelle il existe deux mots distincts, soit « *sorcery* » et « *witchcraft* » : « la *sorcery* est intentionnelle, recourt à des moyens externes, alors que la *witchcraft* peut avoir une origine involontaire, elle repose sur des potentialités internes » (Obadia, 2005, p. 5); et non seulement internes, mais largement insues à prime à bord, par son émetteur.

¹³ Expression utilisée par Favret-Saada qui est également le titre d'un chapitre de son ouvrage.

1.7 L'acte de regarder : jamais banal

« Le mauvais œil [...] est, parmi beaucoup d'autres, l'une des manifestations d'une tradition complexe et multiforme qui associe au geste de voir un pouvoir ou tout au moins une forme d'action très concrète. » (Havelange, 1998, p.48)

Mise en lien, mise en relations oui. De quel ordre est plus précisément ce pouvoir? Il est imparti à la connaissance et au savoir et à ce que ces derniers confèrent de puissance. Mais cette puissance, si elle donne forme (ou informe) et donne prise sur le monde, si ce n'est dans l'action, du moins dans la mise au clair des réalités, demeure ambiguë. Ainsi, « Dans le registre du mythe, voir est toujours un acte périlleux. » Comme le rappelle Jean Starobinsky en évoquant Œdipe, Orphée, Narcisse ou Psyché, « à force de vouloir étendre la portée de son regard, l'âme se voue à l'aveuglement et à la nuit » (Havelange, 1998, p.8). Ainsi, voir à tout prix, voire tout voir, peut priver celui qui regarde d'un filtre qualitatif au détriment du quantitatif; le prive d'intériorisation, puisque voulant tout voir, il demeure rivé à une posture d'extériorité, voire de spectateur en surplomb, risquant ainsi de le priver d'une assimilation de ce qu'il voit, trop pris qu'il serait dans l'obsession quantitative.

Il n'en demeure pas moins qu'en termes relationnels, des espèces animales à l'espèce humaine, voir et être vu représente non seulement une condition de survie matérielle, mais d'équilibre psychique, même en tension :

« Voir, être vu; regarder, être regardé : jeux d'échanges, de réciprocity, de miroirs. Le regard, d'abord, est relation : il est dominé par le désir et toujours partiellement insatisfait. » (Havelange, 1998, p.7)

Le regard est donc issu non seulement du besoin de se repérer, mais du désir, c'est-à-dire de l'attente active, mais en constante évolution, de la création d'une forme ou l'autre de relation. Or, le croisement d'une de ces formes tient sans contredit dans les relations d'influences, de séduction, jusqu'à l'emprise sur l'autre tant et si bien qu' :

« On rencontre inmanquablement le thème du pouvoir, comme s'il s'agissait là du commun dénominateur de la plupart des discours anciens concernant le regard. Mais ce pouvoir est multiforme, déplacé constamment d'un registre

culturel à un autre. [...] Ainsi le regard est-il médium, privilégié sans doute mais loin d'être exclusif, d'un système général de communication ou, pour mieux dire, d'un système général de mise en relation, de mise en contact des êtres et des choses. Plus qu'il ne « donne à voir » - au sens commun où nous l'entendrions aujourd'hui -, l'œil capte ou transmet vertus et qualités, les puissances néfastes ou favorables de l'être coordonné dans le monde. » (Havelange, 1998, p.110)

Le regard proposé comme un médium d'un système général de communication ou de « mise en relation des êtres et des choses » cadre bien dans le phénomène du mauvais œil. Cette dimension sera illustrée davantage lors du prochain chapitre.

1.8 Les mesures prophylactiques

Tout comme « l'acte de regarder », les mesures prophylactiques seront traitées davantage lors du prochain chapitre. Néanmoins, notons qu'elles se résument en ceci : des paroles énoncées afin de : 1) prévenir l'enclenchement du phénomène du mauvais œil en protégeant l'autre lorsqu'on offre un compliment; 2) se protéger lorsqu'on perçoit un côté négatif dans ce que l'autre nous dit, puis en de différents objets qui font office de protection, ce qu'on appelle des amulettes.

Ces mesures prophylactiques attestent en soi de l'importance du phénomène en terme de perturbation d'un équilibre relationnel préétabli. Ce faisant, elles témoignent non seulement d'une vulnérabilité partagée et potentielle, mais tout autant de la riposte devant ce constat d'une contingence existentielle. L'ampleur du mal appréhendé et surtout en fonction de la force polysémique de l'acte de regarder, convoque d'autant de parades pour en éviter les manifestations.

1.9 En conclusion, quelques éléments de la communication dans le mauvais œil

Par ailleurs, un aspect intéressant soulevé par Galt est celui de la valeur communicationnelle du phénomène. Galt prend comme point de départ la définition

des rituels de Rappaport (1971, cité par Galt, 1986, p. 674): « conventional acts of display through which one or more participants transmit information concerning their physiological, psychological, or sociological states either to themselves or to one or more of their participants. » Galt se questionne alors sur la nature des messages communiqués à travers les « activités » liées au phénomène, particulièrement les rituels de guérison et le port d'amulettes. Nous n'entrerons pas dans les détails de ses conclusions sur les messages exprimés sur l'île, car ce n'est pas notre objectif de noter ces particularités. Notons plutôt que ces activités impliquent une certaine interaction sociale. La victime a peut-être échangé sur le sujet avec sa famille et ses amis, ou du moins avec le guérisseur.

Galt délimite aussi deux niveaux de communications, soit un niveau manifeste et un niveau latent. Par exemple, au niveau manifeste, une personne qui porte une amulette communique son appréhension, sa peur et son désir de protection du mauvais oeil. Ou encore, lorsqu'une personne a recours à un guérisseur, elle informe les autres de ses soupçons quant à la possibilité de son « oeillisation ». Au niveau latent, Galt nous affirme que l'on retrouve un jeu de messages simultanés et interreliés. Alors le port d'amulettes par exemple, peut communiquer non seulement la peur d'être envié, mais peut aussi évoquer la possibilité d'être envié pour une qualité détenue. On se reconnaît enviable en quelque sorte. Ainsi, lorsque la victime reçoit un diagnostic confirmant son « oeillisation », le message en est : « j'ai été enviée, et des pouvoirs [divins] ont œuvré afin de me guérir ». Par conséquent, une double valorisation est envoyée comme message : 1. le fait que la personne a des motifs d'être enviée; 2. Le fait qu'elle soit « bénie des dieux ».

En fait, la pertinence de l'étude du phénomène du mauvais œil dans une perspective communicationnelle peut être démontrée même si cela n'apparaît pas évident d'emblée. Tout d'abord, pour que le phénomène ait lieu, cela implique souvent trois personnes qui communiquent : celle qui jette le mauvais sort, le malade et le guérisseur. Partout, des millions d'individus — en Europe, en Afrique, en passant par l'Amérique et au Moyen-Orient — communiquent à l'aide du mauvais oeil. Il est à

noter également que cette croyance a été transmise oralement depuis 3000 ans. Selon une certaine perspective, le phénomène du mauvais œil pourrait être considéré comme un système de codes (culturels) par lesquels des individus peuvent exprimer un malaise social à partir d'un malaise ressenti dans le corps, par exemple. Par ailleurs, si nous considérons le phénomène du mauvais œil comme un mécanisme de gestion d'envie (Dundes, 1981), celui-ci organise le rapport à l'autre; il s'agit d'un régulateur social régissant la violence qui pourrait en découler, tel que nous allons le voir au chapitre III. Mais il convient d'abord de mieux baliser les situations interactives dans lesquelles se situe le mauvais œil.

CHAPITRE II

CIRCONSTANCES ET SITUATIONS DANS LESQUELLES LE MAUVAIS ŒIL SE MANIFESTE : « LES RELATIONS D'ENVIE »

2.1 Introduction

« Mytho-logical statements conflict with the logical rules of ordinary physical experience but they can make sense 'in the mind' so long as the speaker and his listener, or the actor and his audience, share the same conventional ideas about the attributes of metaphysical time and space and of metaphysical objects. » (Leach, 1976, p. 70)

Pour que le phénomène du mauvais oeil existe encore aujourd'hui et qu'il acquiert une signification pour tant de gens, il exige forcément qu'on ait un groupe de gens qui y croit et qui partage les mêmes significations (culturelles). De plus, il doit y avoir, derrière cette croyance, un processus social qui la maintient en vie. En effet, « no element will be maintained in a folk tradition unless it is constantly revived by an on-going social process » (Carroll, 1984, p. 177). Donc, en étudiant le phénomène du mauvais oeil dans un cadre donné, il est possible de découvrir des *patterns* humains, un certain entrelacement de la teneur des relations humaines. Si certaines personnes sont interrogées par rapport au mauvais oeil, si l'on pose des questions sur les circonstances de l'*oeillisation*, à savoir qui jette le mauvais oeil, qui le reçoit, selon le vécu de chacun, il devient alors possible de déceler des relations particulières, de pénétrer dans un univers social d'une famille, d'un réseau, d'une communauté et rendre compte du même coup des jeux de pouvoir, autant implicites qu'explicites. Dans les pages qui suivent, il sera donc question de relations d'envie en se penchant sur divers cas d'étude.

2.2 Un village égyptien et la vision du bien limité

Prenons comme point de départ une étude effectuée par Amitav Gosh entre 1980 et 1981 sur le village de Naçaawy, en Égypte (Gosh, 1983). Selon l'étude, la croyance que l'envie, lorsqu'exercée à travers le regard, peut causer du tort aux objets et aux personnes (le mauvais oeil) offre non seulement un cadre explicatif quant à la chance et aux événements importuns, mais détient une place centrale dans la régulation sociale du village. En effet, il semble que le phénomène de l'envie surgisse lorsqu'une situation d'asymétrie ou de déséquilibre se fait sentir au sein de la communauté; en général, lorsqu'un déséquilibre social survient, c'est qu'il existe *a priori* une certaine division dans la société (Gosh, 1983 p. 214). Précisons qu'à l'intérieur de ce village, ce n'est pas nécessairement le pouvoir ou la prééminence sociale qui est susceptible de faire advenir le phénomène de l'envie, mais plutôt la possibilité de changement de position dans cette société. Ainsi, c'est quand un ménage estime qu'il détient les ressources et les moyens de changer de position relativement aux autres ménages, qu'il croit être sujet à l'envie (Gosh, 1983, p 218).

Pour ce qui est du suspect, quand il y en a un, il est en fait, un symbole représentant les relations dans le village. Il est à noter que contrairement à la sorcellerie où le suspect est une figure directe d'hostilité, comme nous l'avons vu auparavant, la croyance en le mauvais œil, nous dit Galt, convoie plutôt une peur générale par rapport à l'influence du mal. Néanmoins, certaines personnes sont plus souvent suspectes que d'autres. Elles sont principalement issues des ménages plus prospères. Ceci n'est nullement une coïncidence puisque les villageois affirment que c'est toujours l'homme riche qui envie l'homme pauvre. Les villageois justifient cela en affirmant que puisqu'on accorde une plus grande importance à la parole d'un homme riche, dû à son pouvoir et sa richesse, sa malveillance en est donc proportionnelle : plus quelqu'un est riche et détient de pouvoir, plus il est susceptible d'être malveillant puisqu'il aurait tendance à confisquer ledit pouvoir. En fait, l'envie est vue comme émanant des ménages plus prospères, et ce, afin de garder l'équilibre dans le village. L'objectif serait ici d'éviter l'ascension des autres à leur

niveau (Gosh, 1983, p. 221). Alberoni nomme ceci l'envie *avaricieuse* (Alberoni, 1995, p. 21). Ce sont des gens parvenus qui veulent garder leur richesse, leur pouvoir et qui ont une peur de ceux qui s'élèvent autour d'eux. Nous retrouvons ici un désir de garder un certain *statu quo* dans les lignes hiérarchiques du village. Dans ce contexte, lorsqu'une personne commence à s'élever, à prospérer dans le village, elle est atteinte de maladie ou elle subit des événements négatifs causés par l'envie des gens plus puissants; cette personne est donc atteinte du mauvais oeil. Il est à se demander le motif pour lequel il n'est pas permis d'améliorer sa condition, d'augmenter son statut. À ce sujet, les travaux de Dundes (1981) peuvent nous éclairer.

Ce dernier émet l'hypothèse selon laquelle il est plus probable de retrouver le mauvais oeil dans des sociétés où l'on retrouve une « vision du bien limité »; « the image of limited good », terme introduit par Foster (1965) en lien avec son étude sur les sociétés paysannes¹⁴. Selon ce dernier, cette vision du bien limité est présente dans une société lorsque l'on croit que les choses désirables (richesse, statut, amour, etc.) sont disponibles en quantité limitée et qu'il est impossible d'en augmenter la quantité totale. Donc, Dundes (1981) établit qu'une telle vision du monde conduit au sentiment qu'une personne ne peut gagner que si quelqu'un d'autre perd. Toujours selon Dundes, ce sentiment a deux conséquences : la première est que le succès aurait tendance à créer de l'envie, et que, deuxièmement, les personnes ayant atteint le succès en viennent à craindre l'envie des autres. Dans une telle situation, le phénomène du mauvais oeil aurait, toujours selon Dundes, la double fonction d'être un dispositif, institutionnel en quelque sorte, de gestion de l'envie, tout en étant une projection de la peur de l'envie qui prend forme à l'intérieur des individus. Dundes poursuit en affirmant ceci : la croyance dans le mauvais oeil permet aussi aux individus de se déresponsabiliser quant aux

¹⁴ Dans les sociétés paysannes étudiées par Foster (1965), l'on entend rarement quelqu'un admirer quelqu'un d'autre. En fait, précise l'auteur, la personne qui complimente est d'entrée de jeu perçue comme coupable d'une agression: c'est tout comme si la personne qui complimente affirme, à la personne vers laquelle est dirigé le compliment, qu'elle est en train de menacer la sécurité de tous.

différents événements, évitant du même coup le sentiment de culpabilité. Déresponsabilisation et culpabilité sont les thèmes explorés dans les paragraphes qui suivent, introduisant également le concept de bouc-émissaire.

2.3 Une tribu marocaine et la déresponsabilisation, la culpabilité et la bouc-émisarisation

Afin d'illustrer ces concepts, attardons-nous sur un autre cas d'étude, par El-Houcine Akki, cette fois chez les Ait-Wahi, tribu maghrébine du Maroc, où l'œil est cause de malheurs très fréquemment angoissants (Akki, 2001).

Si le regard peut être un outil de séduction (accentué par le port du voile), il peut être redoutable dans sa manifestation négative. Ceci se reflète non seulement dans une variété de dictons populaires, mais encore dans l'ensemble de rites et d'interdits existant afin de prévenir ou guérir les actions négatives du mauvais œil. En guise de protection, l'on conseille, tout d'abord, « d'éviter de s'exposer au regard des personnes réputées pour leur mauvais œil » (Akki, 2001, p.46). D'autres recommandations suivent : le port de l'amulette représentant une main, et, au cas où l'on se retrouverait en face de quelqu'un jugé porteur du mauvais œil, lever la main droite vers celle-ci et dire : « Cinq doigts dans ton œil, que Dieu te donne cécité » (Akki, 2001, p.46). Il est crucial de mentionner ici ces rituels, sans toutefois entrer dans les détails, car ils donnent un aperçu de ce que doivent vivre ces gens réputés de posséder le mauvais œil¹⁵. Dans ce village, ceux désignés comme *maâyane*, qui signifie à la fois jaloux et envieux, sont stigmatisés. Leurs collatéraux évitent leur regard, esquivent leur rencontre, préviennent si possible le moindre contact. Ces porteurs de mauvais œil, au regard puissant, sont considérés comme des persécuteurs.

¹⁵ Dans ce village, une personne qui possède le mauvais œil est celle qui jette le mauvais sort.

Avant de poursuivre l'analyse du persécuteur, attardons-nous au persécuté. Lors des interviews effectuées pour l'étude, différents membres de la tribu font des récits de situations où ils ont été témoins des forces maléfiques du mauvais oeil. Un premier exemple : un membre de la tribu raconte son accident d'auto. Cette personne établit un lien entre son accident et l'échange verbal qu'il a eu avec une autre personne, celle-ci étant réputée envieuse. Une deuxième interviewée raconte qu'elle a été témoin de l'effet du mauvais oeil : un homme regarda un oiseau passé dans le ciel et celui-ci tomba. Troisièmement, il est commun dans la société traditionnelle maghrébine de penser que les maladies qu'attrapent les enfants proviennent du mauvais oeil. Ce qui est intéressant est de faire un lien avec ce qui a été dit plus haut, dans l'étude sur le village égyptien : le phénomène du mauvais oeil offre un cadre explicatif par rapport à la chance et les événements inopportuns. Ce cadre explicatif met en cause une personne que l'on culpabilise d'un tort, d'une faille, d'un mal. Un lien peut être fait ici avec l'idée de Dundes, où la croyance au mauvais oeil permet la déresponsabilisation de l'individu par rapport à certains événements, évitant ainsi le sentiment de culpabilité. En fait, le sentiment de culpabilité est inconsciemment transféré au persécuteur, à celui qui détient le mauvais oeil, ce qui nous permet d'introduire ainsi le concept du bouc-émissaire.

Dans cette tribu à l'étude, il existe cinq individus réputés pour leur regard dangereux. Les « Aït-Wahi évitent de leur parler, de les regarder et même d'entrer en contact avec eux. Ainsi, ces personnes, se sentant rejetées et marginalisées par les autres, deviennent agressives et adoptent parfois des attitudes de type paranoïde pour rechercher les contacts » (Akki, 2001, p. 48). Un d'entre eux a été interviewé. Il commence son récit en jurant son innocence quant à ce dont il est accusé. Il affirme que ce qu'il désire est de s'amuser avec les gens. Par contre, plus son récit avance, plus le doute s'installe. Il mentionne avoir demandé à sa femme si elle croyait ce que les villageois affirment, quant au fait qu'il détient le mauvais oeil et qu'il est responsable des malheurs des gens. Celle-ci répond que cela pourrait être possible. Notre interviewé finit alors par céder : il ne sait ce qu'il a fait à Dieu pour « attraper » le mauvais oeil (Akki, 2001, p. 50). En fait, finalement, il s'approprie « l'image et

l'identité que les autres lui attribuent et cette reconnaissance provoque en lui des sentiments de culpabilité encore plus intenses lorsqu'un accident ou un malheur se produit dans la tribu » (Akki, 2001, p. 50). Ainsi, quand un événement importun se produit dans le village, et qu'un lien peut être fait entre cet événement et lui-même, c'est à lui que revient l'attribution. Nous avons ici un magnifique exemple de bouc-émissaire, via le déplacement de la culpabilité secrétée par le groupe sur un seul qui l'introjecte et donc la condense. Cette désignation précise du trouble tient lieu de mise à l'ordre collective, et donc aussi de pouvoir.

La prochaine étude se consacre cette fois au mauvais œil et le niveau corporel dans un village grec.

2.4 Un village grec et le niveau corporel

Façonné par le contexte social et culturel qui baigne l'acteur, le corps est ce vecteur sémantique par l'intermédiaire duquel se construit l'évidence de la relation au monde : activités perceptives, mais aussi expression des sentiments, étiquettes des rites d'interaction, [...] entretien physique, relation à la souffrance, à la douleur, etc. L'existence est d'abord corporelle. (Le Breton, 2000, p.3)

En ce sens, dans le phénomène du mauvais œil, il y a lieu de croire que la maladie qu'éprouve un individu symbolise une situation sociale inconfortable. Ainsi, nous pouvons concevoir le corps comme une symbolisation de la relation que nous avons au monde, et cela se déploie dans un contexte social et culturel. « La désignation du corps, quand elle est possible, traduit donc un fait d'imaginaire social » (Le Breton, 2000, p.34)

À ce sujet, poursuivons notre exploration avec une étude de cas, cette fois sur un village crétois, en Grèce (Herzfeld, 1986). Les grandes lignes de la thèse centrale de cette analyse effectuée par Michael Herzfeld sont que des contraintes culturelles influencent la perception de la maladie, puis que le diagnostic et la guérison sont des activités symboliques qui souvent font référence autant à un désordre social que

physique. Afin de se soigner, un patient recherche un moyen de « réenligner » sa condition personnelle avec un sens d'ordre collectif. La guérison représenterait donc une « clôture symbolique » (« symbolic closure »). Lors de cette guérison, la fin d'une incantation — par exemple le rite de guérison du mauvais oeil — est aussi la fin de l'inconfort. Ainsi où la maladie correspond à une conscience d'une discorde sociale, la guérison signifie un rétablissement de l'équilibre, soit la fin d'une situation qui « rend malade » (Herzfeld, 1986, p. 107).

Avant d'entrer dans le cas à l'étude, l'auteur précise que dans l'ethnographie hellénique, on suggère la difficulté d'établir une démarcation nette entre un désordre social et corporel. De plus, en Grèce rurale, les désavantages naturels, par exemple les difformités corporelles ou l'incapacité de procréer, sont associés à une incompetence morale (Herzfeld, 1986, p. 109). En bref, on se sert de l'un pour expliquer l'autre. On utilise des signes facilement accessibles afin de donner sens aux expériences vécues. C'est parce qu'on a failli moralement, quelque part, que le mal nous accable. Le lien entre souffrance et défaillance morale peut être comparé, ou plutôt aide à expliquer le lien entre maladie et ordre social. Ici aussi, l'un sert à expliquer l'autre. Dans ce contexte, un mal de tête causé par le mauvais oeil est l'expression ou le « symptôme » d'un désordre social, et les stratégies de guérison passent conséquemment par le rétablissement d'un tout « socialement reconnaissable ». Le remède suppose aussi l'absolution du malade quant à la responsabilité de sa condition (Herzfeld, 1986, p. 109).

Afin d'illustrer sa théorie, beaucoup plus complète que ce qui est mentionné ici, l'auteur utilise le phénomène du mauvais oeil dans le village crétois de Glendi, situé en montagne. Dans les paragraphes qui suivent, nous allons davantage axer la réflexion sur les aspects reliés aux relations humaines du village, délaissant l'aspect du rapport à la maladie.

Les habitants du village rendent le mauvais oeil, « expression d'une jalousie pénétrante », responsable d'une variété d'ennuis et de malheurs. Ces ennuis sont le

plus souvent des maux de tête, accompagnés d'un désir profond de pleurer et de bâiller, avec un sentiment d'incapacité à effectuer un travail physique : on le souligne, tous des phénomènes qui ont un retentissement social. Il est à noter qu'on n'associe pas tous les maux de tête au mauvais œil, même pour les gens plus sujets à celui-ci. Les villageois n'associent pas non plus ces symptômes avec des choix alimentaires, des problèmes psychologiques ou des sensibilités congénitales. Il est par contre possible de remarquer que dans ce village, les gens plus sensibles au mauvais œil, donc plus susceptibles d'être victimes du mauvais sort, sont habituellement des gens avec une faible réputation sociale. Ne pouvons-nous pas faire un lien ici avec le bouc émissaire? Par contre, dans ce village, le bouc émissaire serait celui qui reçoit le mauvais sort, contrairement aux Ait-Wahi, la tribu maghrébine du Maroc, pour lesquels le bouc émissaire est le donneur de mauvais œil.

Les villageois admettent aussi que, quoique cela soit involontaire, certains individus sont plus susceptibles de causer le mauvais œil. Les villageois considèrent les gens puissants plus dangereux pour les raisons qu'ils sont devenus puissants, soit leur propension égoïste à s'occuper de leurs propres intérêts, leur sens de la compétition, leur perspicacité, et un sens pratique de la stratégie. Ils sont donc plus enclins à jeter le mauvais œil sur les autres, pour préserver leurs acquis. L'envie avaricieuse d'Alberoni revient encore une fois. « Dans cette communauté fortement androcentrique, l'expression de la compétition masculine est palpable en tout temps et génère une logique qui implique que même les plus puissants vont être envieux de quelque avantage acquis par leurs rivaux » (traduction libre, Herzfeld, 1986, p. 109).

En fait, comme dans toutes les études de cas présentées dans le cadre de ce travail, l'explication que donnent les villageois du mauvais œil représente les relations sociales du village et les valeurs sous-jacentes associées à une conception de l'équilibre social. Notons que l'analyse du phénomène du mauvais œil dans ce village démontre que des gens avec une faible réputation sociale (les boucs-

émissoires) sont plus sujets à avoir des malaises physiques causés par le mauvais sort, et que les gens puissants sont plus sujets à donner ce mauvais sort.

2.5 Conclusion

En somme, deux dimensions sont à retenir : 1. Le mauvais œil est attribué pour se protéger préventivement de l'envie des autres et de ce qui en découle du point de vue de l'émetteur. 2. Dans le registre de la logique générale, le phénomène du mauvais œil permet une déresponsabilisation quant aux événements inopportuns. Quant à cette deuxième dimension, nous avons avancé l'idée que celui qui fut la cible d'une trop grande admiration tend, en définitive, à se déresponsabiliser : « je suis malade ou je suis impliqué dans un accident parce que quelqu'un m'a jeté un mauvais sort (en me manifestant trop d'envie) ». Ainsi, la culpabilité qu'aurait pu vivre cet individu par rapport à sa condition est transférée par la victime à l'envieux, soit au bouc émissaire qui devient à son tour victime. De plus, nous avons démontré qu'en analysant le phénomène du mauvais œil dans un contexte donné, il devenait possible de déchiffrer des relations humaines et rendre compte d'une situation sociale d'une communauté, singulièrement quand cette dernière repose sur des liens serrés.

Or, le phénomène d'un mauvais œil s'avère beaucoup plus complexe. Plusieurs aspects de cette croyance, comme il a été mentionné en introduction, ne sont pas présents dans ce travail. En effet, une analyse symbolique de plusieurs éléments s'avérerait très intéressante : le symbolisme de la couleur bleue, les amulettes utilisées en guise de protection, le rôle du regard dans ce phénomène, et surtout, les rites entourant le diagnostic et la guérison. En outre, la dimension qui fait appel à la déresponsabilisation du sujet, par rapport à l'envie suscitée, n'a pas fait l'objet d'une grande réflexion dans les études consultées, mais il paraît pertinent de visiter cette avenue ultérieurement.

En effet, nous pressentons que la déresponsabilisation et l'envie sont les deux faces d'une même réalité — celle du mauvais œil —, et ce, d'autant plus fortement que

plusieurs théories revisitées par nous sont tentées de s'appuyer sur ces deux notions pour rendre intelligible notre objet d'étude. Nous faisons notamment allusion à Alberoni qui, pour rendre à l'entendement ce « sentiment de désir mêlé d'irritation et de haine qui anime quelqu'un contre la personne qui possède un bien qu'il n'a pas » (envie, Petit Robert) a recours à de concepts tels que la « pulsion de haine ». Certes, le but n'est pas ici de remettre en cause l'existence de cette « pulsion » (freudienne), mais plutôt de marquer cette tendance de déresponsabilisation quant à sa propre violence (notamment catalysée par l'envie) :

« L'idée d'un instinct — ou si l'on veut d'une pulsion qui porterait l'homme vers la violence ou vers la mort — le fameux instinct, ou pulsion de mort chez Freud - n'est qu'une position mythique du repli, un combat d'arrière-garde de l'illusion ancestrale qui pousse les hommes à poser leur violence hors d'eux-mêmes, à en faire un dieu, un destin ou un instinct de dehors. Il s'agit une fois de plus, de ne pas regarder en face la violence, de trouver un nouvel échappatoire, de se procurer, dans des circonstances de plus en plus aléatoires, une solution sacrificielle de rechange.» (Girard, 1972, p.216)

Bref, parce que cette violence interne serait trop lourde à porter, ou trop angoissante, elle serait « externalisée » sur un objet précis, repérable, cernable et cette désignation hors de soi contribuerait à alléger ladite pulsion pour chacun, sauf évidemment le bouc-émissaire. Cette dynamique mérite examen, ce que nous ferons au chapitre suivant avec la théorie mimétique de Girard.

CHAPITRE III

CADRE D'INTERPRÉTATION : LA THÉORIE MIMÉTIQUE

3.1 Introduction

La pensée de René Girard s'avère fort utile à notre démarche puisqu'elle nous fournit notamment des concepts clefs pour parvenir à une compréhension plus substantielle du phénomène du mauvais oeil — surtout en ce qui a trait à l'envie. Dans ce but, nous avons choisi trois des plus récentes oeuvres de l'auteur, soit : *Je vois Satan tomber comme l'éclair* (1999), *Celui par qui le scandale arrive* (2001) et *La Voix méconnue du réel* (2002). Dans *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Girard démontre par la méthode comparative les ressemblances entre le mytique d'une part, et d'autre part le biblique, mais surtout l'évangélique. Selon lui, nous assistons aujourd'hui à une crise du religieux dans cette phase postchrétienne dans laquelle nous nous retrouvons. Son objectif ici est de démontrer le caractère irréductible de la différence judéo-chrétienne avec un raisonnement qui porte sur des données purement humaines. Il fait de l'anthropologie du religieux. Il postule que les Évangiles sont une théorie de l'homme. Dans *Celui par qui le scandale arrive*, Girard aborde premièrement le problème des conflits entre des êtres — conflits qui peuvent parfois paraître futiles — afin de démontrer que la substance même des rapports humains est empreinte de mimétisme, ce qui sera défini ci-contre. En second lieu, il aborde la question de l'ethnocentrisme qu'on reproche souvent à sa perspective anthropologique. Ensuite, il traite le thème de sacrifice dans le christianisme et enfin, plusieurs questions sont soulevées dans un entretien avec Maria Stella Barberi. Pour ce qui est de *La Voix méconnue du réel*, c'est un regroupement d'essais traitant de différents sujets. Mais quoi qu'il en soit, la théorie derrière tous les essais

dans cet ouvrage et les oeuvres précédemment énumérées demeure la théorie mimétique, qui nous apparaît féconde pour notre propos. Celle-ci jette un peu plus de lumière sur cette dimension que nous avons placée au centre du phénomène du mauvais oeil, soit l'envie. Nous allons revenir à notre phénomène un peu plus loin, mais tout d'abord, pénétrons la pensée de Girard.

3.2 La théorie mimétique

« La substance même des rapports humains, quels qu'ils soient, est faite de mimétisme » (Girard, 2001, p.8). Cette théorie mimétique s'illustre ainsi : nous avons en premier lieu une personne (A) qui désire ce que son prochain possède (B). Ce dernier, prenant conscience de la valeur de son objet, ne laissera pas l'autre s'en emparer; il entend le conserver, contrecarrant ainsi le désir de l'autre. Girard nous dit que neuf fois sur dix, le désir de A ne se déplacera pas vers un autre objet, et qu'il ne se résignera pas : il va se rebiffer, son désir va se renforcer et il imitera — inconsciemment — plus que jamais son modèle (B). « Il y a passion, désir intense, à partir du moment où nos aspirations vagues se fixent sur un *modèle* qui nous suggère ce qu'il convient de désirer, le plus souvent en le désirant lui-même. Ce modèle peut être la société tout entière, mais c'est souvent un individu que nous admirons » (Girard, 2001, p.17).

Cette imitation de désir — phénomène primitif propre à tous les hommes — engendre la rivalité, qui à son tour engendre le mimétisme. Premièrement, le surgissement d'un rival semble confirmer le bien-fondé du désir et la valeur immense de l'objet convoité. Ensuite, en imitant le désir de B, la personne A donne à son rival B l'impression qu'il a de bonnes raisons de désirer ce qu'il désire, de posséder ce qu'il possède. De ce fait, l'intensité du désir de B redouble. Nous avons donc ici un double mimétisme. La personne A donne un modèle à son propre modèle et il lui restitue le désir qu'il lui prête, et ce, à travers la rivalité. En ce sens, la possession tranquille affaiblit le désir. Girard prend l'exemple d'un homme qui désire l'épouse

d'un autre. Cet autre avait peut-être cessé de désirer sa femme depuis longtemps, mais au contact du désir vivant de cet homme, son désir à lui reprend vie.

En outre, il est nécessaire d'opérer une distinction entre le mimétisme à « tendance positive » et le mimétisme à « tendance négative ». Le mimétisme « positif » est ce que Girard appelle la « bonne réciprocité ». Pour illustrer ceci, il prend l'exemple du rite de serrement de la main : une personne tend la main, l'autre répond par le même acte. Cependant, si pour une raison quelconque, cet autre refuse de participer au rituel, refuse donc d'imiter ce geste en ne tendant pas sa main, la première personne retire aussi sa main, tout en étant quelque peu irritée. Ce geste qui semble tout à fait normal possède un caractère paradoxal dans la mesure où la première personne imite maintenant l'autre, donc imite celui qui refusa au début l'imitation « polie ». Nous avons ici un glissement de la « bonne réciprocité » vers une « mauvaise réciprocité ».

Pour aborder notre prochain thème, poursuivons avec ce même exemple :

« Si un personnage nommé B se détourne de A qui lui tend la main, A se sent tout de suite offensé et, à son tour il refuse de serrer la main de B. Dans le contexte du premier, ce second refus vient trop tard et il risque de passer inaperçu. A va donc s'efforcer de le rendre plus visible en appuyant un peu, en forçant un peu la note. Peut-être tournera-t-il le dos spectaculairement à B. Loin de lui la pensée de déclencher une escalade de violence. Il désire simplement "marquer le coup", faire comprendre à B que le caractère insultant de sa conduite ne lui échappe pas. Ce que A interprète comme un refus désobligeant n'était peut-être que distraction légère de la part de B dont l'attention était dirigée ailleurs. [...] Le malentendu originel est minuscule, mais si B s'efforce de s'expliquer avec A, loin de se dissiper, l'ombre qui enveloppe le rapport devient impénétrable. La froideur soudaine que A lui témoigne semble injuste à B et pour s'installer au même niveau, il ajoutera un supplément de froid à la froideur de A. Ni A ni B ne désirent la brouille et pourtant elle est là. Qui est responsable? » (Girard, 2001, p. 26-27)

Alors, ce glissement imperceptible d'abord, puis de plus en plus rapide de « bonne réciprocité » vers une « mauvaise » est, selon Girard, ce qui définit le conflit humain; ce qui nous amène au sujet de la violence.

3.3 Violence et réciprocité

Girard nous dit qu'il y a deux approches modernes de la violence. La première est politique et philosophique : l'homme est naturellement bon et tout ce qui contredit cela est dû aux imperfections de la société, « à l'oppression des classes populaires par les classes dirigeantes ». La deuxième est biologique : dans le règne animal, seul l'homme est capable de violence. Freud parle d'instinct de mort, aujourd'hui l'« on cherche les gènes de l'agressivité. » René Girard, lui, propose une troisième approche, soit l'« imitation » (Girard, 2001, p. 17). Aux « besoins », qui sont fixés par la biologie et qui sont communs aux hommes et aux animaux, Girard oppose le désir et la passion qui sont propres et exclusifs à l'homme.

« Dès que nous désirons ce que désire un modèle assez proche de nous dans le temps et dans l'espace, pour que l'objet convoité par lui passe à notre portée, nous nous efforçons de lui enlever cet objet et la rivalité entre lui et nous est inévitable » (Girard, 2001, p. 18). René Girard appelle cela la « rivalité mimétique ». Il affirme qu'elle peut atteindre un niveau d'intensité assez élevé et il en attribue la responsabilité de la fréquence et de l'intensité des conflits humains.

« Chez les hommes, les combats intra-spécifiques peuvent déboucher sur une mort violente dont la perspective n'arrête pas les combattants. Chez les mammifères, la rivalité mimétique est déjà présente mais elle est plus faible et elle s'interrompt presque toujours avant de devenir fatale. Elle débouche sur des réseaux de dominance qui sont plus stables, en règle générale, que les rapports humains, surtout lorsque ceux-ci sont livrés au mimétisme qui leur est propre. » (Girard, 2001, p. 19)

Si les rapports entre les hommes peuvent se dégrader, ce n'est pas parce qu'il y a des individus agressifs ou qu'il existe un instinct d'agression, nous dit Girard. La violence est plutôt « le résultat d'une collaboration négative que notre aveuglement narcissique s'arrange toujours pour ne pas repérer. Pour échapper à la responsabilité de la violence, pensons-nous, il suffit de renoncer à l'*initiative* de celle-ci. Mais cette *initiative*, personne ne se voit jamais la prendre. Même les êtres les plus violents croient toujours réagir à une violence qui vient d'autrui » (Girard,

2001, p. 40). Ainsi, c'est l'aveuglement au mimétisme qui ouvre la porte à l'escalade de la violence.

3.4 Le processus d'indifférenciation

Cette rivalité mimétique nous conduit à parler du processus d'indifférenciation. Comme nous l'avons décrit précédemment, la rivalité mimétique suppose un imitateur qui s'efforce d'accaparer le fruit du désir de son modèle. Le modèle résiste évidemment et alors le désir s'intensifie des deux côtés. S'ensuit une double imitation incessante. « Il ne faut pas voir là un simple effet de miroir, au sens lacanien, mais une action réelle qui altère nos rapports avec autrui et finit par nous altérer nous-mêmes dans le sens même que nous croyons éviter en nous opposant : le toujours plus de ressemblance, le toujours plus d'identité avec le rival mimétique. » Et Girard rajoute : « ce processus d'indifférenciation ne fait qu'un avec le toujours plus de violence qui nous menace à l'heure présente. » (Girard, 2001, p. 19-20).

3.5 La culture humaine : des règles qui créent des différences

Dans cette perspective, « la culture humaine consiste essentiellement en un effort pour empêcher la violence de se déchaîner en séparant et en "différenciant" tous les aspects de la vie publique et privée qui, si on les abandonne à leur réciprocité naturelle, risquent de sombrer dans une violence irrémédiable » (Girard, 2001, p. 30). En fait, nous dit Girard, les règles dans les cultures humaines servent à freiner le rapport mimétique, donc à créer des différences. La différence masque l'indestructible réciprocité, ou du moins permet de la retarder, d'établir un intervalle entre les moments qui composent cette réciprocité.¹⁶

¹⁶ À ce sujet, Girard affirme que les ethnologues, presque tous relativistes, ne voient que des différences : « ils sont persuadés que rien, dans les cultures humaines ne transcende la diversité infinie des règles, des différences toujours différentes. » (Girard, 2001, p. 34) Girard

En outre, par l'analyse que fait Girard des mythes, il postule que le sacré et la violence sont deux faces d'une même réalité : le sacré est vu comme régulateur de la violence.¹⁷ En ce sens, les différences « artificielles » dont s'étaient dotées les communautés archaïques d'alors les protégeaient réellement de la violence interne qui menaçait toute communauté.

3.6 Le bouc émissaire

Plus encore, Girard postule que les communautés se sont dotées d'un mode de résolution centrale qui consiste à détourner et polariser vers une même victime expiatoire chacune des violences exacerbées par la rivalité mimétique, d'où la notion de bouc émissaire. Pour parvenir à ses constats, Girard analyse entre autres, des mythes et des textes bibliques et observe un référent commun :

« C'est le même processus collectif, c'est un phénomène de foule spécifique, une poussée de violence mimétique, unanime, qui doit se produire dans les communautés archaïques au paroxysme d'un certain type de crise sociale. Si elle est vraiment unanime, cette violence met fin chaque fois à la crise qui la précède, en réconciliant la communauté contre une victime unique, non pertinente, le type de victime que nous appelons familièrement un "bouc émissaire". » (Girard, 1999, p. 14).

Rappelons-nous que concept de bouc émissaire fut abordé dans l'étude de cas de El-Houcine Akki sur le mauvais oeil au Maroc (Akki, 2001). Lorsqu'un événement importun se produit dans la tribu maghrébine des Ait-Wahi, la responsabilité (donc du même coup, la culpabilité qu'aurait pu être vécue par rapport à l'événement) en incombe aux *maâyannes*, personnes réputées pour la capacité de jeter le mauvais oeil. Nous avons ici un exemple de bouc émissaire, via l'introjection sur et par un seul, de la culpabilité secrétée par le groupe. Ceci est une forme de mise à l'ordre collective, rejoignant tout à fait la théorie de Girard. Revenons toutefois à la pensée

rétorique par la suite que la réciprocité mimétique est universelle, qu'elle transcende la diversité infinie des règles.

¹⁷ Pour une plus grande exploration du lien qui unit à la fois le sacré et la violence voir notamment René Girard, *La violence et le sacré*, (1990).

de ce dernier en approfondissant maintenant la notion de désir, avec notamment le Décalogue.

3.7 Le 10e commandement ou l'interdiction du désir.

Portons notre regard tout d'abord sur l'analyse que fait Girard du Décalogue. Les commandements six, sept, huit et neuf prescrivent ceci :

« Tu ne tueras point.
 Tu ne commettras point d'adultère.
 Tu ne voleras point.
 Tu ne porteras pas de faux témoignages contre ton prochain. » (Cité par Girard, 1999, p. 23).

Ce sont en fait les violences les plus graves. Cependant, le dixième commandement n'interdit pas une action, mais plutôt un désir :

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son boeuf, ni son âne, rien de ce qui est à lui.
 (Ex 20, 17, cité par Girard, 1999, p. 23).

Premièrement, Girard nous précise que le terme hébreu traduit par « convoiter » signifie « désirer ». Ainsi, le dernier et plus long commandement est dédié à la prohibition du désir. L'auteur nous dit :

« Ce que le dixième commandement esquisse sans le définir explicitement, c'est une "révolution copernicienne" dans l'intelligence du désir. On croit que le désir est objectif ou subjectif mais, en réalité, il repose sur un autrui qui valorise les objets, le tiers le plus proche, le prochain. Pour maintenir la paix entre les hommes, il faut définir l'interdit en fonction de cette redoutable constatation : le prochain est le modèle de nos désirs. C'est ce que j'appelle le désir mimétique. » (Girard, 1999, p. 24)

Ainsi, l'idée est, tel que nous l'avons mentionné plus haut, que les interdictions étaient là pour gérer le problème numéro un des communautés humaines, soit la violence interne. Girard nous dit, par ailleurs, que si le 10e commandement était respecté, il rendrait les quatre précédents superflus. Ne pas désirer les objets de son prochain, c'est de ne pas s'abandonner au mimétisme, qui lorsque poussé plus loin, engendre les violences énumérées dans les Commandements six à neuf. Mais

aujourd'hui, notamment à la suite de Mai 68, il est interdit d'interdire... Les Modernes disent que les interdits culturels sont inutiles. Pour soutenir cela, il faut aussi adhérer à l'individualisme excessif où l'autonomie totale des individus est présumée, et du fait même, l'autonomie de leurs désirs. Il faut donc penser que les individus ne sont pas enclins à désirer les biens de leur prochain (Girard, 1999, p. 25). En fait, nous pouvons supposer le contraire. Dans la pensée de Girard, les individus sont naturellement enclins à désirer les objets possédés par leur prochain, à désirer les désirs de leurs prochains. Ignorer cela aurait certainement conduit les petites sociétés archaïques à leur perte. Et quant à nous, ignorer cette règle serait méconnaître les enjeux cachés derrière les formes de socialité actuelle, incluant la « rectitude politique ».

3.8 La différence judéo-chrétienne

Par l'analyse que fait Girard des mythes et des Évangiles dans *Je vois Satan tombé comme l'éclair*, le caractère irréductible de la différence judéo-chrétienne est démontré. Attardons-nous d'abord à l'analyse qu'il fait des mythes fondateurs dans *La Voix méconnue du réel* avec le mythe tikopia, peuple de la Polynésie, et l'ojobwa de la région des Grands Lacs américain, tous deux emprunter à Lévy Strauss, *Totémisme d'aujourd'hui* (1962). Girard démontre que ces deux mythes font état du premier sacrifice fondateur :

« Dans les deux mythes, le personnage principal est défini comme un visiteur étranger. Dans les deux mythes, les personnages passent pour coupables d'un crime impardonnable. Dans les deux mythes finalement, ce drame ne fait qu'un avec la mise en place du système totémique. Les deux sociétés sont trop éloignées géographiquement pour qu'une influence directe puisse rendre compte de ressemblances qui se retrouvent d'ailleurs, identiques ou très analogues, dans beaucoup d'autres mythes fondateurs, aux quatre coins de la planète. » (Girard, 2002, p. 11-12)

Précisons que dans les mythes, il y a toujours, selon Girard, une polarisation de la violence vers l'unique victime. Ceci permet de retrouver un certain bien-être d'ordre social, de résoudre des crises intestines, d'où la sacralisation de cette victime.

Le judéo-chrétien, quant à lui, offre une interprétation différente de la violence collective de celle qui est offerte par les mythes. C'est dans cette interprétation que réside la différence judéo-chrétienne. En fait, nous dit Nietzsche repris par Girard : « aucune religion ne défend les victimes au sens où le judéo-chrétien les défend. » (Girard, 2001, p. 71) « Le Nouveau Testament parachève [entamé dans la Bible hébraïque] le processus de désacralisation en révélant ce qui n'est révélé nulle part ailleurs : la genèse mimétique des boucs émissaires et leur rôle fondateur et organisateur dans la culture humaine. » (Girard, 2001, p. 25)

En outre, l'objectif de Jésus est de devenir l'image parfaite de Dieu, et il nous invite à devenir comme lui, un imitateur de Dieu. Si Jésus ne méprise jamais la Loi puisqu'il sait que pour éviter les conflits il faut commencer par les interdits, il ne met pas l'accent sur les interdits, mais offre plutôt un modèle à imiter. Aussi, dans les religions archaïques, le sacrifice est un effort de renouvellement de l'effet réconciliateur de la violence collective unanime en substituant une victime de rechange au bouc émissaire premier. Jésus propose toutefois aux hommes de couper court aux rivalités mimétiques afin d'échapper à la violence. Il propose d'éviter d'enclencher l'escalade de violence qui conduit au bouc émissaire. Dans le cas de Jésus, si la violence des hommes s'est finalement détournée contre lui, contre celui qui la dénonce, il n'offrit pas de résistance, afin de mettre fin au *sacrifice* : « En révélant, par la publicité de sa mort, l'emprise des sacrifices, il desserre leur étreinte, il neutralise à la longue un mécanisme dont l'efficacité exige le secret » (Girard, 2001, p. 76). Une autre particularité dans le cas de Jésus est celle où l'unanimité n'est pas atteinte. En effet, il y avait quelques rares individus, dont ses disciples, qui proclamaient son innocence.

Afin d'éviter l'ambivalence du terme *sacrifice*, Girard utilise l'histoire de Salomon (Girard, 2001). Il veut démontrer l'opposition entre le sacrifice archaïque et le sacrifice de Jésus. La culture moderne, nous dit l'auteur, définit le sacrifice en termes de *don* ou *d'offrande* à la divinité. Le recours à ces termes masque la violence du sacrifice. Dans l'histoire de Salomon, donc, pour mettre fin à une

querelle entre deux femmes se disputant un petit enfant, Salomon leur propose de trancher l'enfant en deux et de remettre à chacune une moitié. Si la mauvaise prostituée accepte le sacrifice sanglant proposé par Salomon, la bonne prostituée met fin à la rivalité mimétique en renonçant, par amour, à l'objet de la rivalité. Donc, elle fait ce que recommande Jésus. « De même que le Christ meurt afin que l'humanité émerge hors des sacrifices violents, la bonne prostituée sacrifie sa propre maternité pour que l'enfant vive » (Girard, 2001, p. 77-78). Ainsi, nous nous devons de voir cette distinction entre le sacrifice violent de la mauvaise prostituée de celui qui prône la non-violence.

3.9 La pensée de Girard appliquée au mauvais oeil

Maintenant que les bases de notre cadre théorique sont jetées et que les grandes lignes de thèses retenues par nous sont fixées, il convient de révéler de façon plus explicite la pertinence du lien qui unit à la fois notre questionnement de départ, le phénomène à l'étude, et l'argumentation théorique tel que présenté ci-haut.

Mais tout d'abord, posons notre attention sur ce que Girard lui-même dit du mauvais oeil. Girard évoque le mauvais oeil dans *La Voix méconnue du réel* (2002) lorsqu'il traite du mythe Ojibwa, d'Amérique. Le personnage principal, être surnaturel, est accusé d'avoir « le regard trop fort ». Il tue un indien simplement en le regardant, car il a redressé le voile qui lui bandait les yeux, et ce, en dépit de ses dispositions amicales. L'être naturel anthropomorphe est obligé, par ses cinq camarades, de retourner au fond des mers, d'où ils sont tous issus. Les cinq autres demeurent auprès des Indiens et leur procurent beaucoup de bénédictions et sont à l'origine des grands clans ou totems.

Girard nous dit :

« Aujourd'hui même, dans les communautés ou les milieux que les sociologues n'hésitent pourtant pas à traiter d'"arriérés", surtout quand il s'agit du monde occidental, il existe un équivalent du pouvoir mythique de tuer d'un seul coup d'oeil ou d'infliger une maladie ou quelques autres

malheurs, et cela s'appelle le "mauvais oeil". [...] À partir du moment où on laisse entendre que quelqu'un a le mauvais oeil, tous les malheurs qui peuvent affecter l'ensemble de la communauté ou l'un de ses membres peuvent servir à justifier l'accusation. Le terrible impact et l'extrême imprécision du mauvais oeil en font une formidable accusation à laquelle nulle réfutation rationnelle ne peut s'opposer. L'exercice de ce pouvoir n'a même pas besoin d'être volontaire : les bonnes intentions du dieu ojibwa ne sauvent pas l'Indien sur lequel son regard a eu le malheur de tomber. [...] C'est toujours la foule qui découvre le pouvoir maléfique de la victime, jamais la victime elle-même. » (Girard, 2002, p. 40-41)

Premièrement, en ce qui a trait au donneur du mauvais oeil, nous pouvons constater que le mal est jeté de façon involontaire ici aussi, rejoignant les idées avancées plus haut au sujet du coupable. Ensuite, tel que nous l'avons pressenti, les accusations de mauvais oeil permettent une déresponsabilisation de la part d'individus ou de la communauté quant à l'origine, toutefois plus complexe, des malheurs qui surviennent. Plus encore, le coupable devient le bouc émissaire. Ceci est, selon Girard, le moyen le plus satisfaisant de régler certains problèmes sociaux à défaut de moyens politiques et légaux, et de leur logique rationnelle propre. Donc le désordre ou la crise sociale se dénoue avec cette polarisation sur un seul individu à portée de la main.

Toutefois, l'attention de Girard s'est portée plutôt sur l'aspect sociologique, avec le phénomène de foule et de bouc émissaire. Ce que nous souhaitons ici est d'explorer une autre dimension.

Reprenons connaissance de la définition de l'envie telle que décrite dans *Le Robert* :

« Sentiment de désir mêlé d'irritation, de haine qu'éprouve quelqu'un contre ceux qui possèdent ce qu'il n'a pas. *Éprouver de l'envie pour, à l'égard d'un rival heureux.* [...] AVOIR ENVIE DE : convoiter, vouloir. »¹⁸

¹⁸ LE ROBERT, *Dictionnaire pratique de la langue française*, Éditions France Loisirs, mai 2002

Ainsi, nous retrouvons dans cette définition le mot « convoiter », tel qu'employé dans le dixième commandement, puis aussi l'idée d'un « rival », tel qu'on le retrouve dans la théorie mimétique de René Girard. Puisque nous avons placé l'envie au centre de notre étude sur le phénomène du mauvais œil, nous pourrions placer également la théorie mimétique au centre de celui-ci.

Donc, envier, convoiter, ou désirer, c'est, avec la théorie de Girard, imiter. Ce désir mimétique amène très souvent, tel que nous l'avons vu, un glissement de la bonne réciprocité à la mauvaise, qui devient alors rivalité. Puisque la rivalité mimétique est responsable de la fréquence et de l'intensité des conflits humains, lorsque le phénomène du mauvais œil se déploie, il peut être considéré comme mettant un frein à la rivalité, au processus d'indifférenciation à l'œuvre dans la progression « aveugle » de la violence. La culture humaine consiste essentiellement en un effort pour empêcher la violence de se déchaîner; des règles qui créent des différences instaurant un ordre institutionnellement validé et relativement garanti. Dundes (1981) nous apprend que le phénomène du mauvais œil avait comme fonction d'être un mécanisme institutionnel en quelque sorte de gestion de l'envie. Ne pouvons-nous pas maintenant rajouter à cela que c'est pour éviter le déchaînement de la violence?

3.10 Conclusion relative aux dimensions à l'étude

Dès lors, nous nous trouvons devant une émergence de dimensions qui seront des canevas de base à notre recueil de récits à propos du mauvais œil. Au premier chapitre, à l'aide de l'image synthétique, nous avons identifié les cinq composantes de base du mauvais œil, soit l'envie, le regard, les mesures prophylactiques, le mal magique puis le diagnostic et la guérison. Au deuxième chapitre, nous avons fait état de circonstances et situations dans lesquelles le mauvais œil se manifeste, soit les « relations d'envie », en avançant l'idée que le mauvais œil attribué d'une part fait sens pour se protéger préventivement de l'envie puis d'autre part, dans le registre d'une logique générale, permet une déresponsabilisation quant aux événements

importuns. Dans ce troisième chapitre, nous avons élargi notre perspective en explorant la théorie mimétique. Celle-ci met en lumière que le désir de ce que désire un modèle engendre la « rivalité mimétique » qui selon Girard engendre à son tour des conflits humains, d'où l'idée de la violence. Avec ces dimensions mises en place, nous sommes maintenant fin prêts à explorer l'appréhension moderne du mauvais œil. Mais tout d'abord, des mises en contexte méthodologiques sont nécessaires, sujet du prochain chapitre.

CHAPITRE IV

ÉLÉMENTS DE MÉTHODOLOGIE

4.1 Introduction

Notre question de recherche est de nature exploratoire dans la mesure où le thème de l'envie inhérent au mauvais œil, ainsi que les sujets que nous désirons interroger ont été relativement peu explorés par le passé, notamment avec un cadre d'analyse et d'interprétation girardien. Les questions de recherche de type exploratoire commandent alors une démarche inductive. Ceci suppose que nous devons suggérer d'abord des interprétations basées sur la collecte de données puis sur l'analyse minutieuse que nous en ferons, pour ensuite revenir à la formulation du problème ou à tout le moins, à des questions de recherche (Gauthier, 1997). En ce qui concerne les techniques de recherche, nous avons privilégié en premier lieu le recueil documentaire pour la construction de notre cadre conceptuel qui sert à son tour de principe directeur à la collecte de données pour laquelle nous utilisons l'entrevue semi-dirigée. Au sein de cette technique d'entretien semi-dirigée, l'approche des récits de vie nous paraît toute indiquée, puisqu'elle permet au sujet de se centrer sur un aspect de son expérience (auquel cas, le récit est dit « thématique ») à laquelle il appose une recherche de signification. Dans ce chapitre consacré à la méthodologie, nous décrivons les méthodes, les techniques et les instruments utilisés pour la cueillette de données. Des précisions sur « l'échantillon » seront également apportées, pour enfin aborder les méthodes et les procédés d'analyse. Enfin, il sera question d'une réflexion quant à la position du chercheur dans une démarche de type ethnographique.

4.2 Orientation technique et de recherche : entretiens thématiques semi-dirigés

Le souci qui anime notre recueil de données tient au fait de se tenir le plus justement et le plus fidèlement possible à proximité de l'expérience du mauvais œil telle que décrite et analysée par les participants. Nous parlons plus précisément d'entrevue semi-dirigée puisque les dimensions issues de notre recherche documentaire offrent une armature souple dans la conduite des entretiens puisque ce qui importe, c'est que toutes les dimensions à l'étude soient investiguées plutôt qu'apparaissant dans un ordre prédéterminé :

« L'entrevue semi-dirigée consiste en une interaction verbale animée de façon souple par le chercheur. Celui-ci se laissera guider par le flux de l'entrevue dans le but d'aborder, sur un mode qui ressemble à celui de la conversation, les thèmes généraux sur lesquels il souhaite entendre le répondant, permettant ainsi de dégager une compréhension riche du phénomène à l'étude. » (Gauthier, 1997, p.266)

L'entrevue semi-dirigée est donc tout à fait appropriée à notre problématique puisque nous souhaitons atteindre une compréhension approfondie d'un phénomène complexe tout en nous intéressant au sens que les individus donnent à la dimension de l'envie en regard du phénomène du mauvais œil; « l'entrevue donne un accès privilégié à l'expérience humaine » (Gauthier, 1997, p. 269). En effet, avec ce type de collecte de données, il devient possible de rendre manifeste l'univers de l'autre, en plus de permettre sinon une pleine, du moins une meilleure compréhension de cet univers. Ceci constitue en fait notre double objectif : saisir et comprendre le phénomène du mauvais œil à partir du point de vue du premier concerné.

Par ailleurs, le recours à l'entrevue semi-dirigée comme instrument de collecte de données n'est évidemment pas sans révéler certains présupposés.

« Ces postulats sont traversés par des courants épistémologiques et philosophiques qui ont évolué au cours des dernières décennies. Ainsi, la vigueur des paradigmes interprétatif et constructiviste a entraîné le recadrage de la notion même de l'entrevue semi-dirigée. » (Gauthier, 1997, p. 267)

Nous n'entrerons pas dans les particularités de ce recadrage, car cela nécessiterait un long débat. Notons que la technique de l'entrevue repose sur le postulat que la perspective adoptée par l'autre a du sens, et est en quelque sorte valide. L'objectif serait alors de connaître cette perspective et de la rendre explicite, ce que nous avons tenté d'accomplir lors de notre terrain. Un autre postulat serait celui de la nature de la réalité : « ce qui a été entendu au cours de l'entrevue dépend du moment où la question a été posée et de l'état d'esprit du répondant ». Selon Gauthier, « l'interaction verbale et sociale de l'entrevue est alors hautement situationnelle et conditionnelle » (Gauthier, p.267), puis qu'une attention particulière doit être accordée à la perspective et aux sentiments des répondants qui réagissent à la situation de l'entrevue, c'est-à-dire au rapport interviewé-interviewer. Dans le cadre de ce mémoire, nous tendrions à parler plutôt en terme de « chercheur » et de « co-chercheur » (Des Aulniers, 1993).¹⁹ Le terme co-chercheur est associé au fait que l'interviewé ne fait pas que répondre de manière réactive à des questions. Il en explore le sens, découvre de nouvelles facettes; par l'élaboration des significations, il effectue un véritable travail²⁰. Néanmoins, nous privilégions une position mitoyenne entre interviewé et co-chercheur en utilisant le terme informateur : il ne répond pas de façon mécanique, mais dans les limites de cette recherche, on ne peut présumer de son engagement qui justifierait le terme co-chercheur.

4.3 Schéma de l'entrevue

Le schéma de l'entrevue repose sur une structure théorique que nous avons développée à la suite à notre cueillette documentaire, donc lors de la construction de notre cadre conceptuel. À cet effet, nous avons défini une structure minimale, soit

¹⁹ Termes employés par Luce Des Aulniers dans 'Pillage en douce ou radicalité attentive? L'ethnobiographie en situation de menace', *Revue de l'association pour la recherche qualitative*, vol. 9, automne 1993.

²⁰ À titre d'exemple, notre première informatrice se présenta à l'entrevue avec son calepin de notes. Elle nous dit qu'elle s'était préparé à l'entrevue en notant tout les éléments qu'elle jugea importants concernant sont vécu avec le mauvais œil afin de ne pas en oublier. Notre deuxième informatrice nous dit lors de l'entrevue que nous avons de très bonnes questions et qu'elle n'avait pas pris conscience de tous ces éléments. Cette entrevue fut plutôt sur une note d'échange, de réflexion conjointe sur les différents thèmes du mauvais œil.

les cinq dimensions énumérées dans le chapitre I, en l'occurrence les cinq composantes de l'image synthétique du mauvais œil. Les grands thèmes s'avèrent dès lors identifiés. Nous avons établi également les sous-thèmes, cet ensemble ayant débouché sur la nomenclature des dimensions à documenter auprès de nos collaborateurs telle que présentée en conclusion du chapitre III. Ces dimensions requièrent d'être elles-mêmes « décomposées » dans leurs substrats afin que les concepts qu'elles désignent puissent être opérationnalisables, c'est-à-dire traduites en questions claires et compréhensibles pour nos interlocuteurs.

D'autre part, afin de rendre notre démarche fonctionnelle, l'enchaînement des thèmes et sous-thèmes a été organisé en fonction de la problématique générale de notre recherche, mais en procédant du général au particulier de manière à favoriser une progression dans le traitement du sujet abordé, puis aussi selon une logique interne favorisant une interrelation entre les différentes parties. Les trois premières séries de questions font donc figure d'ouverture du discours. Le but de ces questions simples et ouvertes, tient en ceci : 1. d'identifier les thèmes qui font surface naturellement, surtout pour un thème aussi chargé, par exemple sous cette question ouverte : « que pouvez-vous me dire sur le mauvais œil? » 2. identifier les usages actuels du terme et le sens attribué par ceux qui l'emploient, 3. identifier l'origine de leur croyance, et enfin 4. savoir si l'enculturation du mauvais œil s'est fait dans un milieu traditionnel ou plutôt moderne.

Les questions suivantes traitent de l'occurrence du phénomène, c'est-à-dire les circonstances particulières où le mauvais œil apparaît, puis l'état des relations des personnes concernées à ce moment. Ainsi, les tensions et les conflits sous-jacents peuvent être évoqués. Par la suite, les questions portent sur ce que c'est de vivre avec le mauvais œil, tant sur l'état vécu que les sentiments qui l'accompagnent. Enfin, la dernière série de questions porte sur les cinq composantes de l'image synthétique du mauvais œil, soit la guérison, les mesures prophylactiques, le mal, l'envie et le regard (voir Appendice A, Le guide d'entrevue).

4.4 Aspects techniques de l'entrevue

Quant aux aspects techniques, le lieu de l'entrevue a été déterminé conjointement avec les participants et selon leurs disponibilités. Ces entrevues ont été enregistrées sous mode audio et transcrites sur support informatique. Enfin, quelques autres éléments ont été aussi considérés dans la préparation des entrevues, par exemple, l'accueil des répondants et la clôture de l'entrevue. Les renseignements informatifs nécessaires à l'interprétation des résultats ont été obtenus à la fin de l'entrevue afin d'éviter un interrogatoire brutal en début d'entrevue. La durée moyenne de chaque entrevue était d'une heure. Nous avons fait par la suite une retranscription intégrale de chacune des entrevues (voir Appendice B pour un extrait du verbatim 1).

4.5 « L'échantillon » ou nos informateurs et le contexte éthique

« L'échantillon » est non probabiliste et intentionnel. Le recrutement s'est fait informellement, dans notre propre réseau. C'est lors de discussion portant sur le sujet de notre mémoire que certaines personnes avouent « croire » ou connaître quelqu'un qui « croit » au mauvais œil. C'est alors qu'est émise l'idée de rencontrer ces personnes. Nous avons ainsi réussi à recruter cinq informateurs. La première entrevue a été réalisée en plein processus de construction de notre cadre conceptuel et a servi de prétest. Les matériaux recueillis nous ont permis d'affiner d'une part la structure de la première partie et d'autre part de perfectionner notre guide d'entrevue. Les quatre entrevues suivantes ont été réalisées lors de notre terrain proprement dit. Par contre, seulement trois de celles-ci seront analysées en seconde partie de ce mémoire, car la quatrième entrevue ne nous a pas offert de matériaux analysables selon nos questions de recherche puisque nous avons fait erreur dans un des critères de sélection²¹.

²¹ Ce cinquième participant nous a dit lors de son recrutement qu'il connaissait le mauvais œil et que cela faisait sens pour lui. Il est à noter que nous avons eu un certain préjugé. En fait, ce participant est d'origine égyptienne et possède plusieurs amulettes protectrices du mauvais œil. De ce fait, nous en avons déduit qu'il pourrait être un 'bon' participant et nous

Quant aux critères de sélection, présentons-les. En premier lieu, nous demandions que non seulement le phénomène du mauvais oeil ait une quelconque signification pour l'individu interrogé, mais que cela fasse partie de sa *réalité*; autrement dit, qu'il en fasse usage. Nous pensons également qu'il est important de considérer l'âge et le degré d'étude comme critère de sélection. À cet effet, précisons que dans la mesure où nous voulons rendre compte le phénomène tel qu'il se déploie chez la « nouvelle » génération, nous souhaiterions interroger des gens âgés entre 25 et 40 ans et ayant atteint au moins une première année d'étude postsecondaire, car notre but est d'éviter un certain raisonnement selon lequel un niveau d'éducation moindre pourrait favoriser l'adhésion systématique au mauvais oeil. Il en va de même avec l'âge : éviter l'association du phénomène avec des croyances dites « de grand-mère » par exemple. Les participants doivent également vivre à Montréal, car ils doivent évoluer dans un univers dit « postmoderne » et non dans un univers plutôt traditionnel où le mauvais oeil est pratique courante. Un dernier critère réside dans la motivation et la détermination de nos interlocuteurs à déployer et à questionner par eux-mêmes face à l'apprenti chercheur qui les guide en ce sens, les composantes et les significations de cette expérience. Les participants retenus pour l'analyse de leur discours seront présentés au début du chapitre V.

D'autre part, la question de la « transférabilité » des résultats de recherche se pose (Gauthier 1997). Pour permettre et faciliter cette « transférabilité », le chercheur, nous dit Gauthier, doit fournir le plus d'informations contextuelles possible sur l'échantillon, ce que nous avons tenté de faire plus haut.

En ce qui concerne la dimension éthique, une demande d'approbation éthique a été examinée et jugée conforme aux règles usuelles en éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM. Un certificat concernant le projet de mémoire a été

n'avons pas vérifié s'il fait 'usage' du mauvais oeil. Alors, lors de l'entrevue, répondre à nos questions s'avère pour lui impossible: il ne connaît pas les pratiques associées au mauvais oeil, il sait seulement que cela existe et que c'est une croyance désuète. L'usage qu'il fait de l'amulette est purement décoratif, car cela lui rappelle son pays d'origine. Dès lors, l'entrevue n'a duré que quelques minutes.

alors émis par le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains. Le guide d'entrevue et le formulaire de consentement ont été également approuvés. Une copie de ce dernier se retrouve en Appendice C (voir également la copie du certificat émis par le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains en Appendice D).

Ce formulaire de consentement a été signé par chaque interviewé. Il assure que les entrevues audio (les réponses aux questions) et les verbatims sans faire mention de l'identité des interviewés et que les enregistrements audio sur support informatique ainsi que les verbatims seront détruits lorsque la recherche sera terminée. L'anonymat des participants est également préservé dans ce mémoire. À cette fin, des noms fictifs leur ont été attribués. Il est à noter que les enregistrements ont été conservés dans notre ordinateur personnel (aucune autre personne n'y a accès) et que les verbatims ont été conservés à notre bureau personnel. Nous avons aussi offert la possibilité aux personnes interviewées d'approuver le verbatim. Par ailleurs, nous les avons informées que, leur participation contribuera à l'avancement des connaissances, nous permettra de recueillir l'information nécessaire à la réalisation de notre mémoire de maîtrise, puis que s'il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à leur participation, ils demeurent toutefois libres de ne pas répondre à une question qu'ils estimeront embarrassante et ce, sans avoir à se justifier.

4.6 Méthodes et procédés d'analyse

Les récits de nos informateurs sont soumis à une analyse thématique. Bertaux (2005) avance que cette technique d'analyse comporte certains inconvénients, par exemple le fait de détacher les passages de leur contexte discursif, mais que cet inconvénient est moins grave lorsque les entretiens sont destinés à décrire des pratiques et leurs contextes sociaux, ce qui est notre cas. Les récits seront donc découpés par grands thèmes, tels que présentés au point 4.3. Nous repérons donc dans chaque récit les extraits qui concernent chaque thème. Bertaux suggère de

« prendre soin de vérifier que leurs découpages ne transforment pas le sens des morceaux ainsi isolés » (2005, p. 93), ce que nous avons fait, en, de plus, prenant soin de rajouter une description du contexte lorsque le sens de l'extrait pourrait porter à confusion. Le cinquième chapitre est par conséquent construit en présentant les extraits des récits de chacun de nos informateurs l'un à la suite de l'autre pour chacun de ces thèmes. Nous pouvons ainsi procéder à une certaine comparaison entre les récits des différents informateurs afin de voir apparaître des récurrences ou des logiques d'actions semblables.

Par ailleurs, dans une perspective exploratoire, certaines données qualitatives analysées peuvent soulever de nouveaux problèmes ignorés par le chercheur jusqu'à maintenant, la révélation de fait important non pris en charge par le cadre conceptuel, ou dans un même ordre d'idée, la possibilité de découvrir certaines concordances entre un petit nombre de variables dont nous n'avons pas prévu la corrélation, et ce, pour emprunter des notions enchâssées dans la recherche de type hypothético-déductive :

Contrairement à la démarche hypothético-déductive, qui développe d'abord des hypothèses en fonction des théories existantes puis conçoit une enquête empirique destinée à les vérifier, la démarche ethnosociologique consiste à enquêter sur un fragment de réalité sociale-historique dont on ne sait pas grand-chose *a priori*. Ce que le chercheur croit en savoir à l'avance s'avère le plus souvent relever de l'ordre des stéréotypes, préjugés et autres représentations collectives chargées de jugements moraux circulant dans le sens commun; et c'est précisément l'une des vertus de ce type d'enquête que de dégager puis d'apporter dans l'espace public des éléments de connaissance objective et critique fondées sur l'observation concrète. Ses techniques d'observation ne cherchent pas tant à vérifier des hypothèses posées *a priori* qu'à comprendre le fonctionnement interne de l'objet d'étude et à élaborer un modèle de ce fonctionnement sous la forme d'un corps d'hypothèses plausibles. (Bertaux, 2005, p. 22)

Si le moment de saturation n'est pas atteint quant aux éléments recueillis lors de notre terrain, notre objectif n'est pas tant d'arriver à une généralisation de l'appréhension moderne du mauvais œil que d'explorer les raisons susceptibles d'expliquer sa pérennité et de tenter de répondre à notre question de recherche. Pour arriver à cette fin, lors du sixième chapitre, nous allons confronter les éléments

issus du terrain avec ceux issus des écrits scientifiques, soit le résultat de notre quête documentaire qui consiste en notre cadre conceptuel que nous avons construit puis le cadre théorique girardien. Ceci soulèvera maintes réflexions et de nouveaux questionnements.

4.7 Une réflexion sur la position du chercheur

Sous un tout autre ordre d'idée, nous allons maintenant réfléchir sur la position du chercheur quant à son objet. Commençons avec une longue citation issue de l'ouvrage *Les mots, la mort, les sorts* de Jeanne Favret-Saada :

« D'avoir été engagé dans le discours de la sorcellerie au-delà de ce qui est exigible d'un ethnographe dans l'exercice ordinaire de sa profession pose d'abord la question de ce qu'a pu être mon propre désir de savoir, des raisons pour lesquelles je suis personnellement intéressée au projet de fonder "les sciences humaines", et de ce qui a fait qu'à l'occasion de la divination, par exemple, je n'ai pu me satisfaire d'un pur et simple escamotage du problème dans la référence au "don", non plus qu'auparavant des trouvailles des folkloristes.

La distance requise pour qu'une théorisation soit possible, on voit donc qu'elle n'a pas à s'instaurer entre l'ethnographe et son "objet", à savoir l'indigène. Or, de tous les pièges qui menacent notre travail, il en est deux dont nous avons appris à nous méfier comme la peste : accepter de « participer » au discours indigène, succomber à la tentation à la subjectivation. Non seulement il m'a été impossible de les éviter, mais c'est par leur moyen que j'ai élaboré l'essentiel de mon ethnographie. Quoiqu'on pense de celle-ci, on m'accordera que les prédictions des maîtres ne se réalisent pas immanquablement, qui affirment l'impossibilité, dans ce cas, d'instituer quelque distance entre soi et l'indigène ou entre soi et soi. » (Favret-Saada, 1977, p. 48-49)

Cet extrait suscite en nous une certaine réflexion : quelles sont les raisons pour lesquelles nous sommes personnellement intéressés à notre sujet de mémoire? Dans notre cas, c'est que ce sujet émane de notre entourage proche. S'il a été pendant très longtemps invisible à nos yeux, c'est que nous n'y accordions pas d'importance. Lorsque les gens en faisaient allusion, brièvement, nous n'écoutions pas, nous n'y « croyions » pas. Nous pensions d'ailleurs que le phénomène ne concernait qu'une génération plus vieille, plus traditionnelle. Imaginez notre

étonnement lorsque nous avons été témoins en 2000 d'un rite de guérison effectué par de jeunes gens, de notre âge. Ceci fut le point de départ d'une longue recherche de compréhension du phénomène et du questionnement soulevé tout au long de ce mémoire. De plus, tout comme Favret-Saada, nous ne nous permettons pas un simple escamotage du sujet. Ce que nous voulons, c'est accéder à une compréhension substantielle du phénomène, d'où le recours à la théorie de René Girard par exemple.

Par ailleurs, pour répondre à cette question « pourquoi le mauvais oeil acquiert sinon une importance, du moins une signification à tant de gens », il est nécessaire pour nous d'aborder le phénomène à partir du « dedans ». Favret-Saada affirme que la distance entre l'objet et le chercheur n'a pas à s'installer. C'est par cette non-distanciation qu'elle a élaboré son ethnographie. À ce sujet, un incident survenu il y a quelque temps nous avait frappés. Lorsque des amis et nous-mêmes revenions en voiture d'une soirée, nous avons remarqué qu'il y avait sur le rétroviseur une amulette maghrébine qui protège du mauvais oeil. Nous apprenons au conducteur, connaissance nouvellement acquise d'origine franco-tunisienne, que notre mémoire porte sur cela (l'amulette). Si au début de la conversation, il hésite à en parler et affirme même ne pas trop y croire, il s'ouvre à nous lorsque nous lui avouons que nous avons commencé à « croire » à certains éléments, notamment ce qui a trait à l'envie. Il raconte une histoire d'accident de voiture survenu il y a quelques années. Il finit cette histoire en disant : « ça ne peut être que ça [le mauvais oeil] ». Deux choses ici. Premièrement, c'est lorsque nous avons pris une position en « dedans » que nous avons eu accès au discours sur le mauvais oeil. Le jeune homme s'est peut-être ouvert lorsqu'il a senti qu'on partageait son discours. En fait, Favret-Saada traite de cela dans son oeuvre. Les paysans victimes de sorcellerie n'en parlent pas. Ils affirment que les autres vont rire d'eux, mais surtout, « moins on en parle, moins on y est pris »²². Ils n'en parlent qu'au « désensorceleur », à qui ils doivent « tout dire »²³, tout raconter. C'est donc en occupant la position de « désensorceleuse »

²² Titre d'un chapitre dans *Les mots, la mort, les sorts*.

²³ Autre chapitre du même ouvrage.

que Favret-Saada a accès au discours sur la sorcellerie. Deuxièmement, lorsque nous avons affirmé au jeune homme que nous *croyons* à certains éléments du phénomène, nous n'avions pas menti. Ce n'était pas une manigance afin d'obtenir de l'information. Tout cela se déroula spontanément. En fait, plus nous avançons dans cette recherche, plus nous voyions certaines *vérités* en ce qui a trait à l'envie. L'envie existe. C'est un sentiment jugé néfaste. S'en protéger est tout à fait compréhensible et c'est à cela que nous faisons référence. Mais plus encore, nous nous sommes surpris, il y a quelques semaines à affirmer : « je suis "œillisée"! » En fait, il nous était arrivés quelques événements fâcheux qui nous préoccupaient. Lorsque quelqu'un (pour qui le mauvais oeil existe) nous a exigé des explications, le mauvais oeil nous est venu spontanément à l'esprit. Si cela a amené un sourire à nos lèvres, nous n'avions pas pu nous empêcher de remarquer le sentiment de bien-être qui a suivi cette affirmation : « Ce n'était pas de notre faute, il y avait une explication à nos malheurs! » Dans ce contexte, comment instaurer cette distance entre soi et soi? N'avons-nous pas maintes et maintes fois entendu que nous ne ressortons pas d'un terrain inchangé?

En fait, la distance n'est jamais la même en cours de recherche. L'instaurer procède davantage d'une ascèse de questionnement que d'une posture fixe préétablie. Puis, si justement on ne sort pas d'un terrain inchangé, c'est aussi que l'on puisse voir la différence entre certains aspects de soi avant le terrain qui évoluent par lui. La distance de soi à soi est alors dans le temps, mais cela, on ne le comprend qu'après coup.

CHAPITRE V

LE MAUVAIS ŒIL SELON NOS INFORMATEURS: RÉSULTATS ET ANALYSE DES RÉCITS RECUEILLIS

5.1 Introduction

L'interrelation qui subsiste entre les dimensions interpellées par notre sujet complexifie le travail de catégorisation des thèmes émergents. Pour nous guider, nous aurons donc pris appui sur les cinq dimensions identifiées au chapitre I, soit les composantes de l'image synthétique du mauvais œil. Dans ce chapitre, nous décrirons en premier lieu la représentation du complexe du mauvais œil selon chacun de nos informateurs. Il sera question par la suite de la guérison et du retour au bien-être; des mesures prophylactiques; du mal et du malheur; du compliment et de son côté négatif, soit l'envie, pour enfin explorer la dimension du regard. Mais avant de s'engager dans cette analyse thématique, présentons nos informateurs et l'origine de leur enculturation du phénomène.

5.2 Présentation des informateurs et origine de leur enculturation du phénomène

Isabelle, âgée de 38 ans est née à Montréal. Elle se considère québécoise tout en présentant des origines diverses, soient belge, polonaise, juive et québécoise. Son enculturation du phénomène du mauvais œil s'est effectuée à la suite d'une série d'événements inopportuns. C'est quand elle s'interrogea sur l'origine de tous les malheurs qui l'affligeaient que sa belle-mère lui suggéra de faire venir une dame « *qui travaille là-dessus, qui travaille à enlever le mauvais œil* ». Sa belle-mère et la dame en question sont des Italiennes vivant à Montréal et ce sont elles qui ont initié

Isabelle au phénomène. Dès lors, si son enculturation s'est faite à Montréal dans un univers culturel que nous pouvons qualifier généralement de moderne, son apprentissage des éléments propres au phénomène s'est effectué auprès de dames issues d'un milieu traditionnel. De plus, nous retrouvons ici une appropriation du phénomène *par les symptômes*.

Sylvia est une doctorante en physiothérapie âgée de 35 ans, d'origine brésilienne, et vit à Montréal depuis 10 ans. Si le mauvais œil est bel et bien présent au Brésil, et qu'au cours de l'entrevue Sylvia se remémore des éléments du mauvais œil issus de son enfance, elle affirme avoir pris réellement conscience de l'existence du phénomène lors d'un voyage en Grèce, en 2003. C'est en voyant toutes les amulettes protectrices en vente dans divers commerces qu'elle interrogea des commerçants sur « *tous ces symboles* ». C'est alors qu'ils lui ont expliqué ce que c'était, et du coup, qu'elle se procura une amulette qu'elle fixa au-dessus de la porte de la maison de ses parents au Brésil. Nous avons ici une appropriation *par l'objet* : l'amulette protectrice.

Enfin, Joseph a 29 ans et est métissé algérien-français. Bien qu'il soit né à Paris, il est resté quelques années en Algérie. Il vit à Montréal depuis 5 ans après un séjour en France de 12 ans. Dans le cas de Joseph, son enculturation au mauvais œil s'est faite par imprégnation, car c'est à travers sa mère qu'il a été mis en contact avec le mauvais œil :

« Je ne peux pas dire quand, mais je peux dire que c'est par ma mère. Le premier souvenir que j'aurais, c'était quand ma mère m'a parlé d'un ami à elle, qui venait chez elle, et qui aurait porté le mauvais œil. »

En somme, la transmission des éléments propres à la croyance se fait par l'intermédiaire de canaux traditionnels, soit maternels ou de parenté, soit issus de membres de communautés qui conservent vivaces les us et coutumes de leur milieu socio-ethnique originaire. Observons maintenant de plus près le phénomène tel qu'il est évoqué par nos collaborateurs.

5.3 Décrire, nommer, diagnostiquer : le complexe du mauvais oeil

Isabelle, notre première informatrice, commença son récit comme suit : « *mais moi j'y crois. Je peux dire que ça existe parce que je l'ai vécu personnellement.* » Elle poursuit avec des « *background constructions* » (expression de Shütz, 1984, cité dans Bertaux, 2005) qui sont des descriptions de contexte ou de l'arrière-plan. C'est ainsi qu'elle expose une longue série de malheurs qui l'auront affligée sur une période de 4 mois, et qui ne la concernent néanmoins pas qu'en propre :

Il nous arrivait plein de malheurs à cette époque-là, aussi mon père était malade, mon père avait été diagnostiqué avec un cancer. Donc, je devais essayer d'aller aider mon père avec ses traitements de chimio. Moi j'avais ce concours-là que je venais de terminer, mais, tous les résultats, tout le négatif, autour qui arrivait. Quand on dit des affaires stupides qui pouvaient arriver de malheur, c'est bon, tu tombes, tu t'enfarges, tu ne sais pas pourquoi. T'oublies des choses qui vraiment sont importantes, tu ne sais pas pourquoi... Puis c'était tout répétitif. Puis ça vraiment commencé, moi, c'est pour ça que j'ai déduit que c'est à partir de ce moment-là que j'ai reçu l'« evil eye », bien c'était à cette période là, c'était tout consécutif.

Ainsi, une première dimension fait surface, soit le « négatif » : « *je sentais que c'était négatif autour de moi. Je sentais que j'attirais juste du malheur, puis que, si j'avais voulu quelque chose de positif là, ça n'aurait pas été possible pour moi à cette période-là* ». Cette idée de négatif se retrouve également plus loin sous l'appellation « *énergie négative* ».

Nous retrouvons ensuite l'idée de malheurs *consécutifs*, idée qui est renforcée par Isabelle tout au long de son récit : « *tous les malheurs consécutifs qui se sont produits, c'était épouvantable* », « *donc, sans arrêt. À tous les jours des petits "cossins"* ». La troisième dimension identifiée dans cet extrait est celle d'ignorer la cause de ces malheurs, ou, en d'autres termes, l'absence d'explication par rapport à ces situations où l'on subit des événements qui font souffrir.

Je peux te dire que, tu sais le sentiment d'être, tu ne sais pas pourquoi, tu n'as pas travaillé fort, ce n'est pas un sentiment d'épuisement physique. C'est mental. Le mot, je dis toujours, c'est « drainé », là. Tu es épuisé, ça s'explique même pas, ton, ton cerveau n'est pas capable de se concentrer; tu es tellement fatigué, tu ne peux pas dormir.

Explorons maintenant le thème du diagnostic. Dans le cas d'Isabelle, nous pouvons en identifier trois. Le premier diagnostic enregistré est celui qu'elle pose elle-même par ses symptômes : le fait qu'elle subit des malheurs consécutifs, du négatif autour d'elle, puis l'absence d'explication à l'état vécu. Cela l'amène à penser qu'elle a reçu un mauvais sort, ou du moins que quelqu'un lui veut du mal. Un second diagnostic est posé par son médecin qui lui parle d'épuisement professionnel. La réponse d'Isabelle fut la suivante :

Mais je veux dire, je ne comprends pas pourquoi je ferai un burn-out, je veux dire, j'ai fait quelque chose d'important, j'ai fait un concours, j'ai trouvé ça le fun, c'était une expérience. Oui c'était exigeant, mais de là à dire à faire un burn-out pour ça! Mais tout, tu sais, tes signes vitaux, ta pression est basse, bon, j'avais tendance à perdre connaissance, à être étourdie, toute sorte de petites choses, je ne dormais pas la nuit. Je n'arrivais pas à trouver sommeil du tout, j'étais épuisée. Donc, tout ça a fait que j'étais en arrêt de travail... Et puis j'ai commencé à me poser des questions si vraiment il y avait des gens qui me souhaitaient vraiment du mal. C'est là où j'en suis venue à en parler avec ma belle-mère, qui est d'origine italienne. Je lui ai expliqué, je lui ai dit : « ça se peut-tu? [...] Est-ce que vous croyez que quelqu'un peut m'avoir jeté un mauvais sort? »

Sa belle-mère qui avait hérité du phénomène par un canal traditionnel lui répond par l'affirmative et lui suggère de rencontrer une dame qui travaille à enlever le mauvais œil. Est posé alors un troisième diagnostic, cette fois-ci par la guérisseuse, à l'aide d'un ensemble de rites : c'est le mauvais œil. Si nous n'entrons pas dans le détail des gestes effectués par la dame pour identifier le mauvais œil, nous retiendrons son verdict : « Elle me dit : "oh mon Dieu, il y a quelqu'un qui t'a jeté le 'evil eye'." » S'ensuit alors une prescription de rituels auxquels doit donner suite Isabelle pour l'amener vers la guérison, qui en bref, consistait en l'achat de tresses d'ails qu'elle devait mettre sur ses portes de maison et de porter sur elle des sachets de sel.

D'autre part, le diagnostic du médecin n'a pas fait longue route. Accepter le diagnostic d'épuisement professionnel ne suppose-t-il pas que la responsabilité des malheurs relève du malade, du moins en large part? N'est-il pas moins perturbant de se déresponsabiliser, voire de se déculpabiliser par avance quant à sa situation et se demander en conséquence si ce n'est pas quelqu'un qui nous veut du mal? En fait, le cas échéant est tout à fait légitime dans la mesure où le mauvais œil, comme

nous le verrons tout au long de cette analyse, se passe au niveau relationnel. Mais introduisons d'abord la perception de Sylvia sur le mauvais œil.

Le récit de notre deuxième informatrice (Sylvia) débuta comme suit :

Pour le mauvais œil, je pense que c'est une habitude que les gens, plus au niveau de la Méditerranée, leur apporte bonne chance, et aussi, leur fait la protection des mauvaises choses. C'est ça que je comprends. Au Brésil, tout le monde porte ça [bracelet rouge] pour éviter le « mauvais œil ». [...] Le mauvais œil, c'est quand par exemple tu es trop belle, par exemple, une personne te regarde : « ah... » Il te laisse une mauvaise énergie. Le mauvais œil, dans le fond, c'est la mauvaise énergie que les gens parlent. Donc c'est ça, c'est comme un symbole [l'amulette] qui apporte la bonne chance et repousse les mauvaises choses.

Nous pouvons repérer plusieurs dimensions dans ces quelques lignes : l'idée que le « complexe du mauvais œil » apporte de la chance et protège des malheurs (ici sous l'appellation de « mauvaises choses »), l'idée qu'un compliment peut recéler une part d'envie, une « mauvaise énergie », puis l'amulette qui est le « symbole », la matérialisation de la prophylaxie en quelque sorte. Sylvia poursuit comme suit :

Au Brésil, c'est très superstitieux. Toujours, si une plante meurt, et il n'y a pas d'explication, les gens disent : « ah, c'était une personne qui a jeté le mauvais œil sur la plante ». [Rire] Parce que quelqu'un est arrivé le jour avant et a dit : « wow, quelle belle plante ». Et l'autre jour après « frouich » [gestuelle montrant la plante mourante!] elle est morte! Je te le jure, j'ai déjà vu ça! Donc, il y a aussi des fois où tu peux parler, je ne sais pas : « ah, quelle belle fille! » au petit enfant, et après elle tombe malade et tu penses que... donc au Brésil, spécialement à Bahia, on a quelque chose : « que Deus benza, que Deus ». Si je dis : « wow, quelle belle voiture Denise », après je dis : « bénis Dieu, bénis Dieu ». Pour ne pas te jeter le mauvais œil! Donc, c'est vraiment une chose commune au Brésil.

Nous retrouvons encore une fois le manque d'explication à priori aux malheurs qui surviennent, l'idée du compliment comme déclencheur du malheur, puis la formule prophylactique, *que Deus benza*²⁴, pour désamorcer le sort. Sylvia précise plus loin ce qui lui fait penser que c'est le mauvais œil :

Le fait que la personne vient de parler, et que rien n'est arrivé de plus avec la plante. C'était quelque chose que l'on ne peut pas expliquer, je ne sais pas, quelque chose que l'on ne connaît pas, que l'on ne peut pas expliquer, et que

²⁴ « Que Dieu soit béni » en portugais (Brésil)

l'on met la culpabilité sur le mauvais œil. Je pense que c'est ça. Moi je pense, mais si ça existe, je ne le sais pas; si c'est vrai ou pas vrai...

Nous retrouvons encore une fois ici l'insistance sur le caractère inexplicable du malheur, mais aussi l'idée de la déculpabilisation. Il est à noter que l'on retrouve dans le récit de Sylvia un double niveau de discours, soit celui qu'elle connaît du phénomène, en occurrence ce que les autres en pensent, puis ce qu'elle en pense elle-même. Nous verrons un peu plus loin, lors de l'analyse portant sur les mesures prophylactiques, les éléments du phénomène qu'elle met en pratique pour se protéger de l'envie, pour elle, réalité. Par contre, pour ce qui est des malheurs tels que la plante qui meurt, ou la maladie qui survient, son récit évoque un point de vue plutôt extérieur. Est-ce que c'est lorsque l'on regarde le phénomène de l'extérieur sans être concerné, sans jouer un rôle à partir de l'intérieur, qu'il devient possible de voir la déresponsabilisation par rapport au malheur qui se produit et d'affirmer qu'une personne (autre que nous-mêmes) « *met la culpabilité sur le mauvais œil* »? Est-ce sans savoir ce qui est survenu entre la personne qui reçoit le mauvais œil et son environnement relationnel que l'on peut être surpris lorsque cette dernière affirme être physiquement malade à la suite du mauvais sort : « *il y a des fois que des gens disent qu'ils ont le mauvais œil, la personne qui a le mauvais œil même tombe malade! Physiquement malade!* »?

Poursuivons maintenant avec la description du phénomène selon Joseph :

Le mauvais œil... C'est une croyance qui est reliée à la chance, et qui est inscrite aussi dans la culture. Qui est surtout dans la culture méditerranéenne; qui peut être reliée à un sort aussi; un sort qu'on te jette; qui est un mélange de plusieurs choses, lié à la sorcellerie et à la culture en même temps, qui est inscrit dans la culture.

Ce récit nous révèle dans un premier temps l'idée d'une croyance liée à la chance, ensuite l'idée du « *sort qu'on te jette* », puis l'idée que ce soit inscrit dans la culture. En effet, pour Joseph, le mauvais œil est inscrit dans sa culture, car il est le seul de nos trois informateurs qui a « grandi » avec le phénomène du mauvais œil dans son

entourage immédiat. Puis, lorsqu'interrogé sur les indices qui lui font dire que c'est le mauvais œil, il nous dit ceci :

Ce que je dirais, ce sont des malheurs qui se répètent sur un court terme. Une série d'enchaînements et des trucs bien précis par rapport à ta situation personnelle. [...] Ce peut être une maladie, des accidents, des problèmes conjugaux, familiaux, et je veux dire, c'est quelque chose qui, qui peut être contré. Si toi tu sens que tu as plusieurs malheurs qui se répètent à court terme, tu te poses des questions et ça te semble bizarre, tu vois, tu peux faire appel à quelqu'un qui va annuler ce mauvais œil. [...] En faisant appel à une autre, à une rebouteuse. Pas une sorcière, on dirait une sorcière, mais en fait, une voyante, qui a des pouvoirs, une médium, qui va faire des – j'ai jamais fait moi, mais je sais que ma mère elle l'a fait – et ma mère m'a raconté qu'elle faisait, et que ça s'appliquait après dans notre vie. [...] Dans quelles circonstances? C'est souvent quand quelqu'un, c'est lié à quelqu'un qui te veut du mal. Le mauvais œil c'est souvent dans des circonstances de problèmes avec quelqu'un, ce n'est jamais personnel, mais tu peux avoir le mauvais œil, mais c'est souvent quelqu'un qui te met le mauvais œil, chez les Arabes en fait. Ça peut être un regard, et souvent il y a l'envie.

Dans cet extrait, nous retrouvons à la fois quatre des cinq facteurs primaires de l'image synthétique (l'idée du mal, le diagnostic et la guérison, le regard puis l'envie) – est absente seulement une allusion aux mesures prophylactiques, mais cela viendra plus loin – et l'idée du malheur qui se répète sur un court terme, le malheur inexplicable (« *ça te semble bizarre* »), le mauvais œil comme quelque chose qui peut être contré, l'idée que quelqu'un te veut du mal, puis enfin, l'idée que le mauvais œil soit souvent lié à des problèmes relationnels. Nous retrouvons encore une fois ce que nous avons précédemment nommé l'idée du mal extérieur; ce n'est pas que intra-psychique, c'est dans la relation que ça se passe.

À la suite de la description du phénomène que chacun de nos informateurs nous a offerte, nous ne pouvons nous empêcher d'être étonnée de voir comment l'image synthétique telle que définie par Galt (1982) est présente dans le récit de chacun de nos trois informateurs, et ce, malgré le fait que leur enculturation au mauvais œil s'est fait dans des contextes et des pays fort différents, donc dans des univers culturels différents si ce n'est étrangers l'un à l'autre, du moins dissemblables. Nous retrouvons certes quelques éléments absents chez l'un, mais alors ils se retrouvent chez l'autre. Par exemple, nous n'avons pas eu d'évocation de rituels de diagnostic

propre au mauvais œil dans les cas de Sylvia et de Joseph. S'ils connaissent bien le phénomène, ils ne pensent pas avoir reçu de mauvais sorts, alors ils n'ont pas eu recours à une « guérisseuse » qui pose un diagnostic. Joseph et Sylvia font plutôt usage de leur connaissance du mauvais œil à titre préventif (ce que nous verrons au point 5.5 lorsque nous traiterons des mesures prophylactiques). Mais malgré l'absence de cet élément, nous n'avons pas trouvé d'énoncé qui viendrait contredire celui d'un autre informateur; même que nous observons plutôt une convergence de leurs propos.

En somme, d'un point de vue général, le mauvais œil a la double fonction d'apporter la chance tout en se protégeant de son contraire, la malchance. Les critères « mauvais œil » sont le « négatif », ou l'idée de la mauvaise énergie qui ressort lorsque quelqu'un te veut du mal, ou simplement quelqu'un qui émet un compliment et qui en fait cacherait de l'envie. Le mauvais œil peut alors rendre compte d'une représentation d'une problématique relationnelle suscitée pour des traits propres à chacun, d'un côté des traits enviables, selon l'autre côté, celui de la personne qui a une propension à envier. Les conséquences en sont des malheurs qui surviennent, plus précisément une suite de malheurs à court terme, et surtout, qu'il fait redoubler la souffrance infligée par l'absence d'explication à ces malheurs. Ces malheurs pouvant tout de même être contrés, le mauvais œil devient alors un mécanisme de gestion du malheur ou de la malchance une fois que ceux-ci sont survenus. Examinons maintenant notre deuxième dimension, soit la guérison.

5.4 La guérison : retour au bien-être

Le deuxième thème qui ressort en force est celui de la guérison. Pour Isabelle, c'est une guérisseuse en bonne et due forme qui, à la suite d'un rituel de diagnostic, lui prescrit une marche à suivre. Examinons ce long extrait où Isabelle raconte son échange avec la guérisseuse :

Va te chercher des gousses d'ail tressées, mets ça dans ton entrée, mets ça autour de toi, le plus possible, puis elle m'a dit aussi, elle dit : « des fois 'l'evil eye' ça peut-être quelqu'un qui te l'a jeté où tu as un mauvais euh, une personne qui est morte, un esprit négatif qui te suit. » Elle dit : « on ne prendra pas de chance : fais les deux. » C'est ce que j'ai fait, donc nous, on a fait le traitement qu'elle a, qu'elle a faite chez moi, j'ai été acheter de l'ail tressé, qu'on a mis à l'entrée de nos portes, et que j'ai toujours dans ma maison d'ailleurs, et, elle, elle m'a expliqué que les gens qui te jalouent sont vraiment pas bons pour toi, négatifs pour toi, font pourrir ton ail. Encore là, tu te dis : « bon, est-ce vrai, ce n'est pas vrai », je me suis dit, je vais acheter des gousses d'ail, des tresses d'ail, c'est beau [...] je vais faire le test. Effectivement, à cette époque-là, ceux que je croyais des amis dans mon environnement, les gens venaient chez moi, venaient me voir, je ne filais pas. Donc, encore : « ce n'est pas drôle ce que tu vis, na, na, na... » Sauf que mon ail pourrissait à l'intérieur d'une semaine! Habituellement, tu peux avoir une gousse d'ail longtemps. Donc là je trouvais ça bizarre. Puis là ça se met tellement à sentir fort. Ça devient tout sec. Puis ça pue. Donc la dame m'a dit : « change-le! Régulièrement, jusqu'à tant que ça ne le fasse plus puis que t'aies vraiment fait le ménage autour de toi, des gens qui te souhaitent ou qui te jalouent énormément. » Bon, j'ai fait ça pendant une bonne année je dirais. Maintenant, j'ai toujours mes gousses d'ail, je les change aux ans ou aux deux ans, tout dépendant. Parce qu'ils ne pourrissent pas. Ça va arriver de temps en temps. Des fois tu fais une fête, une réception, il va y avoir des gens des fois que tu invites, tu es plus ou moins, ah! Je vais en avoir une que je vais me rendre compte le lendemain que, qui a lâché prise.

Premièrement, nous retrouvons les actions posées, les gestes qu'on pose pour guérir, et ce, même si Isabelle dit ne pas savoir si « c'est vrai ou pas vrai ». Dans cet extrait, nous repérons deux « traitements » : celui exécuté par la guérisseuse et celui que doit accomplir Isabelle, soit l'achat et le cas échéant, le remplacement de gousses d'ail. Ces dernières sont symboliquement fort chargées. L'ail peut représenter les relations qu'Isabelle a avec son entourage : si les relations vont bien, son ail se porte bien. Par contre, si des gens la jalouent dans son entourage immédiat, et qui sont par le fait même négatifs pour elle, ils le seront aussi pour l'ail. Donc, dans ce cas-ci, les gousses d'ail accompagnent le processus de changement de l'environnement relationnel d'Isabelle. Ensuite, nous avons les signes de guérison. L'ail qui ne pourrit pas permet d'identifier un bien-être. Est-ce les mauvaises énergies qui influent sur l'ail, ou l'ail qui permet par un processus magique quelconque d'influer sur les relations? Plus précisément, est-ce que l'ail devient un analyseur/catalyseur en ceci qu'il permet d'amorcer une réflexion qui

amène la victime de mauvais œil à examiner plus en profondeur sa situation, ses problèmes ou ses relations puis à détecter ce qui ne va pas dans ceux-ci? Quoi qu'il en soit, les rituels opérés par la guérisseuse et par Isabelle ont eu le rendement escompté :

Depuis qu'on a fait ça, entre le temps que la dame est venue à la maison, puis qu'elle nous a expliqué, on a senti que c'était moins lourd. Ça fait la différence d'enlever la lourdeur, pas longtemps là, le lendemain. Je ne sais pas si c'est parce que c'est nous que ça a rassurés; ça l'a enlevé le sentiment de lourdeur. Puis graduellement, moi j'ai commencé à aussi prendre des forces.

Enlever la lourdeur, c'est en fait de rendre l'état plus facile à supporter, et c'est ce que ces rituels ont permis de faire, ainsi que de dissiper les craintes et les inquiétudes. N'est-ce pas une fois ce processus enclenché qu'il devient possible de retrouver sa capacité d'adaptation aux épreuves, retrouver son courage et sa détermination pour affronter les aléas de la vie?

En même temps, le temps que tu fais ça, tu te concentres là-dessus. Ça t'empêche peut-être de recevoir des ondes négatives. Fait que, elle a dit [une dame autre que la guérisseuse en question] : « tu y crois, tu y crois pas, fais-le, ça va t'aider ». Et je faisais ça aussi [prier]. Je dirais que tout ça a fait que la lourdeur puis le sentiment d'être gauche, fatigué, parce que t'as l'impression que tu es maladroite, t'a l'impression que tu n'es pas capable de te concentrer sur rien.

Le fait même d'accomplir ces rituels, n'est-il pas en soi un mécanisme de protection? En effet, lorsqu'on se concentre sur quelque chose, que l'attention est fixée sur un objet précis et que nos énergies sont canalisées sur celui-ci, ne sommes-nous pas moins réceptifs aux « mauvaises énergies »? Dans ces circonstances, croire ou ne pas croire en l'efficacité des rituels n'est pas une condition nécessaire ou la seule condition à la suppression du mal physique ou moral. En fait, lorsque les guérisseurs ou les gens affirment que considérer l'existence du « magique » n'est pas essentiel, est-ce parce qu'il n'y a pas que du surnaturel ou de l'extra-empirique dans le procédé²⁵?

Donc, mais encore là, il n'y a rien de théorique, c'est tout des choses que moi je vis au quotidien, puis que j'ai décidé d'appliquer dans ma vie de tous les

²⁵ Nous ne pouvons faire une analyse plus poussée du processus de rituel faute de données suffisantes. De plus, nous n'avons pas prévu d'approfondir cette dimension.

jours. Moi, j'ai le conjoint le plus sceptique que tu peux avoir, il ne croit pas à rien de ça, mais il suit! Parce qu'il a vu la différence du moment où la femme est venue à la maison, puis qu'elle a fait le test avec l'eau puis l'huile, et puis le moment qu'on a commencé à faire brûler de la sauge. Du moment aussi qu'on a commencé à changer des gens autour de nous, environnement et tout ça, puis on a commencé à ne pas être réceptif aux gens négatifs, c'est-à-dire des fois tu t'entoures de personnes qui vivent des choses négatives, veux, veux pas, ça vient te chercher. Ça t'enlève des forces, puis souvent, ces gens-là vont être jaloux aussi, ils vont t'envier.

Bien davantage que de simples gestes symboliques défensifs, ces rituels ont été pour Isabelle de véritables initiateurs de changements dans sa vie. Les rituels ont porté leurs fruits, à la fois expressifs et proactifs, ce qu'admet le mari d'Isabelle malgré son incrédulité quant à l'existence du phénomène. En outre, la guérison s'est opérée par des actions concrètes sur l'entourage du couple.

Regardons maintenant comment cette dimension apparaît dans le récit de Sylvia. Tout d'abord, il est question de certaines pratiques dont elle a été témoin lors de son enfance :

Depuis que je suis petite, comme je te dis, il y avait, on va dire la maison [de la voisine]. La maison, que tout brise, rien n'était beau, il faut que la femme vienne bénir les plantes, je me souviens de ça aussi. [...] La voisine, elle mettait aussi de l'encens, de l'encens d'église aussi, pour faire partir la mauvaise énergie. Ma grand-mère aussi faisait ça. Tous les Nouveaux Ans, elle faisait [brûler] des gros encens de l'église, elle en mettait partout dans la maison, la porte, c'est comme renouveler la maison; la nouvelle année avec de la bonne énergie.

Ici, nous avons deux rites destinés à contrecarrer la mauvaise énergie, soit la bénédiction des plantes par une guérisseuse, et la consommation de l'encens. Sylvia nous fait part également des pratiques connues généralement au Brésil :

Au Brésil, spécialement à Bahia, il y a beaucoup de coutumes africaines. [...] Si une personne dit qu'elle a le mauvais œil, elle va parler à une madame, c'est la religion de candomblé²⁶, c'est le catholicisme africain, ce n'est pas le

²⁶« Le candomblé est une des religions afro-brésiliennes pratiquées au Brésil mais également dans les pays voisins tels que l'Uruguay, le Paraguay, l'Argentine ou encore le Venezuela. Mélange de catholicisme et de croyances africaines, cette religion animiste consiste en un culte des "orixas" (prononcé "oricha"). Chaque dieu du candomblé est associé à un élément naturel (eau, forêt, feu, plantes, éclairs...). Il y a également nombre de dieux messagers

vaudou, et tout ça, c'est le catholicisme africain. Et la madame prend des feuilles, elle va plier les feuilles, et elle va dire que ça va repousser le mauvais œil.

Son récit jusqu'à maintenant est peu investi. Elle nous fait part de ce qu'elle connaît du phénomène d'un point de vue extérieur et de façon détachée. Cependant, dans l'extrait suivant, nous pouvons remarquer une certaine progression, de la description de ces rites, vers des événements qui la concernent :

Moi je pense que, comme je te dis, chaque personne fait une chose différente, comme on utilise de l'encens, ou sinon des prières. Moi je pense que la meilleure chose c'est de prier, de chercher la foi, et... à mon avis, c'est ça. De chercher dans le fond, la vraie cause. Mais les gens qui pensent vraiment qu'ils ont le mauvais œil, qu'est-ce qu'ils vont faire, ils vont chercher des mesdames, pour se faire bénir [rires], vont chercher des chromothérapies, des cristaux, des trucs comme ça. Beaucoup de choses. Je me souviens aussi, maintenant je me souviens, quand j'avais un problème de santé, j'avais cassé ma jambe, et c'était mon examen, je me souviens que j'étais triste parce que je n'ai pas continué mon cours, j'étais un peu déprimée. Mais ma tante pensait que j'avais le mauvais œil, et elle me faisait toujours des thés, des tisanes. Beaucoup de thé! [Rire] pour moi. Je te le jure, elle m'a donné beaucoup de thé! Elle me disait : « non Sylvia, comme ça tu vas être mieux! » [...] Elle m'a fait dormir beaucoup! [Rires], Mais je me souviens, c'est ça.

Tout d'abord apparaît la reconnaissance en l'efficacité de la prière. Sylvia suggère de « chercher la foi ». Mais la foi implique le fait de « croire », d'accorder de la crédibilité et d'avoir confiance en quelque chose, sans chercher à vérifier empiriquement par quelles voies le salut « opère ». C'est ici qu'elle nuance, en disant qu'il « faut chercher dans le fond, la vraie cause », car pour elle, il semble que la vraie cause n'est pas un sort, soit un effet magique nuisible. Dès lors, l'idée de recourir à une guérisseuse de quelque horizon que ce soit n'est pas une option pour

appelés les exús. Se basant sur la croyance de l'existence d'une âme propre à la nature, le candomblé a été introduit au Brésil par les multiples croyances africaines des esclaves issus de la Traite des Noirs entre 1549 et 1888. D'abord confinée à la population africaine esclave, interdite par l'Eglise catholique, elle a prospéré secrètement durant quatre siècles et a connu une expansion considérable jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1888. Elle est aujourd'hui l'une des religions les plus populaires du Brésil : ses adeptes proviennent de toutes les classes sociales. Elle dispose de plus d'une dizaine de milliers de temples dans lesquels se déroulent les divers rites et cérémonies religieux. Environ 3 millions de brésiliens pratiquent le candomblé. On dénombre ainsi plus de 2 230 paroisses ("terreiros") dans la seule ville de Salvador de Bahia ». (source : <http://www.espritmetis.com/spip.php?article111>)

Sylvia et même l'amuse. En seconde partie de cet extrait, si elle a commencé par raconter ce que les autres font, elle se remémore par la suite un épisode qui la concerne. Comme nous l'avons déjà signalé, Sylvia se distingue de la croyance dans sa version traditionnelle. Son regard sur les pratiques entourant le phénomène est plus sceptique, voire critique. Toutefois, si elle ne croit pas directement au pouvoir « magique » des rituels, elle affirme néanmoins ceci :

Dans ce moment-là, je croyais, quand elle me le donnait [le thé], ça me faisait du bien. Parce que c'est une tante que j'aime beaucoup, et des fois je voulais l'attention, donc toutes les fois qu'elle me donnait du thé, c'était plus l'action d'elle qui me faisait du bien, qu'elle me donne de l'attention. Donc, je pense que ça m'a aidée dans le fond.

Ce que Sylvia considérait comme existant est le bien-être ressenti à la suite du traitement offert par sa tante. Pour elle, ce sont les signes de prévenance et d'affection que lui témoignait sa tante qui lui ont fait du bien, et qui par la médiation d'un aliment en soi réconfortant et bienfaisant ont donc fait office de facilitateur de guérison. Sylvia soulève également le point de « l'action ». N'est-ce pas le fait d'agir, de déployer de l'énergie quant à la situation qui pose problème qui contribue à corriger cette situation? En ce sens, les rituels ne permettent-ils pas en quelque sorte de trouver les « vraies causes », ou du moins, de pallier de vraies situations problématiques? En fait, « l'action » est l'effet produit sur quelque chose. Et finalement, de quoi se guérit-on?

On se guérit de mauvaise chance. C'est de ça qu'on a parlé, de mauvaise chance, du malheur, ou peut-être du manque d'espoir, je ne sais pas! Mais, il y a même des gens qui pensent que ça guérit de la maladie. Je te le jure! Il y a des gens que j'ai déjà écouté au nord-est du Brésil – où c'est peut-être moins développé que le sud-est – les gens qui sont même malades physiologiquement, il y a des gens qui disent que c'est le mauvais œil. Donc on peut, dans le fond si tu y crois au mauvais œil, tu peux guérir de n'importe quoi! [Rire] [...] Pourquoi est-ce nécessaire de se guérir? Parce que ça va mal! Ça va mal, donc, tout ce qui va mal, tu veux que ça l'aïlle mieux! Je pense que c'est pour ça.

Après l'épisode relatant son expérience avec les rituels de guérison, nous avons un retour vers le scepticisme. Retenons néanmoins qu'à travers ces rituels, c'est une

amélioration de la condition qui est visée, que ce soit par rapport au corps avec la maladie, ou de l'esprit avec l'espoir.

Dans le cas de Joseph, la dimension de la guérison n'a pas été approfondie :

Moi, personnellement, peut-être à un certain moment, j'ai ressenti ça, mais je ne peux pas dire que je me suis dit que j'ai le mauvais œil. Il y avait quelque chose qui me disait qu'il y avait un peu de malchance répétée et qu'il fallait que je [la] retourne... mais je n'ai jamais pensé à faire appel à un... [guérisseur].

Effectivement, nous verrons au point suivant que Joseph fait plutôt usage de ces connaissances du mauvais œil en guise de protection de la malchance et de la « mauvaise énergie », ou ici des « ondes négatives » :

Quand on se guérit du mauvais œil, on se guérit de quoi? On se guérit de la malchance, quoi. Des séries de malchances au fait. [Rires] C'est bête! Des ondes négatives en fait. C'est des ondes négatives.

Aussi, Joseph a une approche du phénomène qui n'est pas « mystique ». D'une part, la question de croire ou ne pas croire en le mauvais œil ne se pose pas pour lui. D'autre part, pour lui la guérison est simple :

Comment remédier au mauvais œil? Bien c'est euh... Changer, c'est souvent dans la relation, donc tu changes ta relation. [...] Tu peux couper une relation, ma mère, elle a coupé la relation avec cette personne. Alors que sans raison vraiment, mais c'est quelqu'un qui avait une attitude négative. Et pas seulement par rapport au mauvais œil, il venait, il s'engueulait avec sa femme, et ça aussi, ça, ça donne le mauvais œil, car ça donne des ondes négatives, dans la famille, tu vois?

Ainsi, la guérison réside dans la modification d'une partie de son environnement relationnel une fois repéré ce qui ne convient pas à l'équilibre émotionnel. Ceci concorde avec le discours d'Isabelle, qui a suivi les recommandations de sa guérisseuse : « *fais le ménage autour de toi, des gens qui te souhaitent ou qui te jalouent énormément.* » Dans la section suivante, il sera question des mesures prophylactiques.

5.5 Mesures prophylactiques

Dans le cas d'Isabelle, seuls deux courts passages font allusion aux mesures prophylactiques :

Donc, encore là, c'est à partir de ce moment-là tu sens que woup, bien je me sens plus fatiguée, je me sens moins énergique, ah bien là, il arrive un pépin, maison, travail, sur la route... C'est dans ce temps-là que moi, pour moi, c'est mon petit signe, avant-coureur, que woups, on va essayer de changer des choses.

En fait, ce qu'elle nous dit, c'est que maintenant elle est plus à l'écoute d'elle-même. Elle accorde une attention particulière dès les premiers ennuis, et essaie de changer des choses :

Donc à ce moment-là, ce que je vais faire c'est que je vais m'acheter de l'ail, une nouvelle tresse [rire] d'ail. Je vais vérifier aussi les gens que je vais laisser entrer chez moi plus. Ceux que je vais sentir qu'il y a une jalousie, bien je les laisse pas rentrer dans mon chez nous. Puis quand je sens justement qu'on a plein d'éléments négatifs comme ça, « back à back » qui va arriver, bien je vais m'arranger pour faire brûler de la sauge, je retourne un petit peu à ces sources-là, pour me sécuriser. Puis je me dis, bon, si jamais c'est quelqu'un qui veut me relancer encore un mauvais œil, bien moi je serai prête à pouvoir arrêter ça.

Pour Sylvia, elle nous dit faire usage de la formule de politesse destinée à neutraliser le côté négatif d'un compliment :

Bénis Dieu. Si je dis : « wow, quelle belle voiture Denise », après je dis : « bénis Dieu, bénis Dieu ». Pour ne pas te jeter le mauvais œil! Donc, c'est vraiment une chose commune au Brésil.

Ceci est ce qui doit être fait pour protéger l'autre lorsqu'on émet un compliment. Mais pour se protéger de l'autre, Sylvia utilise aussi des amulettes, prie, puis effectue quelques gestes :

En utilisant des trucs..., qui « repel » : des amulettes, en priant, on fait comme ça, « nock » dans la table [toucher du bois]. J'écoute des personnes dire quelque chose : « ah, tu peux être morte! » Alors, tu fais ça sur le bois, « nock » sur le bois. Beaucoup de choses comme ça. On croise les doigts aussi.

Et plus encore :

Si c'est une personne que moi j'y trouve toujours de la bonne énergie, et que c'est une amie que j'aime beaucoup, si elle me donne un compliment, je dis juste « merci ». Mais si c'est une personne que je trouve qu'elle est un peu... euh, jalouse de moi, et elle donne un compliment que tu sens que c'est comme un, un sourire jaune, donc, après, quand elle tourne le dos, je fais le signe de la croix! [Rire] Sinon, « ah mon Dieu... », ou le bois, je fais quelque chose! Sinon, je dis « bénis mon Dieu, bénis mon Dieu! »

Quant à Joseph, il se remémore tout d'abord les mesures prophylactiques que sa mère utilisait « pour de petites choses » :

Je sais que ma mère, quand ce gars venait, après, quand il partait, elle jetait du sel sur son passage. [Rires] Je ne sais pas si c'est arabe, méditerranéen, je crois que ça se fait en Italie aussi.

Rappelons-nous que cet individu (le « gars ») avait une « mauvaise énergie ». Le prochain passage est particulièrement intéressant :

C'est des conflits. C'est des conflits. Ça peut être des relations d'amitié, mais dans laquelle il y a la jalousie. Donc quand tu as un ami qui est jaloux, comme avec ma mère, ça l'attire le mauvais œil. C'est pour ça qu'un Arabe ne racontera jamais trop sur sa vie à quelqu'un qu'il ne connaît pas, à quelqu'un en qui il n'a pas confiance. Même si c'est quelqu'un en qui il a confiance, mais il sent que la personne est jalouse, il ne va pas développer trop sa vie privée en fait.

Si, pour Joseph, il apparaît évident que le phénomène du mauvais œil se manifeste lors de conflits avec les autres, plus encore, des conflits associés à l'envie, cette mesure qui consiste à ne pas révéler trop sur soi même est mise en place afin de ne pas susciter l'envie et en subir les effets négatifs :

Tu ne parles pas trop, mais en fait, tu parles jusqu'au moment où disons, tu peux parler de ce qui est positif, à partir du moment que tu sais que tu es protégé. Par exemple, avoir une entrevue, je n'en parlerais pas. Une fois que j'ai l'entrevue, je n'en parlerai pas. Si l'entrevue est positive ou négative, là j'en parlerai. Une fois que ça s'est passé. Mais avant non en fait. Parce que tu as besoin de toute l'énergie avant. Et après, une fois que c'est réglé, tu en parles.

C'est comme si pour ne pas dissiper l'énergie, la contrecarrer, et ce, en parallèle avec ce qui est noté plus haut, se centrer sur une action pour soi. La question de se (re) centrer sur soi par divers moyens est essentielle et surtout, dans un monde hétérogénéisant et dispersant.

En somme, les mesures prophylactiques pour nos trois interviewés se résument en ceci : émettre une formule de politesse après un compliment, ou même éviter de complimenter afin de ne pas donner le mauvais œil. Pour ne pas le recevoir, on s'abstient de parler trop d'un projet afin de ne pas recevoir cette mauvaise énergie. On peut également se procurer des amulettes ou encore effectuer quelques gestes : faire un signe de croix ou jeter du sel.

Jusqu'à maintenant, nous avons abordé la dimension du diagnostic, de la guérison et des mesures prophylactiques. Mais qu'ont à dire nos interviewés sur cette mauvaise énergie à laquelle ils font référence tout au long de leur récit?

5.6 Mal et malheur, le « négatif »

La prochaine dimension sondée, lors de notre terrain, est celle du mal. Isabelle nous dit :

Tu sens le mal. Ça ne s'explique pas, ce n'est pas quelque chose que tu peux détailler. C'est que tu sens, c'est comme s'il y a une lourdeur sur tes épaules, dans le sens que, comment je te dirais? T'as l'impression, tu sais quand tu te lèves un matin puis tu te sens « ouach ». [...] Bien tu as ce feeling-là constamment. Ça, ça ne passe pas. Il n'y a rien. C'est négatif. Tu as le goût de te trouver en forme cette journée-là ou tu vas mettre quelque chose de super beau : ça ne passe pas. Tu as ce sentiment négatif, là, qui est lourd.

Isabelle fait référence ici au mal ressenti. Cette lourdeur à laquelle elle renvoie est celle que nous avons abordée lors de la guérison. Mais plus encore, Isabelle signale aussi le mal comme provenant de l'extérieur de soi, reçu des gens :

Puis mal, c'est parce que... tu ne sens pas, tu ne te sens pas aimée non plus. C'est bizarre, t'as l'impression que les gens autour de toi ne te veulent pas du bien. Donc c'est vraiment au niveau de la sensation que tu as. Mais pas au niveau, ce n'est pas au niveau physique réellement que tu peux dire à quelqu'un : « bien regarde, c'est ce que ça fait physiquement ». C'est un état.

Pour Isabelle, le mal lié au mauvais œil n'est pas tant relatif au corps avec des indices clairement perceptibles, qu'à une disposition, une manière d'être qui n'est pas constructive ou qui est défavorable. Cet état néfaste est également associé à un environnement relationnel néfaste qui se manifeste ici par un sentiment d'absence d'affection émanant de cet environnement puis un état de conscience affectif qui laisse croire que cet environnement ne fonctionne pas de façon qui est avantageuse ou utile pour soi. Mais si « les gens autour de toi ne te veulent pas du bien », lorsque sondée sur le caractère volontaire du mal infligé, Isabelle nous dit :

Je peux dire la différence, j'ai une copine à moi, je le sais qu'elle, elle fait partie d'un groupe de personnes que je ne peux pas tenir trop près de moi. Je ne l'ai pas bannie complètement de ma vie, parce qu'on a une relation familiale, mais en même temps, sa jalousie, c'est une personne extrêmement malheureuse et extrêmement jalouse de nature. Donc si moi j'achète quelque chose de nouveau, ou une journée j'ai une sortie spéciale, je vais me faire coiffer, je le sens dans son regard que c'est : « tu m'écoeures, je suis jalouse ». Tu le sens. Par contre, que c'est vraiment volontaire? Non. C'est vraiment, je pense, que c'est un état qui la possède, mais qu'elle n'a pas contrôle dessus vraiment. Je pense que c'est vraiment depuis qu'elle est toute petite qu'elle a cette sensation-là, elle jalouse les autres gens. Au lieu d'améliorer elle, son sort, elle va envier les autres, mais elle ne changera pas son quotidien à elle. Donc peut-être à ce moment-là je te dirais que ça, ce n'est pas volontaire. Par contre, ce qui m'est arrivé suite au concours, sachant très bien les amis que j'avais à l'époque, eux l'on fait intentionnellement, une d'entre elles l'a fait intentionnellement, et ç'a fonctionné.

Donc, Isabelle distingue l'envie volontaire et non volontaire, car ne l'oublions pas, le mal dont il est question transige par l'envie. Alors dans le cas de l'envie qui n'est pas volontaire, Isabelle la conçoit comme « un état » que la personne ne maîtrise pas nécessairement. Ce qui paraît aussi intéressant est le fait de relier la jalousie (envie) au malheur vécu par une autre personne, malheur non ressenti par elle et donc non touché, examiné et du coup externalisé par la personne malheureuse sur un être non pas tant déresponsabilisé par rapport à soi que sensible et ouvert. Cela ouvre de manière plus explicite la dimension de qui est sensible au mauvais œil.²⁷

²⁷ Il est à noter que nous avons effectué une cinquième entrevue que nous n'avons pas analysée, la raison étant que cet informateur connaissait le mauvais œil, mais sans y investir de sens. En fait, il considérait le phénomène comme une croyance désuète. Le fait intéressant que nous avons pu tirer de cette entrevue est le fait que cet informateur n'avait

Quant à Sylvia, elle nous dit :

Moi je pense, par exemple, ce que tu as parlé avant, quand une personne lance sa parole, comme on va dire moi je suis en train de finir mon entraînement. Ma superviseuse me dit : « Sylvia, tu ne vas pas réussir ». Donc ça, c'est déjà très fort! Moi je fais comme ça [cogne sur la table] devant elle! Elle était fâchée, elle a dit, à moi : « Sylvia, la table n'a rien à voir avec ça! » Donc, moi je pense que la parole, c'est très fort. Donc si tu dis : « tu vas mourir » ou quelque chose comme ça, c'est très fort, parce que tu lances de l'énergie quand tu parles, même si tu ne veux pas. Donc, s'il y a vraiment une énergie entre nous, moi je pense qu'il faut faire attention à ce que l'on dit, spécialement si c'est lié avec des rêves, que la personne ne va pas réussir son rêve, si c'est lié avec l'amour, les relations, si c'est lié avec, même la santé de la personne, il faut faire attention.

Sylvia note quelque chose d'important : la force de la parole. Puisque l'humain communique avant tout avec la parole, n'est-ce pas à travers celle-ci que l'on peut exercer une influence sur l'autre, influence qui peut s'avérer négative? Quant au caractère volontaire de cette influence sur l'autre, Sylvia dit :

Non, je ne pense pas. Parce que même moi, ça m'est déjà arrivé. Je parlais de quelque chose comme ça à une personne, et après : « mais qu'est-ce que j'ai dit! » [À elle-même] Ce n'est pas conscient.

Si ce n'est pas conscient, l'effet n'en reste pas moins.

Pour Joseph, l'on reçoit le mauvais œil lorsque quelqu'un nous veut du mal :

C'est souvent quand quelqu'un, c'est lié à quelqu'un qui te veut du mal. Le mauvais œil, c'est souvent dans des circonstances de problèmes avec quelqu'un, ce n'est jamais personnel, mais tu peux avoir le mauvais œil, mais c'est souvent quelqu'un qui te met le mauvais œil chez les Arabes en fait. Ça peut être un regard, et souvent il y a l'envie.

Ce que Joseph nous dit ici est que la personne qui reçoit le mauvais œil n'a pas commis de « faute ». Pour l'état vécu par celui qui reçoit le mauvais œil :

Qu'on a reçu ou donné... Je pense que c'est... C'est un sentiment de malheur, tu sens que t'as le malheur sur toi. Tu sens que tu es impuissant contre ça, mais que tu sais que ça peut retourner en fait. C'est comme la chance quoi. C'est que pour cette période, t'as une période de malchance, ou quelqu'un t'a mis le mauvais œil, et oui, comment dire, t'as un dépit quoi, un sentiment de

pas une fine connaissance de ce qu'est l'envie, contrairement à nos trois informateurs principaux.

dépit, parce que tu ne peux pas vraiment lutter contre ça, et t'as toujours l'espoir que, de pouvoir contrer ça en fait.

Quelque chose de diffus, d'autant difficile à cerner, ce trait est revenu chez nos trois informateurs, d'où, devant l'incertitude et le flou, générer une forme de contrôle symbolique dans l'acte investi de puissance qu'il s'agisse de choix – renoncement de part d'objet, etc. En somme, ce mal provient en général à l'extérieur de soi, est associé à un environnement relationnel néfaste, et n'est pas nécessairement causé de façon volontaire.

5.7 Le compliment et son côté négatif : l'envie

Si au départ les compliments sont censés être des paroles louangeuses ou aimables adressées à quelqu'un pour le féliciter ou encore pour l'honorer, lorsque le phénomène du mauvais œil se déploie, c'est qu'ils peuvent cacher de l'envie. Isabelle illustre ceci avec ces exemples :

C'est qu'un moment donné ça devient, comment je te dirais, tu sens que ça devient maladif. Quelqu'un qui va dire : « c'est très beau ce que tu portes aujourd'hui, j'aime tes lunettes, elles te font super bien », tu vas le savoir, tu sens que c'est un compliment. « Ah, tu t'es encore acheté des belles lunettes, ouain, c'est beau ça hein, t'en a de l'argent... » Tu sens que... Il y a le ton, il y a le côté négatif qui vient avec le compliment, que t'as pas besoin de recevoir.

Dans le second exemple de compliment, Isabelle signale d'abord le ton, qui peut être une façon de parler qui révèle un sentiment, une intention. Ensuite, elle parle du « côté négatif » qui accompagne le compliment. Dans cet exemple, le côté négatif serait le fait de mentionner la capacité d'achat répétée du receveur de compliment. Ici, ce n'est pas que des paroles louangeuses et aimables qui honorent, par exemple la beauté de l'objet, et surtout que cet objet rehausse notre propre beauté, comme dans le premier compliment. Examinons maintenant l'extrait suivant :

Aussi, j'ai des gens, qu'on le voit, même je dirais récemment ça nous est arrive, il y a quelqu'un qu'on a connu, par rapport à un sport, que mon fils fait. Puis un des parents a l'air à vouloir devenir un peu comme mon mari, il est très très envieux. Mon mari a une belle voiture, il est en train de flatter son petit bijou, et

puis ce monsieur-là en question va venir le voir et dire : « ah, elle est belle ta voiture, mais la mienne est ben plus belle ». [...] Ne vient pas me dire qu'elle est belle ma voiture parce que ce n'est pas ça que tu veux! C'est de la jalousie, tu le sens.

Qu'est-ce qui ne va pas dans le compliment émis par ce monsieur? La première partie est « acceptable » : il signale la beauté de l'objet. Mais ensuite, il ressent le besoin (ou l'impulsion?) de comparer son propre objet et de noter la supériorité de ce dernier. Son objectif ne serait-il pas de simplement louer l'autre, mais plutôt de s'autovaloriser? En somme, dans ces deux extraits le problème se situe au niveau d'une absence de demande du récepteur de compliment. Il détient simplement son objet quand l'autre l'agresse, symboliquement évidemment : *le monsieur en question, il va vouloir venir parler avec mon conjoint, il insiste à venir le voir, mais c'est toujours pour le rabaisser.*

Isabelle note toutefois qu'il y a une envie acceptable :

Tu peux être envieux, quand tes jeunes souvent t'as des rêves de grandeur, il a des choses que t'as pas eues, surtout si tu étais peut-être moins fortuné dans ta, avec ta famille. Tu grandis : « Ah moi un jour moi je vais avoir ça ». Bien là je ne peux pas dire c'est envieux tu veux vire, tu veux avoir du mieux, c'est correct.

Alors, pour Isabelle, le désir d'ascension sociale est acceptable. Mais est-ce réellement de l'envie ou est-ce plutôt le fait de se donner un repère en fonction duquel on fait un effort? Elle récite aussi un autre exemple d'envie « acceptable » qu'elle compare par la suite à une envie « avec un côté négatif » :

Mais des fois tu peux comprendre. Un enfant va voir un autre enfant manger un cornet, il va être envieux parce lui en a pas, mais il en voudrait un. Est-ce qui lui souhaite du mal? Non. Il en veut juste un cornet. Ça ne s'explique pas, c'est juste la sensation de vouloir avoir ce qu'un autre a. Une copine à toi va s'acheter un nouveau vêtement, une nouvelle sacoche, une paire de bas, tu vas penser : c'est vraiment beau, j'aimerais ça en avoir. T'as une petite envie, mais pas négatif. T'as le goût d'aller, tu sais, en chercher. Mais si tu regardes ta copine et tu dis : ah, mais toi t'es chanceuse hein, t'as encore acheté du nouveau linge, toi t'es capable d'aller magasiner dans cette boutique-là, moi je ne peux pas ». Donc tu sais qu'il a une envie avec un côté négatif. Tu le sens. Comme le côté amer qui, qui vient avec le ton de la voix. [...] Cette copine en question, c'est souvent ça qui va arriver.

Alors pour Isabelle, désirer un objet qu'un autre possède n'est pas problématique en soi, c'est ce qu'elle nomme « une petite envie ». Le problème se situe ici non pas en terme de levier pour se valoriser, mais au niveau du dénigrement sous-jacent qui accompagne ce qui est censé être un compliment. Dans ce dernier exemple de mauvais compliment, nous voyons en premier lieu la dénomination de la chance (que l'autre a et que le donneur de compliment n'a pas?). Ensuite, le terme « encore » met l'emphase sur la capacité répétée de se procurer de nouveaux objets, puis s'ensuit une mention sur la capacité d'aller dans un endroit privilégié que le donneur de compliment n'a pas. Isabelle identifie bien le sentiment général qui se dégage de ce compliment : de l'amertume (*le côté amer*), ce ressentiment mêlé de tristesse, liée à une humiliation, une déception ou une injustice.²⁸ Isabelle poursuit son récit avec ce même exemple :

Au lieu de se dire si je le veux, je vais aller me le chercher tout simplement. Mais non, ça va être de te descendre un peu afin de pouvoir se sentir mieux, mais elle changera pas. Encore, ça vient toujours à ce que je pense : que les gens vont envier sans essayer de changer leur sort.

Remarquons ici un côté passif du donneur de compliment négatif. En effet, selon ce récit, c'est tout comme si celui qui complimente ressent une injustice quant au fait que l'autre puisse posséder l'Objet; il agit ou plutôt s'exprime comme s'il lui est impossible pour lui de le posséder, ce qui, cela dit, peut être le cas!

Une autre idée ressort du récit d'Isabelle, soit le fait que les envieux qualifient les enviés de « chanceux » :

À la maison, on a eu un dégât d'eau. C'est arrivé tout dans la même semaine. Donc, mais, on faisait des rénovations, les gens, genre : « vous êtes chanceux vous autres d'avoir les moyens de faire des rénovations ». Ce n'est pas chanceux : t'as une maison d'une douzaine d'années, un moment donné t'as pas le choix de faire des rénovations. Mais il y a des gens que tu le sens. Ils vont dire : « ah, c'est de la chance que t'as hein toi! » Ou euh : « ah! toi tu parais bien, t'es chanceuse ».

²⁸ Rey, Alain, *Le Micro Robert*, 1988, p. 32

La chance, si elle est bonne ou mauvaise, c'est une « manière favorable ou défavorable selon laquelle un événement se produit » et est souvent associé au hasard, à la fortune et au sort²⁹. Or, où cela devient problématique est que les envieux peuvent voire de la chance, là où les envieux voient du travail :

Moi je peux dire, je m'entraîne, ça fait quinze ans que je vais dans un gym. Je me fais dire des fois par des filles qui vont arriver, qui vont venir une fois semaine, qui n'ont pas le goût d'être là, qui ne forcent pas sur la machine puis elles vont dire : « ah! toi t'es chanceuse ». Je ne suis pas chanceuse! As-tu vu comment je travaille! Je viens ici pendant une heure de temps puis je n'arrête pas. Si tu faisais pareil, ça ne serait pas de la chance que tu verrais, ça serait du travail, ça serait une progression.

Ou encore du génétique :

Parce que souvent c'est au niveau matériel aussi que tu vas sentir l'envie. Tu vas le sentir au niveau, tu sais comme moi, physiquement je ne suis pas une grande personne, je ne suis pas une grosse personne, je n'ai pas beaucoup de mérite, ma grand-mère, ma tante, la famille c'est comme ça. Donc, j'ai le côté héréditaire, génétique est tellement fort, j'ai cette chance-là, physiquement parlant. J'ai d'autres de mes amis, bien eux leur génétique ça va être plus rond, puis ils vont avoir de la difficulté au niveau de la santé, au niveau, tu sais, au niveau... Mais, tu ne peux pas envier quelqu'un, c'est génétique, tu ne peux pas dire : « ah bien elle, elle m'écoeure », à cause de ça, c'est génétique. Est-ce que tu peux t'aider : oui. Au lieu d'envier l'autre et perdre ton énergie là-dessus, prends-toi en main, fait quelque chose. Donc moi, je ne sais pas si t'es capable de saisir la nuance, de comment je le vois? Puis comment je le ressens aussi.

Et qu'est-ce qui est envié?

Je pense que les gens, encore aujourd'hui, l'aspect physique... Si t'as une belle maison, t'as une belle voiture, tu parais bien, déjà là, ça va pas bien, la moitié de la terre te haït! [Rires]

C'est sûr que souvent, il y a des gens pour une raison X sont moins choyés par la vie. Ils vont venir au monde, ils vont avoir un handicap, ou il va y avoir quelque chose, déjà là en partant, si tu viens au monde puis t'as la santé puis tu parais bien, oui, on pourrait dire que c'est enviable aux yeux des autres.

²⁹ Rey, Alain, *Le Micro Robert*, 1988, p. 155

Le récit de Sylvia va dans le même sens que celui d'Isabelle. Sylvia débute avec une comparaison entre une envie involontaire, qui peut être acceptable, soit « normale » entre les humains, puis une envie moins acceptable :

Ça, c'est une des choses auxquelles on pense beaucoup au Brésil, qui serait la raison du mauvais oeil. Donc, la jalousie c'est, même si tu aimes la personne, il y a des fois que tu vas être un peu jalouse, mais sans t'en rendre compte. Il y a des gens qui sont jaloux mauvais, vraiment mauvais, qui vont dire : « ah, je voudrais être cette personne, je voudrais son poste, je voudrais être dans son corps », ça c'est malade. Mais il y a des gens qui vont dire des fois : « wow, comme tu as maigri » par exemple, « je suis jalouse de toi! », blablabla, même si je ne vais pas le dire, tu vas sentir un peu de jalousie. Je pense que la jalousie c'est une chose normale entre les humains, mais quand elle est grande, elle est le pire de tous les péchés. Je pense que la jalousie est le pire des péchés. Parce que tu peux même faire du mal à beaucoup de gens à cause de la jalousie, et tu fais mal à toi-même. Jésus a été crucifié à cause de la jalousie. C'est ça.

Sylvia associe donc la « mauvaise envie » à un mal, que l'on fait à l'autre, mais aussi à soi-même. Si Sylvia n'offre pas autant d'exemples qu'Isabelle quant aux situations où l'envie émerge, elle résume bien ce qui est envié :

Qui est bien. Qui est bien ou qui a une chose, une qualité que l'on n'a pas. Moi je pense que c'est ça. C'est comme, c'est écrit dans la Bible aussi. On tire des pierres aux arbres qui donnent des fruits seulement. Les arbres qui n'ont pas, de fruits, les personnes passent et ne regardent même pas des fois. [...] Moi je pense que c'est une personne qui est très bien. Une personne qui est très confiant, capable de dire ce qu'elle pense, sans avoir peur de l'autre, ça c'est une chose. Une personne qui est riche aussi, parce qu'il y a beaucoup de pauvreté et de misère dans le monde. Peut-être que cette personne va être victime de la jalousie. Une personne qui est très belle peut l'être aussi. Et même des couples, comme Brad Pitt et Angelina Jolie! [Rire] Tout le monde envie Brad Pitt et Angelina Jolie! Ils vont même avoir des jumeaux! Des filles! Donc je pense que c'est les gens qui sont très bien qui vont avoir [subir] la jalousie. N'importe lequel : si c'est un bien matériel, si c'est physiquement, si c'est des qualités psychologiques, je pense que c'est ça.

En somme est envié ce que chacun qualifie de « bien », que ce soit un objet ou une qualité personnelle; on envie le bien-être intérieur, la richesse et la beauté. Sylvia rajoute que habituellement les gens qui envient, n'ont pas de confiance en soi, des gens qui n'ont pas de « self-confidence ».

Attardons-nous maintenant à ce que Joseph dit de l'envie :

L'envie c'est euh, vouloir tout ce que tu n'as pas quoi. Ou vouloir ce que tu va avoir, et tout ce que tu vas faire pour, et toutes... enfin... activités sociales qui vont découler de, de l'objectif de l'envie en fait. Tu vois? L'envie c'est tout ce que tu vas faire personnellement, mais c'est tout ce qui va influencer au niveau social, dans l'action que tu vas faire pour assouvir ton envie. L'envie c'est aussi, ça vient de toi, ça vient des autres par rapport à toi. Et il faut jongler entre ces deux, ces deux, l'envie ça vient des autres, ça vient de toi aussi en fait.

Premièrement, nous retrouvons encore une fois l'idée de vouloir ce qu'on n'a pas comme précédemment, mais Joseph ne distingue pas entre une mauvaise envie et une plus acceptable. En effet, « vouloir ce que tu vas avoir » est aussi de l'envie, tout comme les actions qui vont découler de cette envie. Il note aussi que l'envie vient également de soi. En fait, Joseph a une conception de l'envie qui englobe le processus entier. Il rajoute ceci : *l'envie c'est négatif généralement.*

Lorsqu'interrogé sur les compliments, Joseph nous dit :

Mais en fait c'est, il faut éviter de faire trop de compliments! [...] Parce que les compliments, il ne faut pas rajouter, ne faut pas vanter ce que tu as au niveau matériel et au niveau familial en fait. Donc, pour ne pas choquer quelqu'un, par rapport à l'envie, pour ne pas montrer que tu l'envies, il ne faut pas trop faire de compliments.

Ne pas (se) « vanter », c'est ne pas louer ses propres mérites, s'attribuer des qualités, que ce soit à tort ou à raison. Cette pratique est en fait une mesure prophylactique afin d'éviter de recevoir des compliments, et donc ne pas subir les effets négatifs de l'envie. Et, finalement, cet extrait résume bien ce qui est envié :

On envie celui qui a une situation sociale, meilleure que la tienne ou aussi bonne que la tienne, ou bonne tout simplement. On envie celui qui a une situation familiale positive, qui est capable de, la bonne santé, on envie la réussite, la bonne santé en fait et la richesse. [...] Celui qui a l'amour [...] On peut envier celui qui a réussi ou qui a quelque chose de positif sur un long terme, qu'on voit qu'il a réussi, mais qui tient à sa réussite quoi! C'est là que l'envie... ou on envie celui qui part du même point, et qui arrive beaucoup plus loin que toi alors qu'il a le même statut que toi à la base.

Pénétrons maintenant la dernière dimension, soit le regard.

5.8 Le regard qui communique

Lorsqu'interrogée sur le regard, Isabelle nous dit ceci;

Est-ce que t'as déjà senti ou t'as déjà vu quelqu'un, t'as l'impression si la personne elle avait des armes, elle pourrait te tirer dessus? Ou te poignarder juste par le regard?

Le regard ici a une portée, a des conséquences sur celui qui le reçoit :

On dit un regard vaut mille mots, bien c'est vrai. C'est vraiment vrai. Puis tu le sens. T'as la sensation qui vient avec. Tandis que des fois t'as un regard admiratif. Tu vas voir que ça va être un regard, la personne... Tu sais c'est beau, mais tu sens que, je peux dire que je voie ça dans mon fils. Des fois je vais m'arranger puis il va dire : « oh wow maman, t'es belle ». Je le voie qu'il est en admiration. Il trouve ça beau, il est content puis il est fier. Tandis que je vais avoir une autre de mes copines qui va me dire : « ouain, c'est beau, je ne sais pas si t'aurais pu acheter autre chose... » C'est, encore là, puis dans son regard, ça te regarde de la tête aux pieds, avec un certain dédain. Tu sens qu'il y a comme un dédain. Sens-tu la différence de l'autre qui a une admiration? Tu sens qu'il y a comme une complicité. Dans ce qu'il va dire, tu sens que t'as le goût d'être complice, de recevoir, dans le fond, le compliment qu'on te fait.

Regard complice de son fils comparé au regard de dédain provenant de l'amie qui observe, analyse, puis finalement dénigre, cet extrait illustre le caractère fondamentalement plurivoque du regard. Si le regard de l'enfant peut être admiratif ou interrogatif :

Bien, ce que je vais aimer, souvent moi, c'est niaseux, mais c'est le regard d'un enfant. Je trouve que les regards des enfants, les enfants sont purs; eux vont te regarder juste pour ce que tu es. Puis un enfant ne va pas te devisager de la tête aux pieds. Tu ne vas pas te sentir mal à l'aise. Tu vas sentir, bon, ça se pose des questions...

Chez l'adulte, la perception visuelle possède des aspects communicatifs sur l'intériorisation et l'interprétation de cette perception :

Donc pourquoi qu'on revient à parler de l'envie qui est, au premier regard c'est ça. Les gens souvent, tu vas te rendre compte de l'apparence, on regarde les belles filles dans un magazine, on peut être quatre filles assises puis on regarde le magazine. Tu vas toujours avoir une qui regarde : « ah wow, c'est beau, elle est belle, la fille est vraiment belle ». Une autre va dire : « ah! elle ne doit pas manger elle, elle doit être anorexique ». Donc, on voit déjà la

différence du regard qui est posé. Mais, quand même, la première attention est toujours au niveau physique, au niveau de l'apparence. C'est pour ça que dans tout ce que je t'ai compté, ça revient souvent à l'apparence, les matériaux, une belle voiture, une belle maison, mais c'est toujours ça, parce que dans le fond, les gens qui sont pauvres, qui n'ont pas la coupe de cheveux de l'année, le manteau de l'année, la botte de l'année, bien ils ne se font pas regarder tellement. Donc, ils ont moins ce regard-là.

Le regard apparaît donc comme un véhicule exemplaire à l'envie. Cette idée est aussi exprimée par Sylvia :

C'est vrai qu'il y a des regards... Tu peux voir ça, je te le jure! Quand la personne te parle de choses avec un peu d'envie, tu peux voir dans le regard. C'est vrai. Il y a même, je ne me souviens pas qui, mais j'ai déjà eu un cas quand la personne parlait des choses, j'avais des [...] Des frissons; donc à cause du regard.

Le prochain extrait du récit de Sylvia décrit la manière dont regarde la personne qui envie :

Je pense des regards plus bas, et pas directement dans tes yeux, plus diagonal on va dire! [Rires] [...] Un regard diagonal, comme : « ah, tu es belle » [imitation d'un regard de côté]. Ou sinon, un regard très critique, comme elle va te regarder des pieds à en haut, quelque chose comme ça, sinon elle ne te regarde pas! Ou un regard très détaillé, ou pas de regard du tout, tu sais, mais c'est ça.

Un regard bas, un regard de côté (« diagonal ») qui fuit les yeux de son interlocuteur, ou encore un regard qui scrute, les modes d'expression de l'énergie négative qui circule à travers le regard sont multiples. Sylvia poursuit en disant comment elle n'aime pas être regardée :

Je pense que c'est quand quelqu'un me regarde avec critique. [...] J'ai mis une robe, quelque chose, peut-être que je n'avais pas envie d'être maquillée et la personne te regarde et fait : « hum... » Comme « ironie », tu sais? Et je n'aime pas aussi être regardée avec jalousie. Donc, c'est les deux que je n'aime pas.

Et comment aime-t-elle être regardée?

Moi, dans les yeux. Oui... oui... Je n'aime pas parler avec une personne qui ne me regarde pas. [...] Oui, dans les yeux, et je ne sais pas, j'aime regarder avec joie... c'est ça. Avec l'amour. Quand je regarde ma mère, je regarde mon père... En ce moment, c'est plus ma mère et mon père! Et mon chien! Et mes amis!

L'important dans le regard semble être le sentiment transmis; dans son versant positif, ce serait ici la joie et l'amour. Cependant, les façons de regarder sont fortement teintées par la culture dans laquelle le sujet évolue. En effet, ce qui est considéré comme positif ou négatif est tributaire de la culture. À ce sujet, Joseph nous informe de ceci :

Bien, par exemple, chez les Arabes, on ne regarde pas trop dans les yeux. Pas trop longtemps parce que c'est mal vu, c'est impoli, c'est lié à ça aussi, tu ne regardes pas quelqu'un dans les yeux pour pas lui attirer le mauvais œil. Pas trop longtemps, tu peux, mais pas trop. Et souvent, c'est une marque de non-respect de regarder quelqu'un dans les yeux.

En ce qui concerne le regard de celui qui jette le mauvais œil, Joseph nous dit tout simplement ceci : *Ceux qui jettent le mauvais œil? C'est un regard plein d'envie. [...] Ou c'est un regard négatif aussi; mépris aussi.* Ce qui résume la manière qu'il n'aime pas être regardé : *Mépris! Un regard de mépris. Ou un regard amusé, genre moqueur. Ou un regard incompris. Quand t'essaies de parler puis on ne te comprend pas! Puis tu le vois dans le regard de l'autre! Ou encore : Je ne supporte pas aussi qu'on me regarde fixement.*

À l'opposé, le regard apprécié est celui qui communique de l'admiration : *Bien comment? Qu'on m'admire, quoi! [Rire] Un regard d'admiration!* Puis il rajoute immédiatement ceci : *Ou un regard euh... ouais, si une fille me regarde avec envie, ça me fait plaisir!* Joseph fait référence de toute évidence à l'univers de la séduction, où « l'énergie » qui se dégage de l'envie ne serait pas problématique.

En somme, chez nos trois informateurs, le regard informe, communique sur le senti de celui qui l'offre, tout en ayant un effet sur celui qui le reçoit, que ce soit un regard complice, admiratif, de joie et d'amour, ou plutôt un regard critique, jugeant, ironique et envieux.

5.9 Conclusion

Nous avons donc présenté dans ce chapitre les résultats et l'analyse de premier jet des récits recueillis auprès de nos informateurs selon les grands thèmes identifiés au chapitre I. Cet état des lieux descriptif, mais selon les groupements cohérents avec les concepts vus au préalable, nous a permis au minimum de nous rendre compte de la présence actuelle du phénomène et des interprétations qu'en donnent nos informateurs. Ces interprétations doivent maintenant être confrontées et replacées dans d'autres ordres de discours.

CHAPITRE VI

AVANCÉE DANS L'INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS : THÉORIE MIMÉTIQUE ET MAUVAIS OEIL

6.1 Introduction

Le but de cette recherche exploratoire n'est pas tant d'arriver à une généralisation de cette « appréhension moderne » du phénomène, mais plutôt d'explorer les motifs susceptibles d'expliquer sa pérennité. À cet effet, nous avons avancé l'idée que le phénomène du mauvais oeil consiste à neutraliser la violence que peut potentiellement générer l'envie. En croisant les données issues de notre quête documentaire, les données recueillies sur le terrain, et notre cadre théorique girardien, nous tenterons ici de répondre à nos questions de recherche. Il sera question en premier lieu des concordances avec les écrits. Nous aborderons ensuite les discordances avec 1) le thème de la « déresponsabilisation » et la « protection face au mal », 2) les trois appréhensions identifiées du phénomène, puis 3) l'idée de la perspective par laquelle peut être abordé le mauvais œil, soit à partir d'un point de vue extérieur auquel nous opposons celui de la victime. À ces réflexions, nous revenons d'une part à l'idée de la violence avec la théorie mimétique et d'autre part à l'appréhension moderne du mauvais œil. Finalement, nous ferons état des nouveaux liens qui peuvent être ÉTABLIS et des nouvelles questions émergentes, auxquelles nous ajoutons de nouveaux éléments bibliographiques avec l'ethnopsychiatrie.

6.2 Les éléments saillants : les concordances avec les écrits

À prime à bord, ce qui est intéressant est, comme nous l'avons mentionné au point 5.3, la concordance entre la description du phénomène du mauvais œil de nos trois informateurs et l'image synthétique telle que définie par Galt (1982). Nous ne reviendrons pas ici systématiquement sur ces dimensions, à l'exception de l'envie, fil conducteur de ce mémoire, et du mal, dimension qui permet d'illustrer notre propos. Plus encore, cette conformité se retrouve avec la majorité des éléments du chapitre II où nous avons fait état de circonstances et situations dans lesquelles le mauvais œil se manifeste, soit les *relations d'envie*, selon diverses études de cas (les éléments discordants seront abordés plus loin). Il est à noter que contrairement à ces études qui portaient chacune sur une analyse « groupale », soit dans des communautés, notre étude portait sur l'interprétation individuelle offerte par chacun de nos informateurs. Par conséquent, il nous est impossible d'entrer dans un réseau ou une communauté et rendre compte avec plus de justesse des relations de pouvoir présentes lorsque se déploie le phénomène. Peut-être est-ce là ce qui a amené les discordances? Néanmoins, les concordances sont là : par exemple, Gosh (1983) affirmait que le mauvais œil offre un cadre explicatif quant à la chance et aux évènements importuns et il en va de même pour nos informateurs. Ensuite, l'idée de la « vision du bien limité » émise par Foster (1965) par laquelle l'on croit que les choses désirables (la richesse, le statut et l'amour) existent en quantité limitée, semble être d'actualité, car, rappelons-nous qu'Isabelle affirmait même *a contrario*, que la personne envieuse pourrait simplement se procurer l'objet convoité sans à avoir à envier, par exemple. D'ailleurs, ces trois exemples de choses désirables apportées par Foster se présentent sous des registres différents et sont manifestes d'une conception généralisée de l'avoir : or, on peut « avoir » de l'argent, du prestige, mais qu'en est-il de la beauté et de l'amour? On ne détient pas ces éléments et le discours de nos informateurs, en nous l'indiquant, apportent une nuance à la théorie préalable. De plus, les acquis, même au plan physique, peuvent résulter de l'effort.

Ensuite, l'étude du niveau corporel de Herzfeld (1986) démontre que le diagnostic et la guérison sont des activités symboliques qui, souvent, font référence autant à un désordre social que physique. Le remède passe alors par l'absolution du malade face à la responsabilité de sa condition. Une explication à l'inexplicable et/ou une cause sociale au désordre ressenti? Cette dernière piste serait intéressante en regard de la convoitise suggérée, voire même alimentée par la publicité et par les « success story » relayées par les médias. Il aurait été intéressant de recourir aux nombreux travaux portant sur le « culte » actuel de l'apparence et de l'image, mais ce n'était pas l'objectif de ce mémoire.

Mais la concordance la plus marquée est celle de la dimension de l'envie. Les récits de nos informateurs concernant l'envie fonctionnent en tous points avec la définition d'Alberoni (1995) que voici de nouveau :

« un mécanisme de défense que nous mettons en oeuvre quand nous nous sentons diminués par la comparaison avec quelqu'un, avec ce que possède cette personne, avec ce qu'elle a réussi à faire. C'est une tentative maladroite pour récupérer la confiance, l'estime que nous avons de nous-mêmes en dévalorisant l'autre. » (Alberoni, 1995, p.13)

Ce mécanisme a été très bien illustré par les propos des informateurs. En fait, ce qui attire l'attention est la connaissance que nos trois informateurs ont de l'envie. Rappelons-nous de l'entrevue effectuée auprès du cinquième participant, où nous n'avons pu retirer des éléments analysables. Ce participant n'était pas en mesure d'explicitier ces réponses, notamment ce qui concernait l'envie. C'est tout comme si le phénomène du mauvais œil conduit à un savoir, le cas échéant à une fine connaissance de ce sentiment qu'est l'envie. Nous reviendrons sur la dimension de l'envie, mais tout d'abord, posons notre regard sur ce qui, dans notre analyse des récits recueillis, entre en dissonance avec l'analyse offerte dans les écrits scientifiques.

6.3 Les discordances avec les écrits scientifiques

6.3.1 Déresponsabilisation ou protection?

En fait, à la suite de notre terrain, nous remettons en question l'idée de la déresponsabilisation de la victime de mauvais œil quant au malheur qui survient puis le transfert de sa culpabilité vers un bouc-émissaire. Cette remise en cause ne met pas en doute l'existence première, en soi, de cette dynamique, mais vise plutôt à mettre en lumière une dynamique différente. Cette différence provient du fait, estimons-nous, que nous avons adopté la perspective du premier concerné, en l'occurrence, celle de chacun de nos informateurs, mais aussi, que nous avons placé l'envie au centre du phénomène. En effet, ce faisant, et en tenant compte de la « mauvaise énergie » (nous y reviendrons) qui se dégage de la personne envieuse, et des effets qu'elle a sur la personne enviée, les actions entreprises par ceux qui reçoivent le mauvais sort ne sont-elles pas en quelque sorte justifiables, que ce soit par les mesures mises en place pour se protéger de cette mauvaise énergie, pour atténuer les sources d'envie ou encore pour sentir un retour au bien-être une fois que cette mauvaise énergie les a affectés? En outre, l'analyse à partir des récits de nos informateurs a mis en lumière le caractère relationnel des troubles qui affligent la personne recevant le mauvais sort. Cette idée se retrouvait en soi dans les écrits également sous l'appellation de désordre social. On pourrait tirer plus loin la signification de désordre social et nous demander si le culte de l'apparence véhiculé dans les mots d'ordre sous tous les véhicules médiatiques, en tant que nouvel ordre social (socio-économique) ne venait pas générer ou contribuer à générer une sorte de désordre socioaffectif par le caractère univoque des modèles présents.

6.3.2 Les trois appréhensions du mauvais œil

Mais avant de poursuivre notre réflexion sur la remise en cause du transfert de la culpabilité vers un bouc émissaire, il est important ici de signaler que nous retrouvons finalement dans ce mémoire trois appréhensions du mauvais œil : celle qui se retrouve en Italie (Galt, 1982) et en Grèce (Herzfeld, 1986), celle qui se

retrouve au Maroc (Akki, 2001) et en Égypte (Gosh, 1983), puis finalement, celle de nos informateurs, ce que nous avons nommé « l'appréhension moderne ». Ce qui nous permet d'apporter ce découpage ou cette distinction est l'emphase mise sur le coupable du mauvais œil. Pour nos informateurs, le mauvais œil est vécu de façon plutôt personnelle : Sylvia et Joseph n'ont pas recours aux guérisseurs, ils usent leur connaissance du mauvais œil surtout à titre préventif, ce que fait d'ailleurs Isabelle depuis qu'est survenu ce grand malheur. Sylvia a même affirmé que nous sommes tous sujets à envier puis que c'est « normal entre les humains »; d'où l'importance de la prévention avec les mesures prophylactiques? En Europe, dans de petites communautés, il y a un manque d'intérêt quant au coupable : l'accent est mis sur la guérison et la sollicitation du coupable lors du rituel de la guérison ne laisse à ce dernier aucun stigmate, contrairement à ce qui se passe au Maghreb.³⁰

Alors, dans les études de cas en Europe, lorsque la victime de mauvais œil sollicite un guérisseur et que le rituel de guérison implique la collaboration du « coupable », cela ne favorise-t-il pas une communication entre les deux? Nous pourrions voir cela comme une manière de régler une problématique sans être nécessairement un transfert de culpabilité vers un bouc-émissaire. Par le terme « régler », nous n'entendons pas nécessairement amener une solution définitive à la situation problématique, mais du moins, la soumettre à une certaine modération.

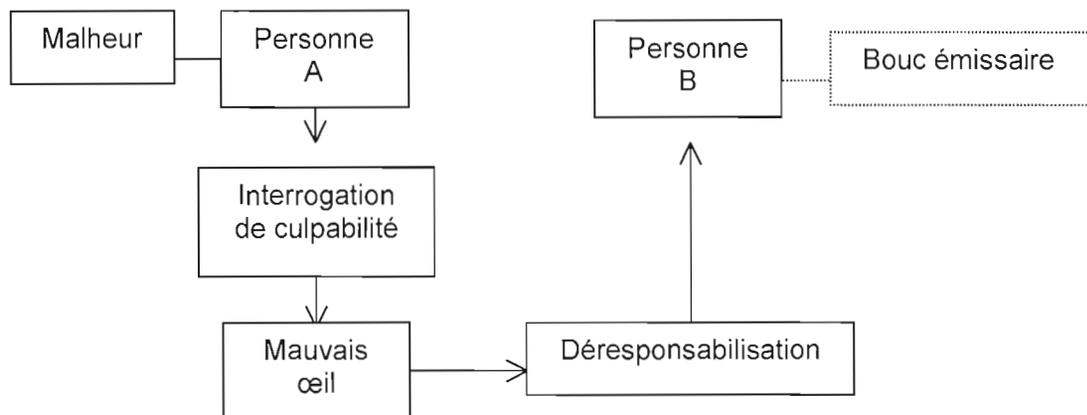
³⁰ Un certain questionnement découle de ce constat. En effet, le phénomène du mauvais œil existe depuis bien avant Jésus-Christ. Le danger de l'envie est connu. Nous pourrions dire que le phénomène du mauvais œil agit d'une manière que Girard associe au mythique, c'est-à-dire, avec le sacrifice d'une victime, avec un bouc émissaire. La question que nous nous posons est la suivante : est-ce que l'avènement du christianisme est venu alléger le processus de « bouc émissairisation »? (Voir point 3.8, La différence judéo-chrétienne) Est-ce que l'influence de Jésus Christ est à l'origine du désintérêt quant au coupable sur l'île de Pantelleria par exemple? Nous avons remarqué que dans les études de cas étudiés et effectués au Maghreb, il semble y avoir une plus forte stigmatisation des coupables de mauvais œil. Le processus de « bouc émissairisation » semble y être plus fort, ou apparaît de façon plus claire. Alors, est-ce que cette tendance à culpabiliser le coupable dans le phénomène du mauvais œil est récurrente dans les sociétés musulmanes? Il serait intéressant d'explorer cette voie ultérieurement avec une étude systématique de toutes les études de cas effectuées en Europe et au Maghreb.

6.3.3 Une question de perspective (intérieure/extérieure)

En fait, nous avançons l'idée que dans le phénomène du mauvais œil, celui qui reçoit le mauvais sort se doit de trouver une réponse à ses malheurs à l'extérieur de lui-même, car *a priori*, il n'en trouverait pas à l'intérieur. Girard affirme d'ailleurs (voir point 3.3) que la violence (telle que nous l'avons défini préalablement) est la résultante d'une collaboration négative à l'endroit de laquelle l'aveuglement narcissique s'arrange toujours pour ne pas la repérer. Nous reviendrons sur cette piste, mais retenons que les problématiques mises en lumière lorsque se déploie notre phénomène sont des ennuis relationnels, des difficultés au niveau interpersonnel. Cela se passe donc par rapport à un autre.

Rappelons-nous aussi le double discours de Sylvia (point 5.3.) où son récit oscillait entre une perception extérieure et intérieure. Par sa perception extérieure, plutôt sceptique, elle relatait des exemples de déploiement du mauvais œil dont elle a été témoin, mais qu'elle n'a pas vécus elle-même et où elle notait que lorsqu'un malheur inexplicable survient, par exemple une plante qui meurt ou un enfant qui tombe malade, la personne qui vit ces malheurs (personne A dans le tableau qui suit) trouve une réponse à ses malheurs en l'action du mauvais œil et dès lors transfère la culpabilité qu'elle pourrait vivre vers une personne responsable du mauvais sort (personne B), ce qui exprime l'idée de la déresponsabilisation quant à ces malheurs vers un bouc-émissaire. Le tableau qui suit illustre cette perception du phénomène qui concorde également avec le regard posé sur le mauvais œil dans les écrits scientifiques, par exemple Akki et Girard.

Figure 6.1 : Le mauvais œil incluant une déresponsabilisation.



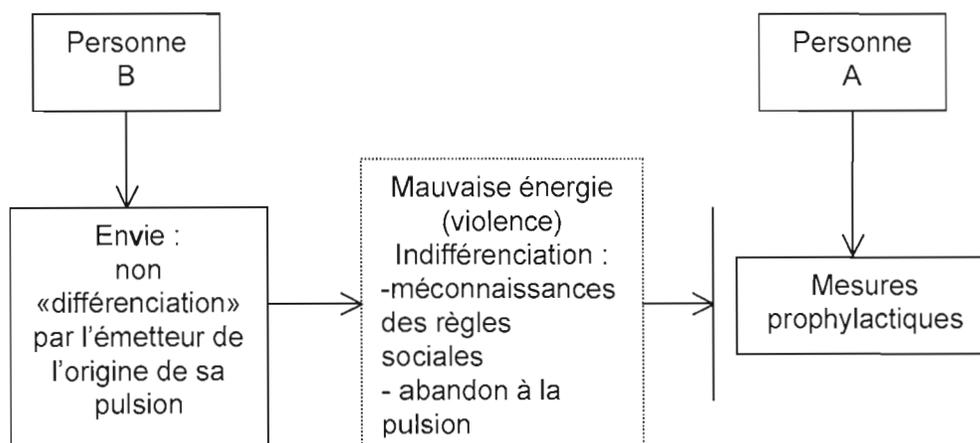
Revenons maintenant à Sylvia. Nous avons noté une vision à partir de « l'intérieur » de la part de Sylvia lorsqu'elle raconte la fois que sa tante la traita pour le mauvais œil (au point 5.4). Si au départ elle raconte avec amusement et détachement les rituels de guérison du mauvais œil, c'est quand elle réfléchit sur cet événement qui la concerne qu'il lui est devenu possible de noter le bienfait des rituels opérés par sa tante et qu'elle a finalement adopté un point de vue plus intériorisé. Non pas tant dans les causes que dans la manière de composer avec l'incident. La question que nous posons alors est la suivante : est-ce lorsqu'on regarde le phénomène de l'extérieur sans y être concerné que l'on peut voir la dynamique telle qu'émise par Sylvia, mais aussi par les écrits scientifiques, telle que l'étude d'Akki et également telle que le regard de Girard sur le mauvais œil? Mais lorsque nous adoptons la perspective de la victime du mauvais sort, par exemple celle d'Isabelle, notre première co-chercheuse, ne peut-on pas voir une perspective différente? Pour répondre à cette question, revenons maintenant à l'idée de la violence.

6.4 Violence et théorie mimétique

Nos informateurs nous ont largement parlé de la « mauvaise énergie ». En bref, cette mauvaise énergie provient en général à l'extérieur de soi et est associée à un environnement relationnel néfaste, même si elle n'est pas causée de façon volontaire. Elle est décrite parfois comme une influence négative ou comme un état malfaisant ou simplement non bienveillant associé à un environnement relationnel perturbateur, manifeste dans un sentiment d'absence d'affection ou d'indifférence émanant de cet environnement. Elle se retrouve également associée à l'envie, lorsqu'un compliment détient un « côté négatif », par exemple, un ton amer qui l'accompagne, un dénigrement sous-jacent au compliment, ou encore une tentative d'autovalorisation que le donneur de compliment négatif croit obtenir en se comparant puis en notant sa supériorité face à l'envié (voir point 5.7). Cette mauvaise énergie est en fait, croyons-nous, une des manifestations de la violence dont traite Girard.

Ce dernier parle en terme de désir mimétique. Il distingue un mimétisme positif d'un à tendance négative. Ce mimétisme négatif engendre la rivalité (mimétique) à laquelle il attribue la responsabilité de la fréquence et de l'intensité des conflits humains. Cette rivalité mimétique engendre à son tour une double imitation incessante qui est une action réelle qui altère nos rapports avec autrui, ce que Girard nomme le processus d'indifférenciation et qui ne fait qu'un avec la violence. Nous avons aussi parlé de la culture humaine comme essentiellement un effort pour empêcher la violence de se déchaîner en instituant des règles qui créent des différences, en instaurant un ordre institutionnellement validé et relativement garanti. À cet effet, nous avons émis l'idée que le mauvais œil pourrait être considéré comme un mécanisme de gestion d'envie (Dundes, 1981) afin de gérer la violence qui peut émaner des rapports humains, puisque, dans la pensée de Girard, les individus sont naturellement enclins à désirer les Objets possédés par leur prochain, à désirer les désirs de leurs prochains. Si nous tenons compte de ces éléments, notre vision du mauvais œil serait par conséquent la suivante :

Figure 6.2 : Dynamique du mauvais œil comme mécanisme de protection contre l'envie.



Alors, si nous revenons maintenant à notre question de recherche — existerait-il un lien entre le phénomène du mauvais œil et la nécessité de neutraliser ou de conjurer la violence que peut générer l'envie? — nous pouvons répondre qu'effectivement ce lien existe. Le mauvais sort représente alors la violence que perpète l'autre à notre endroit, qu'elle soit petite ou grande, à bas bruit ou plus ardente. Dans cet ordre d'idée, le mauvais œil, quant à lui, est une sorte de structure ou plutôt de savoir transculturel et transhistorique, de la « culture humaine » comme effort pour empêcher ou du moins limiter et conjurer cette violence.

6.5 L'appréhension moderne et la pérennité?

Notons d'abord que, si le fond de l'appréhension moderne du mauvais œil concorde avec l'appréhension traditionnelle, ce ne sont pas tous les éléments qui s'y retrouvent. Les « modernes » utilisent seulement ceux qui leur conviennent, dans ce cas-ci, principalement les mesures prophylactiques. Ceci peut être dû au fait que dans une société dite postmoderne, le mauvais œil n'est pas une pratique courante

et acceptée, et donc ne peut être un élément de communication systématique pour régler des problèmes en incluant l'autre et toute la communauté. Son expérience est vécue individuellement, et devient un mécanisme de protection contre la mauvaise énergie (la violence) des autres, alors que le désarroi peut gagner en regard des autres mécanismes, tels le recours à la médecine « allopathique », les pouvoirs juridiques et les médiations de divers ordres.

Aussi, nous avons noté que dans l'envie, il y a un défaut d'agir, au sens de construire pour soi, de travailler à développer le trait pour soi. (Voir le récit d'Isabelle, p. 89). Dans la résolution du mal, il y a justement d'abord une ferme résolution à effectuer un changement, ensuite un appui sur du rite qui renforce, et enfin une mise en place effectuée de quelque chose qui permet d'avancer. Bref, contre l'œil, il se trouve le mouvement.

Alors pourquoi la persistance du phénomène dans un monde postmoderne? Sa persistance dans la marge révélerait actuellement non seulement le besoin auquel il répond, mais l'obsolescence de plusieurs autres remparts. On pourrait dire que les sources d'envie se multiplient et s'amplifient si l'on considère l'importance des marqueurs du bien paraître et la publicité qui les entoure. On peut aussi avancer que de leur côté, les repères moraux institutionnalisés s'affaiblissent, au profit de la valorisation de l'authenticité entendue très souvent comme l'expression directe des affects. C'est ainsi que l'envie, et ses multiples modes d'expression, deviendrait un affect à la fois « naturel » et amplifié par un type de culture en dominance axé sur la valeur sociale comme équivalent à la possession (biens, prestige) et à l'apparence agréable. Cette prévalence à l'envie serait en hausse en raison de cette multiplicité des « objets » de convoitise associés à l'apparence et donc à ce qui se voit au premier « œil ».

6.6 Les nouveaux liens et le questionnement émergent

À la suite de notre démarche, plusieurs questions font surface et ne peuvent trouver réponse dans ce mémoire. Par exemple, comment nos informateurs définissent-ils le « traditionnel » et qu'est-ce qui fait qu'ils s'en dissocient? Quel est le lien plus profond qui unit le regard à l'envie? Le mauvais œil permet-il de régler des problèmes relationnels sans affront direct avec la personne concernée? Évitements possible de conflit ouvert et du coup, de traiter le problème au profit possible d'un repli relationnel? En effet, ici, on fait l'introspection associée à ses propres manques, mais le mauvais œil (idée de psychosomatisme) est une pathologie relationnelle. À la différence des traitements de pathologie relationnelle où chacun des membres doit se sentir concerné et vouloir activement participer à la guérison, ici, si le coupable est trouvé « hors de soi », il peut certes participer au rite, mais souvent son absence oblige à créer un filet prophylactique, augmentant du coup la méfiance et possiblement les remparts isolationnistes. Ou encore, démontrant l'hiatus entre d'un côté l'idéal de rapports humains basés sur le respect confiant et d'autre part une réalité de déqualification de la beauté du lien social. En tout état de cause, démontrant la sélectivité obligée et alerte des liens de confiance.

En outre, nos entrevues ont été faites au niveau individuel, donc c'est en partant de l'expérience de l'individu, de son discours et de sa perspective. Il est à noter qu'une recherche effectuée à l'Université du Québec à Trois-Rivières (Habimana, Massé, 2000) montre que les gens ne se reconnaissent pas « envieux ». Aussi, « manifester publiquement de l'envie par la colère dévoilerait la présence d'un sentiment d'infériorité. Les gens préféreraient donc nier en eux l'existence d'un tel sentiment afin de se soustraire au regard réprobateur de leur pairs » (Munger, Leroux, Habimana, 2001, p.27). C'est donc avec des questions indirectes que les chercheurs ont pu identifier l'envie chez les participants, indiquant ainsi, malgré eux, la dévalorisation sociale de ce sentiment, ce qui ne l'empêche d'exister. Quoi qu'il en soit, ces éléments sont à prendre en compte lorsque sont interrogés non pas des informateurs, mais des « sujets participants ».

6.7 Éléments bibliographiques additionnels : l'ethnopsychiatrie et la guérison

« La bio-médecine, qui est aujourd'hui dans une position de pouvoir dans les sociétés dites "modernes", regarde de haut la démarche "ethnopsychiatrique". Et, plus elle s'enlise dans son "délire biochimique", plus elle est persuadée qu'elle est "universelle", donc autorisée à imposer à la planète entière sa vision de la santé et de la maladie... » (Sterlin, 2006 p. 180)

La cause suscitant ou participant à la folie étant perçue comme extérieure, ce qui est à la fois juste en cas d'acharnement externe, et partiel en cas de délire de (persécution paranoïde, par lequel l'individu se perçoit non seulement comme victime, mais systématiquement persécuté ou la cible concentrée du « mal » environnant) nous avons besoin d'une guérison extérieure. Tous les participants ont affirmé que le phénomène se déploie lorsque les malheurs qui surviennent n'ont aucune explication. Or, « donner un sens à notre environnement, puis à nos expériences et enfin à notre vie est tout aussi fondamental et spontané que le principe de plaisir tel qu'énoncé par Freud. [...] L'Être humain est producteur de sens et il ne peut se soustraire à cette contrainte de l'appareil psychique. » (Frankl, 1970, in Porceau et Borges, 2006, p. 52)

S'il n'y a pas de réponse du pourquoi à l'intérieur de nous-mêmes et que l'on cherche une réponse à l'extérieur, l'idéal ne serait-il pas de concevoir de manière dynamique (ce que font les informateurs) en identifiant l'effet sur soi, intérieur et extérieur, mais en cherchant d'abord la cause externe, ce qui n'exclut pas toujours un élément issu de soi. Il y a là l'enjeu essentiel du dosage dans l'identification de la dynamique. Quoi qu'il en soit :

« La souffrance est universelle, elle fait partie de la condition humaine mais sa mise en forme, son expression, est fondamentalement culturelle tout comme la manière d'y réagir ou de composer avec elle. Nous savons que certaines des grandes fonctions psychologiques de la Culture sont de rendre le Réel supportable, de protéger l'individu et le groupe en mettant à leur disposition des modalités de défense, des significations, des solutions possibles de réparation. » (Porceau et Borges, 2006, p. 44)

Le phénomène du mauvais œil apparaîtrait dès lors comme une forme de la Culture autorisant ce dispositif.

CONCLUSION

1. Synthèse de la recherche

Ce mémoire de maîtrise consiste en une recherche exploratoire sur la croyance en le mauvais œil. Nous savons maintenant que ce dernier est un mauvais sort qu'une personne peut jeter sur une autre en lui donnant paradoxalement, « trop » de compliments, en lui exprimant « trop » d'admiration, en l'occurrence en lui témoignant de l'envie. Ce mauvais sort cause différents malaises physiques et sociaux. En guise de guérison, un ensemble de rituels existe. L'individu importuné peut aussi recourir à un guérisseur qui effectue un rite incluant un diagnostic et un traitement. Enfin, pour se protéger soi-même un ensemble de mesures prophylactiques existe.

Nous avons constaté que lorsque le mauvais œil est étudié, c'est selon une appréhension « traditionnelle » du phénomène. Or, le fait est que le phénomène du mauvais œil est toujours actuel, également dans des sociétés contemporaines et occidentales telles que l'Europe, et ici même, en Amérique du Nord.³¹ Lors de ce mémoire, nous avons donc fait connaître une appréhension plus moderne du phénomène — ce qui constitue sans doute l'originalité de notre étude — et avons tenté d'exposer des motifs susceptibles d'expliquer la pérennité du phénomène. Aussi, la dimension de l'envie a été privilégiée, en se posant une question centrale : est-ce que le phénomène du mauvais œil consiste à neutraliser la violence que peut potentiellement générer l'envie? Pour répondre à cette question, nous avons donc fait d'abord la genèse et la description de l'appréhension traditionnelle du mauvais œil selon les écrits, résultats de notre quête documentaire. Notre cadre conceptuel qui en découle est construit à l'aide de données issues de différentes études de cas.

³¹ Il est à noter que depuis la fin du « terrain », nous avons trouvé plusieurs personnes qui respectaient nos critères de sélection et auraient donc pu nous accorder une entrevue.

À ces données sont combinés des éléments théoriques de la psychosociologie, avec Alberoni (1995), de l'anthropologie du religieux avec Girard (1999, 2001, 2002), puis de plusieurs autres auteurs présentés tout au long de ce travail.

Enfin, au sein du développement des études en communication et en santé, et singulièrement du contexte de brassage multiethnique, le mauvais œil se révèle exemplaire dès lors que l'on veut lier l'ethnopsychologie et les moyens de diffuser ce qui contribue (ou non) à la santé, autant publique, que celle des particuliers. Son exploration peut contribuer à faire comprendre diverses manifestations de déséquilibres psychologiques et somatiques en éclairant ce qui peut contribuer autant à sa prégnance qu'au fait qu'il soit l'objet de recherche relativement méconnu au Québec.

Pour arriver à nos fins, nous avons eu recours à l'entrevue semi-dirigée pour la cueillette de données et ce, formellement auprès de trois personnes. Le souci qui anime ce recueil de données tient au fait de se tenir le plus justement et le plus fidèlement possible à proximité de l'expérience du mauvais œil telle que décrite et analysée par ceux qui font usage du mauvais œil. Ceci permet de rendre compte de certaines convergences et divergences avec l'appréhension « traditionnelle » tel que l'on retrouve dans les écrits. Nous avons aussi fait le lien entre le mauvais œil et la nécessité de neutraliser ou de conjurer la violence que peut potentiellement générer l'envie puis fait connaître la valeur thérapeutique du phénomène, en tant qu'élément clef dans la quête de signification accolée à un mal que l'on subit.

Le mauvais œil, ainsi que la connaissance de son phénomène permettent donc aux individus d'acquérir une fine connaissance de l'affect qu'est l'envie et de certaines dimensions de relations et de la violence. Pas ailleurs, il serait intéressant ultérieurement d'interviewer des personnes pour qui le mauvais œil ne signifie que peu ou pas, sur les mêmes dimensions et voir ce qu'ils ont à dire sur ces dimensions. L'ethnopsychiatrie aurait pu servir également de cadre interprétatif explicite même si nombre de ses prédicats se retrouvent ici : sonder les

significations du mal, la sagesse populaire qui compose avec le mal et l'évacue. Aussi nous aurions pu travailler avec le mal-être, le corps, et adopter un point de vue de la sociologie du corps, ou encore de la socioanthropologie du corps. Toutefois, comme annoncé en introduction, le sujet de ce mémoire est extrêmement large, comporte une multiplicité d'approches possibles et est symboliquement fort chargé. Si nous avons pu recourir à de nombreux champs disciplinaires supplémentaires, et approfondir davantage plusieurs dimensions, le fil conducteur choisi ici fut limité à celui de l'envie et de la violence. Néanmoins, nous pensons que cette démarche s'avère tout à fait honnête pour un premier regard sur le phénomène. Dans un autre ordre d'idée maintenant, tentons de démontrer la valeur de la pertinence sociale et scientifique de cet objet d'étude.

2. Mise en valeur de la pertinence sociale et scientifique de cet objet d'étude

Avec les nouvelles réalités socioculturelles de la société québécoise, les cadres de travail habituels dans le domaine de la santé mentale sont repensés. À titre d'exemple, prenons le cas du processus d'évaluation clinique (voir De Plaen et *al*, 2005) :

« Bien qu'elle conserve une certaine part d'objectivité, l'évaluation clinique est en effet fortement teintée par le contexte socioculturel au sein duquel se sont développés nos outils théoriques et nos grilles évaluatives. Les mandats respectifs des institutions auxquelles sont rattachés les intervenants colorent également les façons de penser et de faire des professionnels. » (De Plaen et *al*, 2005, p. 281)

À ce sujet, la nécessité de prendre en compte ces dimensions institutionnelles et politique au-delà de la simple reconnaissance des différences culturelles en jeu, la nécessité d'adapter les contextes d'évaluation en situation transculturelle (l'approche transculturelle sera définie plus loin), puis la demande des intervenants concernés à donné naissance depuis 2001, à Montréal, à des séminaires transculturels interinstitutionnels :

À l'origine, ce séminaire visait à permettre avant tout un approfondissement des connaissances et des réflexions dans le domaine de l'interculturel pour les intervenants oeuvrant à des niveaux divers dans le secteur de la santé et des services sociaux. En place depuis près de trois ans, dans sa forme actuelle, le séminaire regroupe des intervenants de différentes professions (éducateurs, psychologues, travailleurs sociaux, infirmières) travaillant pour le CLSC Côte-des-Neiges ainsi que pour le Centre Jeunesse de Montréal, notamment la Direction de la Protection de la Jeunesse et les services du territoire de Côte-des-Neiges; des intervenants de l'organisme SARIMM (Service d'Aide aux Réfugiés et Immigrants de Montréal), associés au CLSC Côte-des-Neiges participent également aux rencontres. Celles-ci ont lieu un après-midi chaque deux semaines et prennent place de façon alternée dans chacun des milieux en question (CLSC/Centre Jeunesse). Ces séminaires se structurent autour de présentations de cas faites par un ou plusieurs intervenants d'une même institution, suivies d'une discussion par le groupe dans son ensemble. (De Plaen et al, 2005, p. 285)

Nous traitons de cela, car il semble y avoir une tendance au Québec vers la reconnaissance et la prise en compte des spécificités culturelles notamment dans le domaine de la santé. Certains facteurs culturels qui doivent être pris en compte sont les éléments sociodémographiques tels le lieu de naissance, la religion et le sentiment d'appartenance, les trajectoires prémigratoire et migratoires, mais aussi les « idiomes de détresse (modes d'expressions de la souffrance culturellement légitimés) » (De Plaen et al, 2005, p. 283). Certains auteurs parlent d'une sorte de négociation entre un savoir culturel et un savoir institutionnel (Fortin, Le Gall, 2007). D'autres suggèrent la prise en compte de la dimension religieuse et spirituelle par les intervenants, psychologues, travailleurs sociaux et médecins (Lefebvre, 2001).

Ces facteurs culturels et bien d'autres sont également pris en compte par le ministère de la Santé et des Services sociaux, notamment à travers les services intégrés en périnatalité et pour la petite enfance à l'intention des familles vivant en contexte de vulnérabilité. En 2007, est publié « Naître ici et venir d'ailleurs : Guide d'intervention auprès des familles d'immigration récente ». Ce guide est conçu afin de répondre adéquatement aux besoins de l'ensemble des familles vulnérables en orientant et en soutenant les gestionnaires et les intervenants lorsqu'ils interviennent auprès de familles immigrantes. Ce document examine donc « la multiplicité des

référents d'une personne et des systèmes de sens d'un groupe à travers les pratiques périnatales observées ailleurs dans le monde. Il cherche aussi à comprendre le sens de ces pratiques qui se sont transformées par le parcours migratoire » (p. 10).

Ce guide est également influencé par l'approche transculturelle :

Au milieu des années 90, l'approche transculturelle a apporté un autre éclairage qui a fortement marqué la psychiatrie et le nursing puis, à leur tour, la psychologie et le travail social. Selon la thèse centrale de l'approche transculturelle, empruntée à celle de l'ethnopsychiatrie, chaque individu est constitué d'un noyau culturellement défini, moulé à la conception des origines de l'être transmise par sa société d'appartenance. La détresse psychologique ou les difficultés d'adaptation se manifestent quand l'individu n'arrive plus à réconcilier le sens de ses origines à son identité d'adoption. L'approche transculturelle permet de cerner les similitudes dans les ruptures de sens et met en évidence les mécanismes d'influence des valeurs, des comportements et des styles de vie dans les manifestations de la santé et du bien-être (Ferreira-Pinto, 1998). Cette approche, d'abord développée par les services cliniques, vient répondre à deux préoccupations : prodiguer des soins adéquats porteurs d'une réponse culturellement significative dans le processus de rétablissement et développer une compétence dans la gestion de la diversité culturelle au sein des organisations et des professions. Tant les approches transculturelle qu'interculturelle ont permis de faire naître un ensemble de services spécialisés, à la fois dans les CSSS et dans les structures hospitalières. (p. 14)

Examinons maintenant quelques extraits de ce guide. Rappelons-nous qu'il traite de la périnatalité. Le premier extrait concernant l'annonce de la grossesse :

La future mère prend grand soin de ne pas divulguer la nouvelle de la venue de l'enfant de « peur de provoquer l'envie de ses compagnes et les mauvais sorts qu'on pourrait lui jeter » (Erny, 1988, p. 86). En effet, « déclarer trop tôt une grossesse serait anticiper sur la volonté divine et risquer d'attirer le mauvais œil » (Bartoli, 1998, p. 67). Et même après l'annonce publique, on n'en parle guère qu'à mots couverts, par périphrases, sous-entendus et allusions. Lors d'une grossesse, les rituels observés dans certaines communautés peuvent en partie apaiser ces inquiétudes. Ils traduisent la symbolique des actions dans une culture donnée et sont porteurs de sens pour l'individu et sa collectivité. Ils rappellent aux individus leur identité et leurs conduites à tenir vis-à-vis les forces qui les dépassent (Jeffrey, 2003). p. 29

Ce second extrait concernant les attentes que peuvent vivre les familles immigrantes relativement à l'accouchement :

La présence de certaines personnes durant l'accouchement doit se faire dans le respect de la pudeur de la future mère, notion qui varie considérablement. Certaines femmes se doivent d'être vêtues avec pudeur lors de l'accouchement, surtout devant un homme et en public. Des pratiques liées aux vêtements, aux bijoux et aux rituels d'hygiène marquent aussi le déroulement de la grossesse et de l'accouchement. Ainsi, les vêtements peuvent refléter des valeurs culturelles et religieuses et l'expression de la modestie. La modestie, tout comme la richesse, peuvent être des signes identitaires importants pour la famille. Chez certains groupes culturels, les bijoux ne sont jamais enlevés parce qu'ils ont été bénis ou contiennent un objet religieux, tels que les amulettes qui servent à éloigner le mauvais œil, la maladie, le danger et le malheur. Des bijoux ou certains objets peuvent aussi être placés sur l'enfant ou à côté de ce dernier pour le protéger, parfois immédiatement à la naissance. Dans la tradition africaine, l'enfant qui va naître passe du monde des morts au monde des vivants. La grossesse, première étape du passage entre les deux mondes, représente donc une période périlleuse, voire dangereuse. Divers rites sont observés par la mère et les vieilles femmes qui l'accompagnent durant l'accouchement afin de « protéger la mère et l'enfant et rendre l'accouchement plus sûr » ou pour assurer l'insertion de l'enfant dans la lignée (Valet et Fiorina, site Internet). Enfin, dans plusieurs communautés, la venue d'un enfant est un événement heureux qui sera souligné par des dessins au henné sur le corps de la femme. Certaines croyances populaires sont liées aux vertus du henné, comme celle « de protéger l'individu, de former un rempart entre le corps qui en est enduit et ces éléments extérieurs nuisibles que sont les démons, le mauvais œil ou la maladie » (Terrier, 2003). (p. 41)

Enfin, ce dernier extrait traite de l'accueil du nouveau-né :

En Indochine et dans certains pays d'Amérique du Sud, la nouvelle mère et l'enfant sont considérés vulnérables et sujets à la maladie. Une période de repos, nommée « la cuarentena » (c'est-à-dire 40 jours), leur est alors prescrite au cours de laquelle les activités sont limitées. On veillera aussi à protéger le nourrisson contre le mauvais œil (mal de ojo) en attachant un objet ou un ruban rouge au poignet ou au bras du bébé ou en épinglant une amulette sur ses vêtements, un regard de convoitise pouvant lui causer du tort (Bartoli, 1998). Les membres de la famille manifesteront leur solidarité à la mère et souhaiteront la bienvenue à l'enfant. [...] Les rituels liés à l'accueil d'un nouveau-né sont nombreux. Quoique la plupart fascinent encore de nos jours, ils possèdent des rôles différents selon les communautés et revêtent une grande importance pour les parents. Ces rituels démontrent en outre leur souci de veiller au bien-être de leur enfant. Le désir de protéger le nouveau-né contre le mauvais œil peut persister dans le pays d'accueil, les parents préférant fuir les compliments sur le bébé et les félicitations. (p. 51)

Nous constatons que les évocations du mauvais œil sont nombreuses. Il est à noter que la découverte de ce document s'est faite lors de la rédaction de cette conclusion. Si de nombreux éléments pertinents peuvent en être extraits, nous ne pouvons à ce moment approfondir ces pistes de réflexion. Nous nous réjouissons toutefois de constater à quel point le sujet de ce mémoire est d'actualité et trouve sa place en santé et en les services sociaux au Québec.

3. En finale : un commentaire personnel

Notre but premier était de démystifier la croyance au sens d'en dégager les fondements. Nous avons réussi en grande partie grâce à nos informateurs. Le mauvais œil est finalement un système cohérent. Le mauvais œil est un outil relationnel, un outil d'expression d'un interdit (l'envie) et corrélativement, de protection de soi. Paradoxalement, ce n'est pas tant l'amulette (donc l'objet qui le représente) qui protège du mauvais œil, donc de la violence que l'autre peut nous transmettre, mais bien la connaissance de l'existence de cette violence, de sa transmission, et de ses effets. Aussi, notons que la perspective communicationnelle se retrouve dans notre regard, soit l'emphase sur les relations humaines et leurs effets synergiques.

Finalement, nous avons écrit ce mémoire pour tous les sceptiques qui comme nous au départ d'ailleurs, balaient d'un coup de main ce qui n'apparaît pas empiriquement vérifiable ou inscrit au premier regard dans le système explicatif dominant. Notre vision du phénomène depuis le début du processus de recherche jusqu'à la rédaction finale de ce mémoire a progressé, et ce, grâce à l'approche que nous avons privilégiée qui place le « croyant » au centre, et ce, même si ledit croyant n'emprunte pas les voies du prosélytisme. Si nous avons donc réussi à démystifier le mauvais œil et réussi à démontrer son utilité, sa sagesse ancestrale, à redonner une certaine dignité à ceux qui y croient, à défaire la facilité avec laquelle on disqualifie aujourd'hui ce qui n'apparaît pas logique au premier regard, notre but personnel quant à ce mémoire de maîtrise sera atteint. Derrière le mauvais œil, il y a un sens, il

y a une raison d'être, que l'on peut découvrir en plaçant au centre le premier concerné. Et aussi et surtout, en ne déniait pas la présence d'un malaise sous prétexte d'être « positif » à tout crin, comme nous le suggère la morale fonctionnelle à travers ses mots d'ordre et ses fuites en avant.

« Panikar, c'est une vision de toute culture en tant que mythe; c'est une conception des rapports interculturels en tant qu'appropriation "inter-mythes "; c'est le démasquage de l'idolâtrie de la modernité occidentale face à la science; c'est la valorisation de la "sagesse" et des modes autres de connaissance » (Sterlin, 2006)

APPENDICE A

GUIDE DE L'ENTREVUE

1. Que pouvez-vous me dire sur le mauvais œil?
 - 1.1 Qu'est-ce que c'est?
2. Pouvez-vous me parler de la première fois où vous avez entendu parler du mauvais œil?
 - 2.1 De qui?
 - 2.2 Où?
 - 2.3 Quand?
 - 2.4 Qu'est-ce que vous en pensiez alors?
3. Avez-vous été témoin du mauvais œil?
 - 3.1 QUI?
 - 3.2 DE QUI? (à qui?)
 - 3.3 OÙ?
 - 3.4 QUAND?
 - 3.5 COMMENT?
4. Qu'est ce qui fait dire que c'est le mauvais œil?
 - 4.1 Quels sont les indices?
 - 4.2 Qu'est-ce que dans ces indices fait dire que c'est le mauvais œil?
5. Dans quelles circonstances a-t-on le mauvais œil?
 - 5.1 Quel est l'état des relations des personnes?
6. Dans quel état cela nous mets?
 - 6.1 Quel est le sentiment vécu quand on s'aperçoit que l'on a reçu ou donné le mauvais œil?
 - 6.2 Comment se manifeste se sentiment ou cet état?
7. Comment remédier au mauvais œil?
 - 7.1 On se guérit de quoi?
 - 7.2 En parlez-vous à quelqu'un?
 - 7.3 Pourquoi est-ce nécessaire de se guérir?
(rétablir une situation? gérer un conflit? Etc.)

8. Comment le prévenir ou se protéger?
 - 8.1 On se protège de quoi?
 - 8.2 Dans quelles situations?
 - 8.3 Pourquoi faut-il se protéger?
 - 8.4 Par quels moyens?

9. Qu'est-ce qui est mal (« mauvais » comme dans « mauvais œil »)?
 - 9.1 Est-ce que vous pensez que l'autre est conscient de cela?
C'est volontaire?

10. Parlez-moi de l'envie?
 - 10.1 Qu'est ce que c'est pour vous?
 - 10.2 Quand est-ce que c'est de l'envie?
 - 10.3 On envie qui?
 - 10.4 On envie quoi?
 - 10.5 Dans quelles circonstances?
 - 10.6 Est-ce qu'il y a des gens plus sujets à l'envie?

11. Le regard?
 - 11.1 Ceux qui jette le mauvais œil, comment regardent-ils?
 - 11.2 Comment aimez-vous être regardé? (par qui?)
 - 11.3 Comment n'aimez-vous pas être regardé?
 - 11.4 Comment aimez-vous regarder?

Âge : _____

Lieu de naissance : _____

À Montréal depuis combien d'années ? : _____

Scolarité : _____

APPENDICE B

EXTRAIT DU VERBATIM 1

Q : OK... Il me reste 2 thèmes à aborder... Tu m'as parlé un peu de l'envie, mais qu'est-ce que c'est pour toi? ... quand est-ce que c'est de l'envie en fait?

R : Quand, je te dirais, si moi je te dis, euh...

Q : Parce que ça pourrait être de l'admiration... quand est-ce que c'est « envie »?

R : Oui, c'est ça. C'est qu'un moment donné ça devient, comment je te dirais, tu sens que ça devient maladif. Quelqu'un qui va dire : « c'est très beau ce que tu portes aujourd'hui, j'aime tes lunettes, elles te font super bien », tu vas le savoir, tu sens que c'est un compliment. « Ah, tu t'es encore acheté des belles lunettes, ouain, c'est beau ça hein, t'en de l'argent... » Tu sens que...

Q : un petit ton

R : Il y a le ton, il y a le côté négatif qui vient avec le compliment, que tu n'as pas besoin de recevoir. Aussi, j'ai des gens, qu'on le voit, même je dirais récemment ça nous arrive là, il y a quelqu'un qu'on a connu, par rapport à un sport, puis que mon fils, euh, fait. Puis un des parents a l'air à vouloir devenir un peu comme mon mari, il est très envieux. Mon mari a une belle voiture, il est en train de flatter son petit bijou, et puis ce monsieur-là en question va venir le voir et dire : « ah, elle est belle ta voiture, mais la mienne est ben plus belle ».

Q : Il dit ça comme ça!

R : Oui. « La mienne est ben plus belle, est plus vieille puis elle date de... » Ne vient pas me dire qu'elle est belle ma voiture parce que ce n'est pas ça que tu veux. C'est de la jalousie, tu le sens.

Q : Pour se comparer... se remonter un peu...

R : Justement, tu sens qu'il y a une comparaison puis en plus c'est comme un commentaire négatif. « Ah, est belle ta voiture, mais la mienne est plus belle ». Donc oui, c'est à ce moment-là que tu le sens que c'est une envie qui n'est pas... Des fois tu peux être envieux, moi je ne connais pas ça sincèrement, je ne suis pas envieuse des autres, je n'ai jamais été envieuse des autres. Mais des fois tu peux

comprendre. Un enfant va voir un autre enfant manger un cornet, il va être envieux parce lui n'en a pas, mais il en voudrait un. Est-ce qui lui souhaite du mal? Non. Il en veut juste un cornet. Ça ne s'explique pas, c'est juste la sensation de vouloir avoir ce qu'un autre a. Une copine à toi va s'acheter un nouveau vêtement, une nouvelle sacoche, une paire de bas, tu vas penser : c'est vraiment beau, j'aimerais ça en avoir. T'as une petite envie, mais pas négatif. T'as le goût d'aller, tu sais, en chercher. Mais si tu regardes ta copine et tu dis : ah, mais toi tu es chanceuse hein, t'as encore acheté du nouveau linge, toi t'es capable d'aller magasiner dans cette boutique-là, moi je ne peux pas ». Donc, tu sais qu'il a une envie avec un côté négatif. Tu le sens.

Q : OK, c'est que l'autre aimerait avoir ce que tu as...

R : Oui, comme le côté amer qui, qui vient avec le ton de la voix. Cette copine en question, que je te dis, c'est souvent ça qui va arriver.

Q : C'est comme si elle s'imagine qu'elle ne pourrait pas l'avoir elle...

R : Exactement. Au lieu de ce dire si je le veux, je vais aller me le chercher tout simplement. Mais non, ça va être de te descendre un peu afin de pouvoir se sentir mieux, mais elle changera pas. Encore, ça vient toujours à ce que je pense : que les gens vont envier sans essayer de changer leur sort. Tu peux être envieux, quand tes jeunes souvent t'as des rêves de grandeur, il a des choses que t'as pas eues, surtout si tu étais peut-être moins fortuné dans ta, avec ta famille. Tu grandis : « Ah moi un jour moi je vais avoir ça ». Bien là, je ne peux pas dire c'est envieux, tu veux vivre, tu veux avoir du mieux, c'est correct.

Q : C'est un désir de s'élever.

R : Oui. Parce que souvent c'est au niveau matériel aussi que tu vas sentir l'envie. Tu vas le sentir au niveau, tu sais comme moi, physiquement je ne suis pas une grande personne, je ne suis pas une grosse personne, je n'ai pas beaucoup de mérite, ma grand-mère, ma tante, la famille c'est comme ça. Donc, j'ai le côté héréditaire, génétique est tellement fort, j'ai cette chance-là, physiquement parlant. J'ai d'autres de mes amis, bien eux leur génétique ça va être plus rond, puis ils vont avoir de la difficulté au niveau de la santé, au niveau, tu sais, au niveau... Mais, tu ne peux pas envier quelqu'un, c'est génétique, tu ne peux pas dire : « ah bien elle, elle m'écoeure » à cause de ça, c'est génétique. Est-ce que tu peux t'aider : oui. Au lieu d'envier l'autre et perdre ton énergie là-dessus, prends-toi en main, fait quelque chose. Donc moi, je ne sais pas si t'es capable de saisir la nuance, de comment je le vois? Puis comment je le ressens aussi?

Q : Puis, euh... Tu m'as parlé aussi qu'il y a des gens plus sujets à envier, dont l'exemple que tu m'as apporté de cette fille-là.

R : Oui, puis le gars que je te parle, le monsieur en question, il va vouloir venir parler avec mon conjoint, il insiste à venir le voir, mais c'est toujours pour le rabaisser.

Q : OK, ça, c'est des gens plus envieux, est-ce qu'il y a des gens plus enviés? Qu'il y a plus de gens qui vont les envier?

R : Je pense que les gens, encore aujourd'hui, l'aspect physique... Si t'as une belle maison, t'as une belle voiture, tu parais bien, déjà là, ça ne va pas bien, la moitié de la terre te hait!

Q : [Rires]

R : Non sérieux c'est vrai! Si on se dit les choses pour ce qu'elles sont, moi je peux dire, je m'entraîne, ça fait quinze ans que je vais dans un gym. Je me fais dire des fois par des filles qui vont arriver, qui vont venir une fois semaine, qui n'ont pas le goût d'être là, qui ne force pas sur la machine puis elles vont dire : « ah toi t'es chanceuse ». Je ne suis pas chanceuse! As-tu vu comment je travaille! Je viens ici pendant une heure de temps puis je n'arrête pas. Si tu faisais pareil, ça ne serait pas de la chance que tu verrais, ça serait du travail, ça serait une progression. Donc oui, c'est sûr que souvent, il y a des gens pour une raison X sont moins choyés par la vie. Ils vont venir au monde, ils vont avoir un handicap, ou il va y avoir quelque chose, déjà là en partant, si tu viens au monde puis t'as la santé puis tu parais bien, oui, on pourrait dire que c'est enviable aux yeux des autres.

Q : OK. Puis un dernier thème, c'est le regard. T'en as parlé un peu, en disant comment ton ami pouvait te regarder d'une manière. Car anciennement, on croyait que le mauvais œil passait par le regard, j'aimerais ça savoir ce que tu en penses. Ceux qui jettent le mauvais œil, comment ils regardent?

R : Est-ce que t'as déjà senti ou t'as déjà vu quelqu'un, t'as l'impression si la personne elle avait des armes, elle pourrait te, te tirer dessus?

Q : Oui...

R : Ou te poignarder juste par le regard?

Q : Oui, par le regard...

R : Et ça, ça nous arrive. Moi puis, je dirais ça fait peut-être trois semaines, moi puis mon mari on magasinait. On était au quartier 1030 qui est une aire ouverte, on est à l'extérieur, c'est des gros, des magasins; toutes les boutiques, mais c'est extérieur. Un peu comme St-Sauveur; le principe. On marche tous les deux, on de bonne humeur, il fait beau. On magasine, il y a une femme passe à côté de moi, le regard à tout dit. Le regard qu'elle m'a jeté, c'est à t'en donner un frisson dans la colonne vertébrale. Je me suis dit : « ben, c'est quoi son problème? » Tu le sens! T'as des regards... On dit *un regard vaut mille mots*, bien c'est vrai. C'est vraiment vrai. Puis

tu le sens. T'as la sensation qui vient avec. Tandis que des fois t'as un regard admiratif. Tu vas voir que ça va être un regard, la personne... Tu sais c'est beau, mais tu sens que, je peux dire que je voie ça dans mon fils. Des fois je vais m'arranger puis il va dire : « oh wow maman, t'es belle ». Je le voie qu'il est en admiration. Il trouve ça beau, il est content puis il est fier. Tandis que je vais avoir une autre de mes copines qui va me dire : « ouain, c'est beau, je ne sais pas si t'aurais pu acheter autre chose... » C'est, encore là, puis dans son regard, ça te regarde de la tête au pied, avec un certain dédain. Tu sens qu'il y a comme un dédain. Sens-tu la différence de l'autre qui a une admiration? Tu sens qu'il y a comme une complicité. Dans ce qu'il va dire, tu sens que t'as le goût d'être complice, de recevoir, dans le fond, le compliment qu'on te fait.

APPENDICE C

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT (sujet majeur)

«Réflexion sur le mauvais œil et l'envie»

Responsable du projet : Denise Koubanioudakis
Tél. (514) XXX-XXXX
Étudiante à la maîtrise en communication
Université du Québec à Montréal

BUT GÉNÉRAL DU PROJET

Vous êtes invité à prendre part à ce projet visant à comprendre le phénomène du mauvais œil. Il vise plus particulièrement à comprendre comment des individus qui ne sont pas issus d'une société traditionnelle et qui évoluent dans une société dite « postmoderne », appréhendent le phénomène et trouvent sens dans celui-ci.

PROCÉDURE

Votre participation consiste à donner une entrevue individuelle au cours de laquelle il vous sera demandé de répondre à des questions en lien avec le mauvais œil. Cette entrevue est enregistrée avec une enregistreuse numérique (audio) avec votre permission et prendra environ 1 heure de votre temps. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

AVANTAGES et RISQUES

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances et me permettra de recueillir l'information nécessaire à la réalisation de mon mémoire de maîtrise. Il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à votre participation à cette rencontre. Toutefois, vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante sans avoir à vous justifier.

CONFIDENTIALITÉ

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seul ma directrice de mémoire et moi-même auront accès à votre enregistrement et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (fichier numérique et transcription) ainsi que votre formulaire

de consentement seront conservés séparément. Les fichiers audio ainsi que les formulaires de consentement seront détruits 2 ans après les dernières publications.

PARTICIPATION VOLONTAIRE

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure et que par ailleurs vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas et à votre demande les renseignements vous concernant seront détruits. Votre accord à participer implique également que vous acceptez que je puisse utiliser aux fins de mon mémoire de maîtrise les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement.

DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS?

Vous pouvez contacter ma directrice de mémoire, Luce Des Aulniers, au numéro (514) 987- 3000 # XXXX pour des questions additionnelles sur le projet ou sur vos droits en tant que sujet de recherche.

REMERCIEMENTS

Votre collaboration est essentielle pour la réalisation de mon projet et je tiens à vous en remercier.

SIGNATURES :

Je, _____ reconnais avoir lu le présent formulaire de consentement et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que l'interviewer a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la responsable du projet.

Signature du sujet :

Date :

Nom (lettres moulées) :

Signature de l'étudiante :

Date :

Veillez conserver le premier exemplaire de ce formulaire de consentement pour communication éventuelle avec l'équipe de recherche et remettre le second à l'interviewer.

APPENDICE D

**CERTIFICAT ÉMIS PAR LE COMITÉ INSTITUTIONNEL D'ÉTHIQUE DE
LA RECHERCHE AVEC DES ÊTRE HUMAINS**

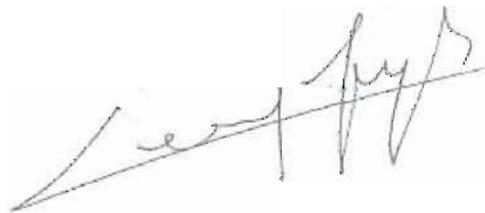
Conformité à l'éthique en matière de recherche impliquant la participation de sujets humains

Le projet de mémoire ou de thèse suivant est jugé conforme aux pratiques usuelles en éthique de la recherche et répond aux normes établies par le Cadre normatif pour l'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Montréal (1999).

Nom de l'étudiant(e) : Denise Koubanioudakis
Programme d'études : Maîtrise en communication
Directrice de recherche : Luce Des Aulniers
Professeure
Coordonnées : Case postale 8888, succursale Centre-ville, Montréal
(PQ) H3C 3P8
Téléphone : 987-3000 poste 7901
E-mail (1) : des_aulniers.luce@uqam.ca
E-mail (2) : koubanioudakis.denise@courrier.uqam.ca

Titre du projet : *Enquête exploratoire sur le mauvais œil et l'envie.*

Le présent certificat est valide pour la durée totale du projet.



Président du Comité institutionnel d'éthique
de la recherche avec des êtres humains

Signataire autorisé : Joseph Josy Lévy, Ph.D.
Professeur
Département de sexologie
Faculté des sciences humaines

Date : 25 août 2008

ŒUVRES CITÉES

- Alberoni, Francesco. *Les envieux* : Laurédit inc., 1995, 282 p.
- Akki, El-Houcine. « Représentation du corps et de la maladie en milieu maghrébin: l'exemple du mauvais oeil ». *Bulletin de psychologie*, janvier - février 2001, tome 54 (1), p. 43-53
- Carroll, Michael P. « On the Psychological Origins of the Evil Eye: A Klenian View », *Psychoanalytic Anthropology*. 1984, p. 171-187.
- Caisson, Max. « La science du mauvais oeil (malocchio), Structuration du sujet dans la "pensé folklorique" », *Terrain* 30, mars 1998, p. 35 - 48.
- Cooper, David. *Une grammaire à l'usage des vivants* : Éditions du Seuil, 1976, 157 p.
- De Plaen, Sylvaine, Néomée, Alain, Rousseau, Cécile, Chiasson, Michèle, Lynch, Anne, Elejalde, Alberto, Sassine, Margarete. « Mieux travailler en situations cliniques complexes : l'expérience des séminaires transculturels interinstitutionnels », *Santé mentale au Québec*, vol, 30, n 2, 2005, p. 281-299
- Deliège, Robert. *Une histoire de l'anthropologie* : Seuil, 2006, 336 p.
- Des Aulniers, Luce. « Pillage en douce ou radicalité attentive? L'ethnobiographie en situation de menace ». *Revue de l'association pour la recherche qualitative*, vol. 9, automne 1993.
- Dundes, Alan. *The Evil Eye: A Folklore Casebook* : Garland Publishing Inc., New York, 1981, 259 p.
- Eastman, Susan. « The Evil Eye and the Curse of Law : Galatians 3.1 Revisited », *Journal for the Study of The New Testament*, Issue 83 / Sept 2001, 69-87
- Elworthy, Frederick Thomas. *The Evil Eye, The Origins and Practices of Superstition*: The Julian Press, Inc., 1958, 471 p.
- Favret-Saada, Jeanne. *Les mots, la mort, les sorts* : Éditions Gallimard, 1977, 427 p.
- Fortin, Sylvie. Le Gall, Josiane. « Néonatalité et constitution des savoirs en contexte migratoire : familles et services de santé. Enjeux théoriques, perspectives anthropologiques. ». *Enfance, Familles, Générations*, numéro 6, printemps 2007

- Foster, George M., « Peasant Society and the Image of Limited Good », *American Anthropologist*, no. 67, 1965, 293-315
- Galt, Anthony H. « The Evil Eye as Synthetic Image and its meanings on the island of Pantelleria, Italy », *American Ethnologist, Special Issue, Symbolism and Cognition II*, volume 9, number 4, november 1982.
- Gauthier, B., Sous la direction de. *Recherche sociale, de la problématique à la collecte de données* : Presse de l'université du Québec, 1997, 529 p.
- Girard, René. *La violence et le sacré* : Édition Bernard Grasset, 1972, 594 p.
- *Je vois Satan tomber comme l'éclair* : Grasset, 1999, 254 p.
- *Celui par qui le scandale arrive* : Desclée de Brouwer, 2001, 194 p.
- *La Voix méconnue du réel : Une théorie des mythes archaïques et modernes*. Grasset, 2002, 315 p.
- Ghosh, Amitav. « The Relations of Envy in an Egyptian Village », *Ethnology*, Volume XXII, 1983, p.211-223
- Habimana, E., Massé, L.. « Envy manifestations and personality disorders », *European Psychiatry*, vol. 15, Supplement 1, June 2000, p. 15-21
- Havelange, Carl. *De l'œil et du monde : Une histoire du regard au seuil de la modernité*. Librairie Arthème Fayard, 1998, 427 p.
- Herzfeld, Michael. « Closure as Cure: Tropes in the Exploration of Bodily and Social Disorder », *Current Anthropology*, vol. 27, no. 2, April 1986, p. 107-120
- La Sainte Bible*, traduit par Segond, Louis. 1959, p.90.
- Le Gall, D. « Les récits de la vie : approcher le social par le pratique » in Deslauriers, Jean-Pierre. *Les méthodes de la recherche qualitative*. 1988, 153 p.
- Leach, Edmund. *Culture and Communication, the logic by which symbols are connected* : Cambridge University Press, 1976, 105p.
- Le Breton, David. *La sociologie du corps* : Presse Universitaire de France, 2000, 127 p.
- Lefebvre, François. « La prise en compte des dimensions religieuse et spirituelle dans l'intervention psychosociale », *Théologiques*, vol. 9, no. 2, 2001, p. 69- 93

- Munger, G., Leroux, Y., Habimana, E.. « L'estime de soi et la personnalité créative peuvent-elles être un remède à l'envie », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 22, no. 3, 2001, p. 27-41
- Needham, Rodney, « Primordial Characters. Charlottesville :University Press of Virginia », 1978, in, Galt H. Anthony, « The evil eye as synthetic image and its meanings on the Island of Pantelleria, Italy », 1982.
- Obadia, Lionel. *La Sorcellerie* : Éditions Le Cavalier Bleu, 2005, 125 p.
- Poirier, Jean, « De la tradition à la postmodernité : la machine à civiliser», in, Poirier Jean, sous la direction de. *Histoire des mœurs III, Thèmes et systèmes culturels* : Encyclopédie de la pléiade, Éditions Gallimard, 1991, p. 1551-1619.
- Porceau, Jean-Bernard, Martins Borges, Lucienne. « Reconnaître la différence: le défi de l'ethnopsychiatrie », *Santé mentale au Québec*, vol. 31, n 2, 2006, p. 43-56
- Rappaport, Roy, « The Sacred in Human Evolution », *Annual review of Ecology and Systematics*, 2, p.25, in Galt, Anthony, « The evil eye as synthetic image and its meanings on the Island of Pantelleria, Italy », p. 674.
- Sterlin, Carlo. « L'ethnopsychiatrie au Québec : bilan et perspectives d'un témoin auteur clé», *Santé mentale au Québec*, vol. 31, n 2, 2006, p. 179-192.
- Westermarck, 1935, p. 73, in Akki, El-Houcine. « Représentation du corps et de la maladie en milieu maghrébin: l'exemple du mauvais œil », *Bulletin de psychologie*, janvier-février 2001, tome 54 (1), 451, p. 46.
- Zucker, Conrad. *Psychologie de la superstition* : Payot Paris, 1972, 240 p.

Publication gouvernementale

- Québec, La Direction des communications du ministère de la Santé et des Services sociaux. 2007. « Les services intégrées en périnatalité et pour la petite enfance à l'intention des familles vivant en contexte de vulnérabilité. « Naître ici et venir d'ailleurs » : Guide d'intervention auprès des familles d'immigration récente ». www.msss.gouv.qc.ca, section Documentation, rubrique Publications, 98 p.